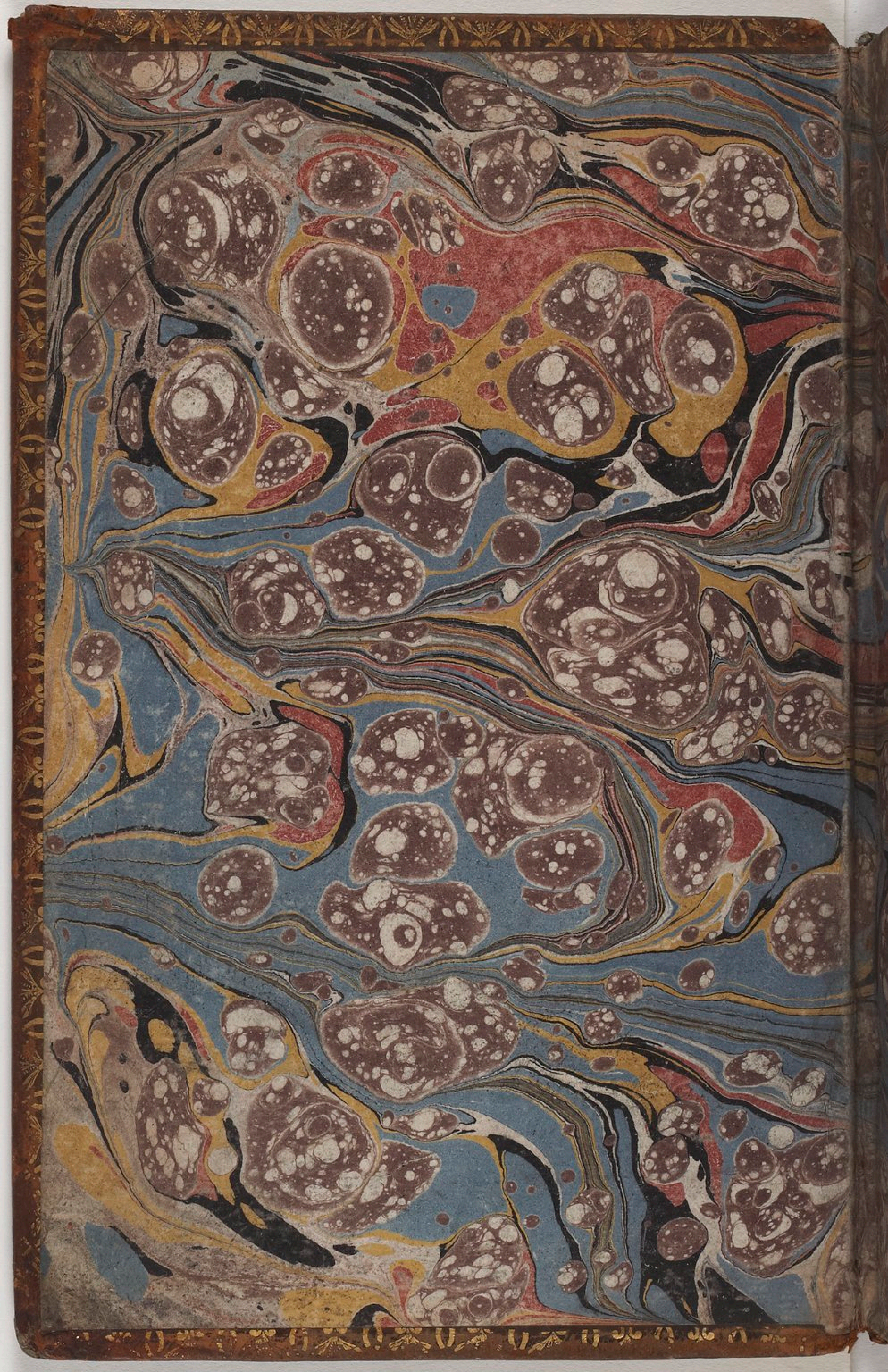
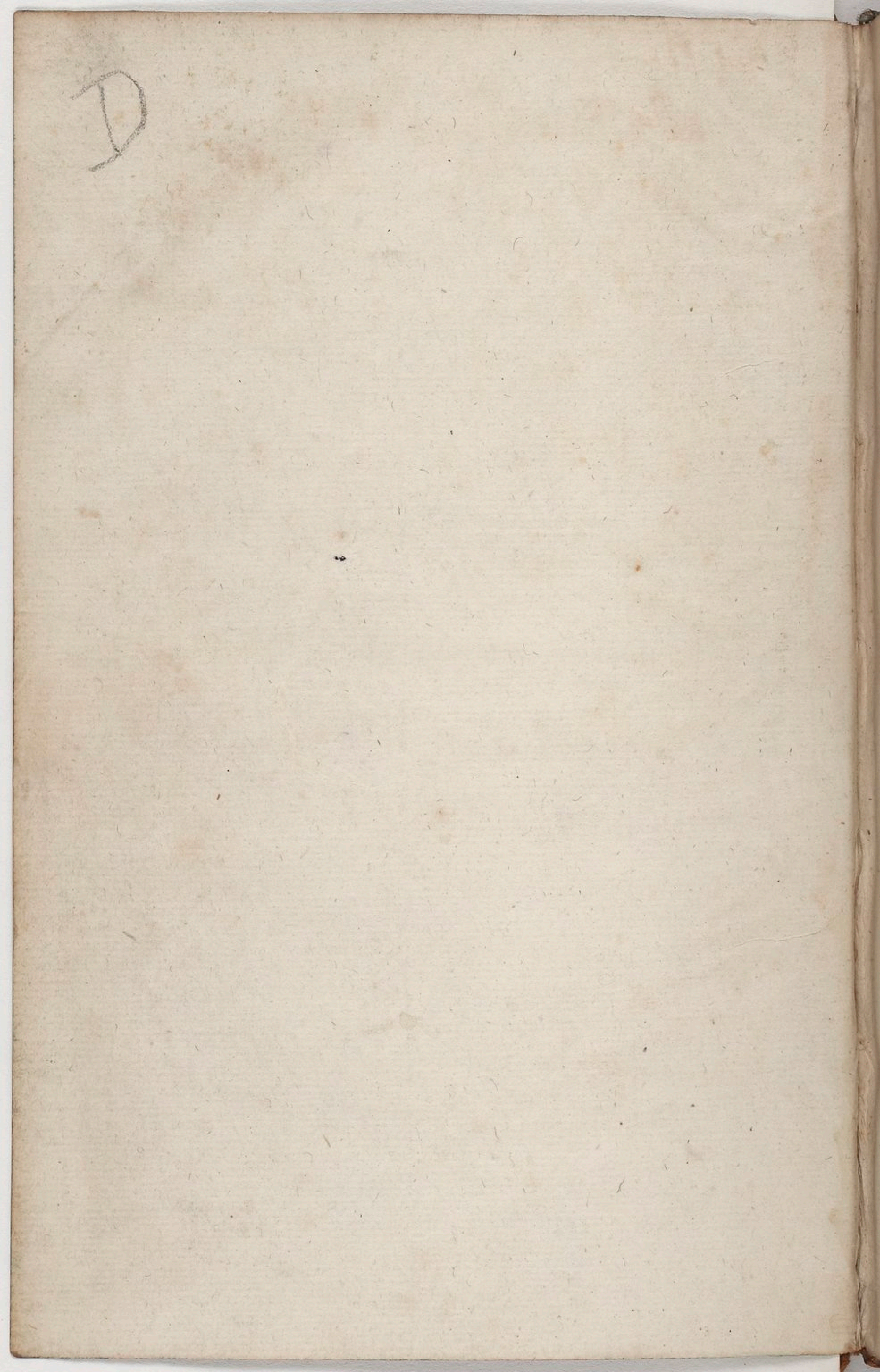
Génie du christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne / (- Appendice du Génie du christianisme) / par [...]








D

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, Liv. XXIV, ch. III.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.º 28.

AN X. — 1802.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, OU BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIÈME PARTIE. CULTE.

LIVRE PREMIER.

ÉGLISES, ORNEMENS, CHANTS, PRIÈRES, SOLEMNITÉS, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Des Cloches.

ATALA nous ramène naturellement au culte chrétien, dont nous venons de voir quelques cérémonies dans le désert. Ce sujet est pour le

moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Puisque nous allons entrer dans le temple, parlons d'abord de la cloche qui nous y appelle.

Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger comme des pensées des hommes. Le silence est-il plus poétique que cet air animé du son de l'airain, et devenu tout sensible dans le vague de ces espaces? Considérée seulement comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte; celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des chûtes de fleuves, de la voix de tout un peuple.

Avec quel transport Pythagore, qui prêtoit l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solemnité de l'église! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la religion des nuées, les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'étoit pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches ; ce son avoit mille relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les funèbres tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osoit peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ? La plume échappe à sa main ; il compte avec effroi les coups de la mort, qui semblent lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ?* Oh ! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de Roberspierre ! Etrange religion, qui, au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourmens les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin !

Mais des sentimens plus doux s'attachoient aussi au bruit des cloches. Lorsqu'avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des bleds, on entendoit, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux ; on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupiroit sur une cornemuse d'airain, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Et cette cloche agitée par les fantômes, dans la vieille chapelle de la forêt, et celle qu'une religieuse frayeur balançoit dans nos campagnes, pour

écarter le tonnerre ; et celle qu'on sonnoit la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils ; tous ces murmures enfin, n'avoient-ils pas leurs enchantemens, leurs féries, leurs merveilles ? Les carillons et les voix bruyantes des cloches, au milieu de nos fêtes, sembloient augmenter l'allégresse publique ; c'étoit la joie exprimée sur une échelle de sons immenses : dans les grandes calamités, au contraire, leurs bruits devenoient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête, au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, tout vibrans des lugubres clameurs des tocsins. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlemens, de ces cris aigus entre-coupés de silence, durant lesquels on distinguoit de rares coups de fusils, quelques voix lamentables et solitaires, et sur-tout les sourdes ondulations de la cloche d'alarme, ou l'horloge qui frappoit tranquillement l'heure écoulée ?

Mais dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappoit l'ame de pitié et de terreur, et faisoit couler ainsi les deux sources des grandes sensations tragiques.

Tels sont à-peu-près les sentimens que faisoient naître les sonneries de nos temples ; sentimens d'autant plus beaux, qu'il s'y mêloit toujours un souvenir confus du ciel. Si les

cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à une église, elles auroient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'étoit Dieu même qui commandoit à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publioient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame, qui venoit de remonter à lui. Ainsi, par une foule de voies secrètes, une société chrétienne correspondoit avec la divinité, et ses institutions alloient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles; car la voix de l'homme n'est pas assez pure, pour convoquer aux pieds des autels, le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des supplians se présentent à la porte d'une cabanne, c'est l'enfant du lieu, qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étoient interdites, il faudroit choisir un enfant, pour nous appeler à la maison du Seigneur.

CHAPITRE II.

Du Vêtement des Prêtres et des Ornemens de l'Eglise.

On ne cesse de se récrier sur les institutions de l'antiquité, et l'on ne veut pas s'appercevoir que le culte des chrétiens est le seul débri de cette antiquité, qui soit parvenu jusqu'à nous. Tout, dans l'église, retrace ces âges éloignés, dont les hommes ont depuis long-temps quitté les rivages, et où ils aiment encore à égarer leurs pensées. Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie des Numa, des Lycurgue, ou des Zoroastre. La *thiare* montre le Mède errant sur les débris de Suze et d'Ecbatanne; l'*aube,* dont le nom latin rappelle et le lever du jour et la blancheur virginale, offre de douces consonnances avec les idées religieuses; toujours un majestueux souvenir ou une agréable harmonie, s'attache aux tissus de nos autels.

Pourquoi l'autel chrétien, modelé comme un tombeau antique, pourquoi l'image orientale du soleil vivant renfermée dans nos tabernacles, blesseroient-ils si fort le goût? Nos calices avoient cherché leurs noms parmi les plantes, et le lis leur avoit prêté sa forme;

gracieuse concordance entre l'Agneau et les fleurs.

Comme la marque la plus directe de la foi, la croix est aussi l'objet le plus ridicule à de certains yeux. Les Romains s'en étoient moqué, ainsi que les nouveaux ennemis du christianisme, et Tertullien leur avoit montré qu'ils employoient eux-mêmes ce signe dans leurs faisceaux d'armes. L'attitude que la croix fait prendre au Fils de l'Homme, est sublime : l'affaissement du corps et la tête penchée, font un contraste divin avec les bras étendus vers le ciel. Au reste, la nature n'a pas été aussi délicate que les incrédules; elle n'a pas craint de mouler la croix dans une multitude de ses ouvrages : il y a une famille entière de fleurs qui appartient à cette forme, et cette famille se distingue par une inclination à la solitude; la main du Tout-Puissant a aussi gravé le signe de notre salut parmi les soleils.

L'urne qui renfermoit les parfums, imitoit la forme d'une navette; des feux et d'odorantes vapeurs flottoient dans un vase à l'extrémité d'une longue chaîne : là se voyoient les candélabres de bronze doré, ouvrage d'un Cafiéri ou d'un Vassé, et images des chandeliers mystiques du Roi-poëte; ici les Vertus cardinales assises soutenoient le lutrin triangulaire; des lyres accompagnoient ses faces,

un globe terrestre le couronnoit, et un aigle d'airain, surmontant ces belles allégories, sembloit, sur ses ailes déployées, emporter nos prières vers les cieux. Par-tout se présentoient et des chaires légèrement suspendues, et des vases surmontés de flammes, et des balcons, et de hautes torchères, et des balustres en marbre, et des stalles sculptés par les Charpentier et les Dugoulon, et des lampadaires arrondis par les Ballin, et des Saints-Sacremens de vermeil, dessinés par les Bertrand et les Cotte. Quelquefois les débris des temples des dieux du mensonge servoient à décorer le temple du vrai Dieu; les bénitiers de Saint-Sulpice étoient deux urnes sépulcrales apportées d'Alexandrie : les bassins, les patènes, les eaux lustrales rappeloient à tous momens les sacrifices antiques; et toujours venoient se mêler, sans se confondre, les souvenirs de ce que la Grèce eut de plus beau, aux sublimes réminiscences d'Israël.

Enfin, les lampes et les fleurs qui décoroient nos églises, servoient à perpétuer la mémoire de ces temps de persécutions, où les fidèles se rassembloient pour prier dans les tombeaux. On croyoit voir ces premiers chrétiens, allumant furtivement leur flambeau sous des arches funèbres, et les jeunes filles apportant des fleurs, pour parer l'autel des catacombes : un pasteur tout éclatant d'indigence et de

bonnes œuvres, consacroit ces dons chétifs au Seigneur. C'étoit alors le véritable règne de J. C., le Dieu des petits et des misérables ; son autel étoit pauvre comme ses serviteurs. Mais si les *calices étoient de bois*, les *prêtres étoient d'*or, comme parle S. Boniface, et jamais on n'a vu tant de vertus parmi les chrétiens, que dans ces âges où, pour bénir le Dieu de la lumière et de la vie, il falloit se cacher dans la nuit et dans la mort.

CHAPITRE III.

Des Chants et des Prières.

On reproche au culte catholique d'employer dans ses chants et ses prières une langue étrangère au peuple : comme si l'on prêchoit en latin, et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiôme avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité ? Telle est l'inconséquence de notre humeur, que nous allons blâmant ces mêmes coutumes, auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'église Romaine, que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de

Virgile (et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère) peut avoir de si déplaisant ? Nous croyions qu'une langue antique et mystérieuse, une langue qui ne varie plus avec les siècles, convenoit assez bien au culte de l'Etre éternel, incompréhensible, immuable ; et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever, vers le Roi des Rois, une voix suppliante, n'étoit-il pas tout simple qu'on lui parlât dans le plus bel idiôme de la terre, et dans celui-là même où les nations prosternées adressoient leurs humbles prières aux Césars ?

De plus, il y a une chose assez remarquable : des oraisons en langue latine paroissent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne seroit-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ? Dans le tumulte de ses pensées et le fond de misère qui compose sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit demander toutes les choses qui lui manquent et qu'il ignore ; le vague de sa prière en fait le charme, et son ame inquiète, qui sait peu ce qu'elle desire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans le genre lyrique, les Hébreux sont supérieurs aux

Grecs et aux Latins : ainsi l'église qui chante tous les jours les pseaumes er les leçons des prophètes, a donc premièrement un très-beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *niais* ou de *barbare*.

« N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde, etc. (1)

» Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille, etc. »

» J'ai vu mes tristes journées
» Décliner vers leur penchant, » etc. (2)

L'église trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses* (3), a pensé, comme Malherbe et Rousseau, qu'elles étoient dignes de tous les efforts de sa muse. S. Chrysostôme, S. Ambroise, Coffin et Santeuil ont réveillé à leur tour la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

Splendor paternae gloriae, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,
Lève-toi, soleil adorable, etc.

---

(1) Malh.
(2) Rouss.
(3) *Voyez* le cantique tiré de S. Paul.

Avec le soleil couchant l'église chante encore :

Cœli Deus sanctissime.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le ceintre des cieux.

Cette musique d'Israël, sur la lyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son réel, que cette *voix morale et mélodieuse*, qui, selon Platon, réveille au matin les hommes épris de la vertu, en chantant de toute sa force dans leurs cœurs.

Mais, sans avoir recours à ces hymnes, les prières les plus communes de l'église sont admirables ; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance, qui nous empêche d'en sentir la beauté. Tout retentiroit d'acclamations, si l'on trouvoit dans Platon ou dans Sénèque, une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci.

« Je crois en un seul Dieu, père tout-puis-
» sant, créateur du ciel et de la terre, et de
» toutes choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage même d'un Dieu qui connoissoit tous nos besoins ; qu'on en pèse bien toutes les paroles :

« *Notre Père qui es aux cieux ;* »

Reconnoissance d'un Dieu unique.

« *Que ton nom soit sanctifié ;* »

Culte qu'on doit à la Divinité : vanité des choses du monde ; Dieu seul mérite d'être sanctifié.

« *Que ton règne nous arrive ;* »

Immortalité de l'ame.

« *Que ta volonté soit faite sur la terre* » *comme au ciel :* »

Mot sublime, qui comprend tous les attributs de la divinité; sainte résignation qui embrasse tout l'ordre physique et moral de l'univers.

« *Donne-nous aujourd'hui notre pain quo-* » *tidien ;* »

Comme cela est touchant et philosophique ! Quel est le seul besoin réel de l'homme? Un peu de pain; encore il ne le lui faut qu'aujourd'hui (*hodiè*); car demain existera-t-il ?

« *Et pardonne-nous nos offenses, comme* » *nous les pardonnons à ceux qui nous ont* » *offensés ;* »

C'est la morale et la charité en deux mots.

« *Ne nous laisse point succomber à la ten-* » *tation ; mais délivre-nous du mal.* »

Voilà le cœur humain tout entier; voilà l'homme et toute sa foiblesse! Qu'il ne demande point des forces pour vaincre ; qu'il ne prie que pour n'être point attaqué, que pour ne point souffrir. Celui qui a fait la nature

humaine, pouvoit seul la connoître aussi bien.

Nous ne parlerons point de la salutation angélique, véritablement pleine de grâce, ni de cette confession que le chrétien fait chaque jour aux pieds de l'Eternel. Jamais les loix ne remplaceront la moralité d'une telle coutume. Songe-t-on bien quel frein c'est pour l'homme que cet aveu pénible, qu'il renouvelle matin et soir : *J'ai péché par mes pensées, par mes paroles, par mes œuvres*. Pythagore avoit recommandé une pareille confession à ses disciples : il étoit réservé au christianisme de réaliser tous ces beaux songes moraux que rêvoient les sages de Rome et d'Athènes.

En effet, le christianisme est, à la fois, une sorte de secte philosophique, et une antique législation. Delà lui viennent les abstinences, les jeûnes, les veilles, dont on retrouve des traces dans les anciennes républiques, et que pratiquoient les écoles savantes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce : plus on examine le fond de la question, plus on est convaincu que la plupart des insultes prodiguées au culte chrétien, retombent sur l'antiquité. Mais revenons aux prières.

Les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition disposoient encore le cœur à la vertu : les oraisons des diverses cérémonies chrétiennes relatives à des objets civils ou religieux, ou même à de simples accidens de la

vie, présentoient des convenances parfaites; des sentimens élevés, de grands souvenirs, et un style à-la-fois simple et magnifique. A la messe des noces, le prêtre lisoit l'épître de S. Paul : *Mes frères, que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur;* et à l'évangile : « *En ce temps-là, les Phari-* » *siens s'approchèrent de Jésus pour le tenter,* » *et lui dirent, est-il permis à un homme de* » *quitter sa femme?... Il leur répondit : Il* » *est écrit que l'homme quittera son père et* » *sa mère, et s'attachera à sa femme.* »

A la bénédiction nuptiale, le célébrant, après avoir répété les paroles que Dieu même prononça sur Adam et sur Eve : *crescite et multiplicamini*, ajoutoit. . . . . . .

. . . .

« O Dieu! unissez, s'il vous plaît, les esprits » de ces époux, et versez dans leurs cœurs une » sincère amitié. Regardez d'un œil favorable » votre servante... Faites que son joug soit » un joug d'amour et de paix; faites que, » chaste et fidèle, elle suive toujours l'exemple » des femmes fortes; qu'elle se rende aimable » à son mari comme Rachel; qu'elle soit sage » comme Rebecca; qu'elle jouisse d'une longue » vie, et qu'elle soit fidèle comme Sara..... » qu'elle obtienne une heureuse fécondité; » qu'elle mène une vie pure et irréprochable, » afin d'arriver au repos des saints et au

» royaume du ciel : faites, Seigneur, qu'ils
» voient tous deux les enfans de leurs enfans
» jusqu'à la troisième et quatrième généra-
» tions, et qu'ils parviennent à une heureuse
» vieillesse. »

A la cérémonie *des relevailles*, on chantoit le pseaume *Nisi Dominus* : « Si l'Eternel ne
» bâtit la maison, c'est en vain que travaillent
» ceux qui la bâtissent. »

A la cérémonie de la *commination*, ou de la dénonciation de la colère céleste au commencement du carême, on prononçoit ces malédictions du Deutéronome :

« Maudit celui qui a méprisé son père et sa
» mère.

» Maudit celui qui égare l'aveugle en che-
» min, etc. »

Dans la visite aux malades, le prêtre disoit en entrant :

Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent.
Puis au chevet du lit de l'infirme :

« Père de miséricorde, conserve et retiens ce
» malade dans le corps de ton église, comme
» un de ses membres. Aie égard à sa contri-
» tion, reçois ses larmes, soulage ses douleurs,
» selon que tu connoîtras lui être salutaire. »

Ensuite il lisoit le spseaume *In te, Domine* :
« Seigneur, je me suis retiré vers toi, délivre-
» moi par ta justice. »

Quand on se rappelle que c'étoit presque

toujours des misérables que le prêtre alloit ainsi visiter sur la paille, combien ces oraisons chrétiennes paroissent encore plus divines !

Tout le monde connoît les belles prières des *Agonisans*. On y lit d'abord l'oraison PROFICISCERE : *Sortez de ce monde, ame chrétienne*. Ensuite cet endroit de la Passion : *En ce temps-là, Jésus étant sorti, s'en alla à la montagne des Oliviers*, etc. puis le pseaume *Miserere meî*; puis cette lecture de l'Apocalypse : *En ces jours-là j'ai vu des morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône;* etc. enfin, la fameuse vision d'Ezéchiel : *la main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui étoit toute couverte d'ossemens. Alors le Seigneur me dit : prophétise à l'esprit; fils de l'homme, dites à l'esprit : Venez des Quatre-Vents, et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent*, etc.

Pour les incendies, pour les pestes, pour les guerres, pour toutes sortes de calamités, il y avoit des prières marquées. Nous nous souviendrons toute notre vie d'avoir entendu lire, pendant un naufrage où nous nous trouvions nous-mêmes engagés, le pseaume *Confitemini Domino* : « Confessez le Seigneur, parce qu'il » est bon. ». . . . .

« Il commande, et le souffle de la tempête

» s'est élevé, et les vagues se sont amoncelées...
» Alors les mariniers crient vers le Seigneur,
» dans leur détresse, et il les tire de danger.
» Il arrête la tourmente, et la change en
» calme, et les flots de la mer s'appaisent. »

Vers le temps de Pâque, Jérémie, avec toutes ses plaintes, sortoit de la poudre de Sion pour pleurer le Fils de l'homme. L'église empruntoit ce qu'il y a de plus beau et de plus mélancolique dans les Pères, et dans l'Ancien et le Nouveau - Testament afin d'en composer les chants de cette Semaine, consacrée au plus grand des mystères qui est aussi la plus grande des douleurs. Il n'y avoit pas jusqu'aux litanies qui n'eussent des cris ou des élans admirables, témoin ces versets *des litanies de la Providence* :

« Providence de Dieu, consolation de l'ame pélerine.
» Providence de Dieu, espérance du pécheur délaissé.
» Providence de Dieu, calme dans les tempêtes.
» Providence de Dieu, repos du cœur, etc.
» Ayez pitié de nous. »

Enfin, nos vieux cantiques gaulois, les noëls même de nos bons aïeux, avoient aussi leur mérite; on y sentoit la naïveté, et comme la fraîcheur de la Foi. Pourquoi dans nos missions de campagne, étoit-on tout attendri, lorsque des laboureurs venoient à chanter au *salut* :

Adorons tous, ô mystère ineffable !
Un Dieu caché, etc.

C'est qu'il y avoit dans ces voix champêtres un accent irrésistible de vérité et de conviction. Les noëls qui peignoient les scènes rustiques, avoient un tour plein de grâce dans la bouche de la paysanne : quand le bruit du fuseau accompagnoit ses chants, que ses enfans, appuyés sur ses genoux, écoutoient, avec une grande attention, l'histoire de l'Enfant-Jésus et de sa crêche; on auroit en vain cherché des airs plus doux, et une religion plus convenable à une mère.

CHAPITRE IV.

Des Solemnités de l'Eglise.

Du Dimanche.

Nous avons déja fait remarquer (1) la beauté de ce septième jour, qui correspond à celui du repos du Créateur, cette division du temps fut connue de la plus haute antiquité. Il importe peu de savoir à présent si c'étoit une obscure tradition de la création, transmise au genre humain par les enfans de Noé, ou si les pasteurs retrouvèrent cette division par l'observation des planètes; mais il est du moins certain qu'elle est la plus parfaite qu'aucun législateur ait employée. Indépendamment de ses justes relations avec

(1) Première partie, liv. 2, chap. I.

la force des hommes et des animaux, elle a ces grandes harmonies géométriques que les anciens cherchoient toujours à établir entre les loix particulières et les loix générales de l'univers : elle donne le six pour le travail, et le six, par deux simples multiplications, engendre les trois cent soixante jours de l'année antique, et les trois cent soixante degrés de la circonférence. On pouvoit donc trouver magnificence et philosophie dans cette loi religieuse, qui divisoit le cercle de nos labeurs, ainsi que le cercle que les astres parcourent dans leur révolution; comme si l'homme n'avoit d'autre terme de ses fatigues que la consommation des siècles, ni de moindres espaces à remplir de ses douleurs, que tous les temps.

Le calcul décimal peut convenir à un peuple mercantile; mais il n'est ni beau, ni commode dans les autres rapports de la vie, et dans les grandes équations célestes. La nature l'emploie rarement, il gêne l'année et le cours du soleil, et la loi de la pesanteur, ou de la gravitation, (peut-être l'unique loi de l'univers), s'accomplit par le *quarré*, et non pas par le *quintuple* des distances. Il ne s'accorde pas davantage avec la naissance, la croissance et le développement des espèces : presque toutes les femelles portent par le trois, le neuf, le douze, qui appartiennent au calcul seximal (1).

(1) *Vid.* Buffon.

On sait maintenant, par expérience, que le cinq est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur qui a pu tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la décade, parce qu'il y a impuissance absolue dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans les forces des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite; au bout du sixième, ses mugissemens semblent demander les heures marquées par le Créateur, pour le repos général de la nature (1).

Le dimanche réunissoit tous les avantages, car il étoit à-la-fois un jour de plaisir et de religion. Il faut, sans doute, que l'homme se délasse de ses travaux; mais comme il ne peut être atteint dans ses loisirs par la loi civile, le soustraire en ce moment même à la loi religieuse, c'est le délivrer de tout frein, c'est le replonger dans l'état de nature, et lâcher tout-à-coup une espèce de sauvage au milieu de la société. C'étoit pour prévenir ce

---

(1) Les paysans disoient : « Nos bœufs connoissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. »

danger, que les anciens mêmes avoient fait aussi du jour de *repos* un jour *religieux*, et le christianisme avoit consacré cet exemple.

CHAPITRE V.

Explication de la Messe.

Il y a un argument si simple et si naturel, en faveur des cérémonies de la messe, que l'on ne conçoit pas comment il a pu échapper aux catholiques dans leurs disputes avec les protestans. Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque? C'est *le sacrifice.* Toute religion qui n'a pas de sacrifice, n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque chez toutes les nations de la terre les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses. D'où il faut conclure que le seul peuple chrétien, qui ait un culte réel, est celui qui conserve une immolation.

Le principe étant reconnu, on s'attachera peut-être à combattre la forme. Si toute l'objection se réduit à ces termes, il n'est pas difficile de prouver que la messe est le plus beau, le plus mystérieux et le plus divin des sacrifices.

Une tradition, répandue sur toute la terre, nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Delà toutes les nations ont cherché à appaiser le ciel; toutes ont cru qu'il falloit une victime; toutes en ont été si

persuadées, qu'elles ont commencé par immoler l'homme lui-même : c'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme étant plus près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandoit la mort de l'homme.

Aux victimes humaines, on substitua dans la suite le sang des animaux ; mais dans les grandes calamités on revenoit encore à la première coutume ; des oracles revendiquoient les enfans mêmes des rois : Jhephté, Isaac, Iphigénie furent réclamés par un ciel courroucé : Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes. Dans plusieurs religions, et même dans le christianisme primitif, un prêtre se condamnoit à une réclusion volontaire où il passoit toute sa vie à prier pour le peuple, et à s'offrir pour lui en holocauste. Quand on soutiendroit que les nations n'ont eu recours aux sacrifices que par le sentiment de leur misère, qui leur montroit un génie malfaisant dans les désordres de la nature (génie qu'ils espéroient appaiser) loin d'expliquer la doctrine des expiations, elle n'en deviendroit que plus mystérieuse ; car pourquoi ce génie malfaisant ? A quiconque n'admet pas une chûte originelle, l'existence du mal moral est inexplicable.

L'homme reste toujours le même, mais la société vieillit ; avec une raison plus mûre, il faut des institutions plus sages. Le sacrifice

humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenoit à l'état de nature, où l'homme est presque tout *physique;* on continua long-temps à verser le sang des animaux : mais quand l'homme, enfin, vint à refléchir sur lui-même, et sur l'ordre des choses divines, il s'apperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel, et il comprit que le sang des boucs et des génisses ne pouvoit racheter un être intelligent et capable de vertu. Il chercha donc une Hostie plus digne de la nature humaine. Déja les philosophes enseignoient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié : J. C. confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier né des brebis, et à l'immolation de l'homme *physique*, fut à jamais substitué l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral.*

Plus on approfondit le christianisme, plus on remarque, qu'il n'est que le développement des lumières naturelles, et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. Qui pourroit aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire que la dépouille d'un bœuf rend le ciel favorable à nos prières? Mais l'on conçoit qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour

les péchés des hommes, peut être agréable au Seigneur.

Cependant, pour la conservation du culte extérieur, il falloit un signe, symbole de la victime morale. J. C., avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel; il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. Telle est l'explication du sacrifice chrétien; explication qui ne blesse ni le bon sens, ni la philosophie; et si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abymes de nos mystères.

CHAPITRE VI.

Cérémonies et Prières de la Messe.

Il ne reste donc plus qu'à justifier les rites du sacrifice. Or, supposons que la messe soit une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien!

℣. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu.*

℟. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Faites luire votre lumière et votre vérité; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

℟. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

℣. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, Seigneur; mais, mon ame, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu?*

℟. *Espérez en Dieu*, etc.

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le cathécumène; le premier, plein de jours et d'expérience, gémissant sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chantant la victime par qui il sera racheté.

Suit le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence.

℣. *Seigneur, écoutez ma prière !*

℟. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre sacrée, qui dans les anciens jours cachoit les os des martyrs.

Souvenir des catacombes.

En ce moment le prêtre est saisi d'un feu divin : comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel,
» et paix aux hommes de bonne volonté sur
» la terre ! Nous vous louons, nous vous
» bénissons, nous vous adorons, roi du ciel,
» dans votre gloire immense ! etc. »

L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles pleines de douceur, ou le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de l'Etre suprême. Prêt à lire une leçon de l'évangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec le charbon de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les

paroles de J. C. retentissent dans l'assemblée ; c'est le jugement sur la femme adultère ; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur ; ce sont les petits enfans bénis dans leur innocence.

Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croyent fermement à l'existence d'un Dieu, qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe : la philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, auroit dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum.*

Cependant le sacrificateur prépare l'hostie sans tache, *pour lui*, *pour les vivans*, *pour les morts*. Il présente le calice : « *Seigneur*, » *nous vous offrons la coupe de notre salut.* » Il bénit le pain et le vin. « *Venez, Dieu éter-* » *nel, bénissez ce sacrifice.* » Il lave ses mains.

« *Je laverai mes mains entre les innocens...*
» *Oh ! ne me faites point finir mes jours parmi*
» *ceux qui aiment le sang.* »

Souvenir des persécutions.

Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple, et dit :

« *Priez, mes frères.* »

Le peuple répond :

« *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice.* »

Le prêtre reste un moment en silence, puis tout-à-coup, annonçant l'éternité, *Per omnia saecula saeculorum*, il s'écrie :

« *Elevez vos cœurs !* »

Et mille voix répondent :

Habemus ad Dominum: « *Nous les élevons* » *vers le Seigneur.* »

La préface est chantée sur l'antique récitatif de la tragédie grecque, et les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles, le triple *Sanctus* et l'*hozannah* éternel.

Enfin, l'on touche au moment terrible. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir ; la consécration s'achève par les paroles de J. C. *Seigneur*, dit le prêtre, en s'inclinant profondément, « *que l'hostie sainte* » *vous soit agréable comme les dons d'Abel,* » *le juste, comme le sacrifice d'Abraham,* » *notre patriarche, comme celui de votre* » *grand-prêtre Melchisédech ; nous vous sup-* » *plions d'ordonner que ces dons soient* » *portés à votre autel sublime, par les mains* » *de votre ange, en présence de votre divine* » *majesté !* »

A ces mots le mystère ineffable s'accomplit, l'agneau descend pour être immolé :

« O moment solemnel ! ce peuple prosterné,
» Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
» Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques,
» Cette lampe d'airain, qui dans l'antiquité,
» Symbole du soleil et de l'éternité,
» Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
» La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
» Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
» Et de jeunes beautés, qui sous l'œil maternel
» Adoucissent encor par leur voix innocente
» De la religion la pompe attendrissante ;
» Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
» L'invisible union de la terre et des cieux,
» Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
» Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
» Où sur des harpes d'or l'immortel Séraphin,
» Au pied de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
» Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre ;
» Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
» Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir » (1).

CHAPITRE VII.

La Fête-Dieu.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies débordées du paganisme ; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré; on n'est pas obligé, sous peine

---

(1) M. de la Harpe a dit que ce sont-là vingt des plus beaux vers de la langue française ; nous ajouterons seulement qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en poussant des hurlemens et en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore et Bacchus : dans nos solemnités, tout est essentiellement moral. Si l'église en a seulement banni les danses (1), c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir, en apparence innocent : le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvemens égaux d'une ame que règle le paisible concert des vertus. Et quel est, par exemple, la solemnité payenne qu'on peut opposer à la fête où l'église célèbre le nom du Seigneur ?

Aussitôt que la nouvelle aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tentures, les rues se jonchent de fleurs, et les joyeuses clameurs des cloches appellent au temple la troupe innombrable des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe religieuse commence à défiler dans un ordre solemnel.

On voit paroître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées des images des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques

---

(1) Elles sont cependant en usage dans quelques pays, comme dans l'Amérique méridionale, parce que parmi les Sauvages chrétiens, il règne encore une grande innocence.

de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces grouppes populaires, on voit s'élever le saint étendart de J. C., qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie : à pas lents, s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfans du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparoît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent en tremblant l'image de la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue toute illuminée de ses feux.

Cependant des grouppes d'adolescens marchent entre les rangs de la procession ; les uns présentent les corbeilles des fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, ces ames pures se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler les roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent

devant le Très-Haut, les urnes flottantes des feux. Alors des chants pieux s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent aux nations de la terre, que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instrumens se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers, dans un jour de calme, règne parmi cette multitude sacrée ; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissans.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocens et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfans le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche ainsi entre la simplicité et la grandeur, comme en ce beau mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et la saison des foudres.

Or, les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitans, dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assu-

rance de vie le remplit d'une joie immense à la vue du Dieu vivant.

Toutes ces solemnités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux grandes scènes de la nature. La fête du Créateur arrive, au moment où la terre et le ciel déclarent toute sa puissance, où les bois et les champs fourmillent des générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chûte des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme qui tombe comme la feuille des bois.

Si la Nativité du Sauveur est placée au milieu de l'hiver et de la nuit, c'est que la création de l'univers moral devoit ressembler à la création de l'univers physique, et sortir du sein du chaos et des ombres.

Au printemps, l'église déploie dans nos hameaux une pompe charmante. La Fête-Dieu convient davantage aux splendeurs des cours, et les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son ame s'ouvrir aux bénignes influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel ; heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

CHAPITRE VIII.

Des Rogations.

Les cloches du hameau s'étant fait entendre, les villageois quittent à l'instant leurs travaux. Le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt : les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfans, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour se rendre à la pompe rustique.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt s'avance du lieu voisin tout le clergé destiné à la cérémonie; c'est quelque vieux pasteur qui n'est connu que par le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort de son presbytère, bâti tout auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans sa demeure comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent tout l'héritage de ce Roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'évangile, couvert

d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On y entend souvent répéter : *Mes enfans, mes chers enfans;* et c'est-là tout le secret de l'éloquence du Chrysostôme champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à défiler en chantant : « *Vous sortirez avec » plaisir, et vous serez reçu avec joie; les » collines bondiront, et vous entendront avec » joie.* » L'étendart des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc d'arbre; on voyage le long d'une haie d'aubépine, où bourdonne l'abeille, et sifflent les bouvreuils et les merles. Tous les arbres, au défaut de leurs feuilles, étalent l'espérance de leurs fruits; la nature entière est un bouquet de fleurs. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour-à-tour les hymnes des laboureurs, qui suivent les replis de l'écharpe diaprée, que la main du Créateur a jetée sur les campagnes. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des bleds nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

Dans cette fête, on n'invoque point les saints; mais les anges, parce que ces bienfaisans génies sont apparemment chargés de présider aux moissons, aux fontaines, aux rosées, aux fleurs et aux fruits de la terre.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre, fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige les soleils, et qui garde dans ses trésors, les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les vieillards de la paroisse viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que l'église a calculée avec le retour du mois le plus doux, et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les germes sourdre dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur de ces anges champêtres dont on a imploré le secours, et les soupirs du rossignol parviennent jusqu'à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

CHAPITRE IX.

De quelques Fêtes Chrétiennes.

Les Rois, Noël, etc.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion étoit une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amusemens, nous donneront-ils quelque chose. Hélas! ils l'ont essayé. La convention eut ses jours sacrés; alors la famine étoit appelée *sainte*, et l'*hozannah* étoit changé dans le cri de *vive la mort*! Chose étrange! des hommes puissans, parlant au nom de l'égalité, et de toutes les passions, n'ont jamais pu fonder une fête; et le saint le plus obscur, qui n'avoit jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avoit sa solemnité, au moment même où son culte exposoit la vie. Apprenons par là, que toute fête qui se rallie à la religion, aux caractères des mœurs et à la mémoire des bienfaits, est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes, *réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent. On ne crée pas des jours de plaisir, comme des jours de deuil, et l'on

ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

Tandis que la statue de Marat remplaçoit celle de S. Vincent-de-Paul, tandis qu'on célébroit toutes ces pompes, dont les anniversaires sont marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômoit en secret une bonne fête chrétienne, et la religion mêloit encore un peu de joie à tant de tristesse. Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement et de société, où toutes les familles se rassembloient autour des gâteaux, qui retraçoient les présens des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année, au fond de son appartement, reparoissoit dans ce grand jour, comme la divinité du foyer paternel. Ses petits enfans, qui depuis long-temps ne rêvoient que la fête attendue, entouroient ses genoux, et le rajeunissoient de leur jeunesse. Tous les fronts respiroient la gaîté. Tous les cœurs étoient épanouis; la salle du festin étoit merveilleusement décorée; chacun mettoit un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux bruyans éclats de la joie, on tiroit au sort ces royautés, qui ne coûtoient ni soupirs, ni larmes; on se passoit ces sceptres, qui ne pesoient point dans la main de celui qui les portoit. Souvent une fraude, qui redoubloit l'allégresse

des sujets et n'excitoit que les plaintes de la souveraine, faisoit tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissoient; embarrassés qu'ils étoient de leur couronne, les mères sourioient, les pères se faisoient des signes, et l'aïeul vuidoit la coupe à la nouvelle reine.

Or, le curé présent à la fête, recevoit, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée la part des pauvres. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur étoit le premier musicien, prolongeoient les plaisirs dans les ombres, et la maison entière, nourrices, enfans, fermiers, domestiques et maîtres dansoient tous ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétoient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avoit point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnois. Et quelle succession de jours heureux, Noël, le premier jour de l'an, la fête des mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence! En ce temps-là les fermiers renouvelloient leur bail, les ouvriers recevoient leur paiement; c'étoit le moment des mariages, des présens, des charités, des visites; le client voyoit le juge, le juge, le client; les corps de métiers, les confrairies, les prévôtés, les

cours de justice, les universités, les mairies, s'assembloient selon des usages Gaulois et de vieilles cérémonies : l'infirme et le pauvre étoient soulagés. L'obligation où l'on étoit de recevoir son voisin à cette époque, faisoit qu'on vivoit bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnoient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions religieuses servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parens : nous sommes déja bien loin de ces temps, où une femme, à la mort de son mari, venoit trouver son fils aîné, lui remettoit les clefs, et lui rendoit les comptes de la maison, comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspiroit le christianisme. Les mères et les enfans aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentimens de la nature, et la loi est mise par-tout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avoient d'autant plus de charmes, qu'elles existoient de toute antiquité, et l'on trouvoit, avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étoient réjouis à la même époque que nous. Or, ces fêtes étant très-multipliées, il en résultoit que, malgré les chagrins de la vie, la religion avoit

trouvé moyen de donner, de race en race, à des millions d'infortunés, quelques momens de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfans qui adoroient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressoit autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisoient leur paix avec le ciel, les alléluia joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offroient une pompe pleine d'innocence et de majesté. Immédiatement après le dernier jour de nos excès, venoit la cérémonie redoutable des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « *O homme !* disoit le » prêtre, *souviens-toi que tu n'es que pous-* » *poussière et que tu retourneras en pous-* » *sière.* » L'officier qui se tenoit auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étoient mortels, ou le soldat Romain qui abaissoit l'orgueil du triomphateur, ne donnoit pas de plus puissantes leçons.

Mais un volume ne suffiroit pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la Semaine sainte ; on sait de quelle magnificence elles étoient dans la capitale du monde chrétien ; aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Qui pourroit représenter ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, ces cloches muettes, cette musique sublime, ces

voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette passion mêlée des plus incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces épaisses ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, enfin ce cri de victoire échappé tout-à-coup du tombeau, ce Dieu triomphant qui ouvre la route du ciel aux ames délivrées, et qui laisse au chrétien vertueux sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

CHAPITRE X.

FUNÉRAILLES.

Pompes Funèbres des Grands.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage, sur le dernier sacrement des chrétiens, on conviendra qu'il y a dans cette seule cérémonie, plus de véritables beautés que dans tout ce que nous connoissons du culte des morts, chez les anciens. La religion chrétienne, n'envisageant dans l'homme, que ses fins divines, a rassemblé toutes ses sollicitudes autour du lit funèbre ; elle a varié ses pompes selon le rang et les destinées de la victime, et par ce moyen elle a rendu plus douce à chacun cette dure, mais salutaire pensée de la mort, dont elle s'est plu

à nourrir notre ame, comme une tendre colombe amollit d'abord dans son bec le froment qu'elle présente à ses petits.

A-t-elle à s'occuper des funérailles de quelque puissant de la terre ? ne craignez pas qu'elle manque de grandeur. Plus l'objet pleuré aura été malheureux, plus elle étalera de pompe autour de son cercueil, plus ses leçons seront éloquentes ; elle seule pourra mesurer la hauteur et la chûte, et dire ces sommets et ces abymes, d'où tombent et où disparoissent les rois.

Quand donc l'urne des douleurs a été ouverte, et qu'elle s'est remplie des larmes des monarques et des reines ; quand de grandes cendres et de vastes malheurs ont englouti leurs doubles vanités dans un étroit cercueil ; la religion assemble les fidèles dans quelque temple. Les voûtes de l'église, les autels, les colonnes ; les saints se retirent sous des voiles funèbres. Au milieu de la nef s'élève un cercueil, environné de flambeaux qui brûlent en nombre mystique. La messe des funérailles s'est célébrée au pied de celui qui n'est point né, et qui ne mourra point. Les paroles de Job ont attristé les murs du temple, et des instrumens lugubres, des cloches drapées ont murmuré par intervalle, comme la voix de la mort sous ces dômes : maintenant tout est muet. Debout, dans la chaire de la parole de vie, un prêtre,

seul vêtu de lin blanc au milieu du deuil général, le front chauve, la figure pâle, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, est recueilli dans les profondeurs de Dieu ; tout-à-coup ses yeux s'ouvrent, ses mains se déploient, et ces mots tombent de ses lèvres :

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui
» relèvent tous les empires, à qui seul appar-
» tient la gloire, la majesté et l'indépendance,
» est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi
» aux rois, et de leur donner, quand il lui
» plaît, de grandes et de terribles leçons : soit
» qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse,
» soit qu'il communique sa puissance aux
» princes, soit qu'il la retire à lui-même, et
» ne leur laisse que leur propre foiblesse ; il
» leur apprend leurs devoirs d'une manière
» souveraine et digne de lui, etc. »

Pompeux et touchans souvenirs d'un grand siècle, quelle sublimité la religion n'ajoute-t-elle pas à votre magnificence !

CHAPITRE IX.

Funérailles du Guerrier, Convoi des Riches, Coutumes, etc.

Et quel bon goût dans cette noble simplicité que la religion savoit mettre aux funérailles d'un capitaine ? Lorsqu'on croyoit encore à quelque chose, on aimoit à voir un aumônier dans une tente ouverte, à la tête d'un camp, célébrer une messe des morts sur un autel formé de tambours. C'étoit un assez beau spectacle que de voir le Dieu des armées dans toute sa puissance, descendre à la voix d'un prêtre, sur les tentes d'un camp françois, tandis que de vieux guerriers, qui avoient tant de fois bravé la mort, tomboient à genoux devant un cercueil, un petit autel et un solitaire. Aux roulemens des tambours drapés, aux salves interrompues du canon, des grenadiers pleurant sur le corps de leur vaillant capitaine, le

portoient à la tombe qu'ils avoient creusée pour lui avec leurs baïonnettes. Au sortir de ces funérailles, on n'alloit point courir pour des trépieds, pour de doubles coupes, pour des peaux de lion aux ongles d'or, mais on s'empressoit de chercher, au milieu des combats, des jeux funèbres et une arène plus glorieuse; et si l'on n'immoloit point une genisse noire aux mânes du héros, du moins répandoit-on en son honneur, un sang moins stérile, celui des ennemis de la patrie.

Parlerons-nous de ces enterremens faits à la lueur des flambeaux, dans nos villes, de ces chapelles ardentes, de cette file prolongée de chars tendus de noir, de ces chevaux parés de plumes et de draperies funèbres, de ce profond silence interrompu par les versets de l'hymne de la colère, *Dies irae ?* On étoit profondément attendri, en voyant de pauvres orphelins sous la livrée de l'infortune, que la religion conduisoit au convoi des grands : par-là elle

faisoit sentir à des enfans qui n'avoient point de père, quelque chose de la piété filiale; elle enseignoit aux riches qu'il n'y a point de plus puissante médiation auprès de Dieu, que celle de l'innocence et d'adversité; elle montroit enfin à l'extrême misère, ce que c'est que toutes ces grandeurs qui viennent se perdre au cercueil.

Un usage particulier avoit lieu au décès des prêtres; on les enterroit le visage découvert: le peuple croyoit lire sur les traits de son pasteur l'arrêt du souverain juge, et reconnoître les joies du prédestiné, à travers l'ombre légère de la mort, comme dans les voiles d'une nuit pure, on découvre les magnificences du ciel.

La même coutume s'observoit dans les couvens. Nous avons vu une jeune religieuse ainsi couchée dans sa bière. Son front se confondoit par sa pâleur, avec le bandeau de lin dont il étoit à demi-couvert; une couronne de roses blanches étoit sur sa tête, et un flambeau mystérieux brûloit entre ses mains: après quelques heures d'exposition, on recouvrit le cercueil, et il fut déposé dans le caveau funèbre; ainsi les grâces et la paix du cœur ne sauvent point de la mort, et l'on voit se faner les lis malgré la candeur de leur sein, et la tranquillité des vallées qu'ils habitent.

Au reste, on réservoit la simplicité des funérailles au Nourricier, comme au Défenseur de la

patrie. Quatre moissonneurs précédés du curé, transportoient, sur leurs robustes épaules, l'homme des champs, au tombeau de ses pères. Si quelques laboureurs rencontroient le convoi dans les campagnes, ils suspendoient leurs travaux, découvroient leurs têtes, s'inclinoient profondément, et honoroient d'un signe de croix leur compagnon décédé, qui porta la sienne sans se plaindre. Ce mort rustique voyageoit ainsi, au milieu des gerbes jaunissantes, qu'il avoit peut-être semées lui-même dans l'héritage de ses aïeux. On voyoit de loin cette fleur de la tombe s'élever et se balancer comme un pavot noir, au-dessus des fromens d'or, et des fleurs de pourpre et d'azur. Des enfans, une veuve éplorée, formoient tout le pieux cortège. En passant devant *la croix du chemin*, ou *le saint du rocher*, on se délassoit un moment; on posoit le cercueil sur une pierre; on invoquoit la Divinité champêtre, au pied de laquelle le laboureur décédé avoit tant de fois prié pour une bonne mort, ou une récolte abondante. C'étoit-là qu'il avoit souvent mis ses bœufs à l'ombre, au milieu du jour, et qu'environné de sa famille, il avoit pris son repas de lait et de pain bis, au chant des cigales et des alouettes. Ah! que bien différent d'aujourd'hui, il s'y reposoit alors! Mais du moins ces sillons contenoient ses dernières sueurs; du moins son sein paternel avoit

perdu ses sollicitudes ; et par ce même chemin, où les jours de fêtes il se rendoit à l'église, il marchoit maintenant au tombeau, entre les touchans monumens de sa vie, des enfans vertueux et d'innocentes moissons.

CHAPITRE XII.

Des Prières pour les Morts.

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave étoit abandonné presque sans honneurs; parmi nous le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois, comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'évangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime) un être auguste et sacré. Le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière, que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais quelles sont admirables ces prières! Tantôt ce sont des cris de douleurs, tantôt des cris d'espérances : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie : *Exibit spiritus ejus*, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retour»nent à leur terre originelle, et toutes leurs » vaines pensées périssent (1). »

(1) Office des Morts, ps. 154.

Delicta juventutis meae, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez, ni des
» fautes de ma jeunesse, ni de mes igno-
» rances (1) ! »

Les plaintes du Roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes
» jours ne sont que néant ! Qu'est-ce que
» l'homme pour mériter tant d'égards, et pour
» que vous y attachiez votre cœur ?.... »

« Lorsque vous me chercherez le matin,
» vous ne me trouverez plus (2).

« La vie m'est ennuyeuse, je m'abandonne
» aux plaintes et aux regrets.... Seigneur,
» vos jours sont-ils comme les jours des mor-
» tels, et vos années éternelles, comme les
» années passagères de l'homme (3) ? »

« Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre
» visage, et me traitez-vous comme votre
» ennemi ? Devez-vous déployer toute votre
» puissance contre une feuille que le vent em-
» porte, et poursuivre une feuille séchée (4) ? »

« L'homme né de la femme vit peu de temps,
» et il est rempli de beaucoup de misère ; il

(1) *Ibid.* ps. 24.

(2) *Ibid.* I.re leç.

(3) *Ibid.* II leç.

(4) Office des Morts, IV leç.

» fuit comme une ombre qui ne demeure jamais
» dans un même état. »

« Mes années coulent avec rapidité, et je
» marche par une voie par laquelle je ne re-
» viendrai jamais (1). »

« Mes jours sont passés, toutes mes pensées
» sont évanouies, toutes les espérances de mon
» cœur dissipées.... Je dis au sépulcre, vous
» serez mon père, et aux vers, vous serez ma
» mère et mes sœurs. »

De temps en temps le dialogue du Prêtre et du Chœur interrompt la suite des cantiques.

Le Prêtre. « Mes jours se sont évanouis
» comme la fumée; mes os sont tombés en
» poudre. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme
» l'ombre.

Le Prêtre. « Qu'est-ce que la vie? Une
» petite vapeur. »

Le Chœur. « Mes jours ont décliné comme
» l'ombre.

Le Prêtre. « Les morts sont endormis dans
» la poudre. »

Le Chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans
» l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre
» pour y demeurer à jamais. »

Le Prêtre. « Ils ressusciteront tous; mais
» non pas tous comme ils étoient.

---

(1) *Ibid.* VII leç.

Le Chœur. « Ils se réveilleront. »

A la communion de la Messe, le Prêtre dit : « Heureux ceux qui meurent dans le Sei- » gneur; ils se reposent dès-à-présent de » leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les » suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le pseaume des douleurs et des espérances. « Seigneur, je » crie vers vous du fond de l'abyme ; que mes » cris parviennent jusqu'à vous. »

En portant le corps, on recommence le dialogue : *qui dormiunt* ; » ils dorment dans la » poudre, — ils se réveilleront »

Si c'est pour un Prêtre, on ajoute : « une » victime a été immolée avec joie dans le taber- » nacle du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : « nous rendons la terre à la terre, la cendre » à la cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le Prêtre s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *une voix d'en-haut fut entendue, qui disoit : bienheureux sont les morts !*

Cependant ces superbes prières n'étoient pas les seules que l'église offrît pour les Trépassés : de même qu'elle avoit des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, et des voiles sans tache comme son innocence ; de même elle avoit des oraisons analogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de

lin, et parées de feuillages, apportoient la dépouille d'une de leur compagne, dans une nef tendue de rideaux blancs, le Prêtre récitoit à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'étoit l'*Ave, maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; tantôt c'étoient des images tendres et poétiques empruntées de l'Ecriture: *Elle a passé comme l'herbe des champs; ce matin, elle fleurissoit dans toute sa grâce, le soir nous l'avons vue séchée*. N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue; le paveau qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage?* PLUVIA CUM FORTE GRAVANTUR.

Mais quelle oraison funèbre le pasteur prononçoit-il sur l'enfant décédé, dont une mère en pleurs lui présentoit le petit cercueil? Il entonnoit l'hymne que les trois enfans Hébreux chantoient dans la fournaise, et que l'église répète le dimanche au lever du jour: *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur!* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie; elle invite toute la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence; ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre. C'est dans le même esprit qu'elle chante encore

le *Laudate, pueri, Dominum,* qui finit par cette strophe : *Qui facit habitare sterilem in domo : matrem filiorum laetantem.* « Le Sei-
» gneur qui rend féconde une maison stérile,
» et qui fait que la mère se réjouit dans ses
» fils. » Quel cantique pour des parens affligés ! L'église leur montre l'enfant qu'ils viennent de perdre, vivant au bienheureux séjour, et leur promet d'autres enfans sur la terre !

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention si morale à chaque cercueil, la religion a couronné toutes les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitans du sépulcre ; vaste communauté de morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Quelle conception religieuse que celle-là où l'on a imaginé de célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam, et de recevoir dans une urne universelle toutes les larmes qui ont coulé pour les trépassés, depuis le commencement du monde ! C'est avec de merveilleuses angoisses que l'ame mêle ses tribulations pour les anciens morts, aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur acquiert le grand

caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles tragédies d'Homère. La religion seule étoit capable d'élargir assez le cœur de l'homme, pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours, égaux en nombre à la multitude des morts, qu'il avoit à honorer.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, OU BEAUTÉS POÉTIQUES ET MORALES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIÈME PARTIE.

SUITE DU CULTE.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

TOMBEAUX ANTIQUES.

L'Egypte, les Grecs et les Romains.

LES derniers devoirs qu'on rend aux hommes seroient bien tristes, s'ils étoient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris

naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle : il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond du cercueil, et que le prêtre du Dieu vivant escorte au monument la cendre de l'homme ; c'est, en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

Les funérailles nous ont conduit à nous entretenir des tombeaux, qui tiennent une si grande place dans notre histoire. Afin de mieux apprécier le culte dont on les honore chez les chrétiens, voyons dans quel état ils ont subsisté chez les peuples idolâtres.

Il existe un pays sur la terre, qui doit une partie de sa célébrité à ses tombeaux, et de toutes les nations de l'Europe, la nation Françoise semble y prendre le plus d'intérêt. Ce peuple de S. Louis est travaillé intérieurement d'une certaine grandeur, qui le force à se mêler, dans tous les coins du globe, aux choses grandes comme lui-même. Cependant est-il certain que des momies soient des objets fort dignes de curiosité ? On diroit que l'ancienne Egypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'étoit que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers les temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres.

Vous ne pouvez faire un pas dans cette terre sans rencontrer un monument. Voyez-vous un obélisque ? c'est un tombeau ; les débris d'une

colonne? c'est un tombeau; une cave souterraine? c'est encore un tombeau. Et lorsque la lune, se levant derrière la grande pyramide, vient à apparoître sur le sommet de ce sépulcre immense, vous croyez appercevoir le phare même de la mort, et errer véritablement sur le rivage où jadis le nautonnier des enfers passoit toutes les ombres.

Chez les Grecs et les Romains, les morts ordinaires reposoient à l'entrée des villes. Les tombeaux sont bien placés sur les routes publiques; ce sont les vrais monumens du voyageur.

Outre ces communs lieux de sépulture, on exposoit les cénotaphes des hommes fameux, aux bords de la mer. Le navigateur découvroit, ou le petit tombeau de sable de Pompée près de la ville d'Alexandre, ou la statue de Caton sur un écueil non loin des ruines de Carthage. Platon et Pythagore, en voguant à la terre d'Egypte, où ils alloient s'instruire touchant les dieux, passoient devant l'île d'Io, à la vue du tombeau d'Homère : le chantre d'Achille reposoit sous la protection de Thétis, et son Ombre, dans les douces nuits de l'Ionie, pouvoit disputer aux syrènes le prix des concerts.

CHAPITRE II.

TOMBEAUX MODERNES.

La Chine et la Turqnie.

Les Chinois ont une coutume touchante; ils enterrent leurs proches dans leurs jardins. Il est doux d'entendre, dans tous les bois, la voix des ombres de ses pères, et d'avoir toujours quelques souvenirs au désert.

A l'autre extrémité de l'Asie, les Turcs ont à-peu-près le même usage. Le détroit des Dardanelles présente un spectacle bien philosophique. D'un côté, s'élèvent les promontoires de l'Europe avec toutes ses ruines; de l'autre, serpentent les côtes de l'Asie, bordées de cimetières Islamistes. Que de mœurs diverses ont animé ces rivages ! Que de peuples y sont ensevelis, depuis les jours où la lyre d'Orphée y rassembla des sauvages, jusqu'aux jours qui ont rendu ces fameuses contrées à la barbarie ! Pélages, Hellènes, Grecs, Méoniens, peuples d'Ilus, de Sarpédon, d'Énée, habitans de l'Ida, du Tmolus, du Méandre et du Pactole, sujets de Mithridate, esclaves des Césars, Romains, Vandales, hordes de Goths, de Huns, de Francs, d'Arabes; vous avez tous sur ces bords étalé le culte des tombeaux, et en cela seul vos mœurs ont été pareilles. La mort se jouant à son gré des choses et des destinées humaines,

a prêté le catafalque d'un empereur Romain à la chétive dépouille d'un Tartare, et dans le tombeau d'un Platon, logé les cendres d'un molah.

CHAPITRE III.

La Calédonie, ou l'*ancienne Ecosse*.

Elles charmeront long-temps les ames rêveuses, les quatre pierres qui, sur les bruyères de la Calédonie, marquent la tombe des héros. Oscar et Malvina ont passé; mais rien n'est changé dans leur solitaire patrie. Le montagnard Ecossois se plaît encore à redire les chants de ses ancêtres, il est encore brave, sensible et généreux; ses mœurs modernes sont comme l'agréable souvenir de ses mœurs antiques. Ce n'est plus (qu'on nous pardonne l'image), ce n'est plus la main du Barde même qu'on entend sur la harpe; mais ce léger frémissement des cordes, produit par le toucher d'une ombre, qui, la nuit, dans une salle déserte, annonçoit la mort d'un héros.

Carril accompanied his voice. The music was like the memory of joys that are past, pleasant, and mournful to the soul. The ghots of departed Bard heard it from Slimora's side, sofl sounds spread along the wood and the silent valley of night rejoice. So when he sits in the silent of noon, in the valley

of his breeze, the humming of the monutain bee comes to Ossian's ear : the gale drowns it often in its course; but the pleasant sound returns again. « Carril accompagnoit sa » voix. Leur musique, pleine de douceur et de » tristesse, ressembloit au souvenir des joies qui » ne sont plus. Les ombres des Bardes décédés » l'entendirent sur les flancs de Slimora. De » foibles sons se prolongèrent le long des bois, » et les vallées silencieuses de la nuit se réjoui- » rent. Ainsi quand, dans le silence du midi, » Ossian est assis dans la vallée de ses brises, » le murmure de l'abeille de la montagne par- » vient jusqu'à son oreille : souvent le zéphyr, » dans son passage, emporte (1) le son léger, » mais bientôt il renaît encore. »

CHAPITRE IV.

Otaïti.

L'homme ici-bas ressemble à l'aveugle Ossian, sur les cendres des rois de Morven : quelque part qu'il étende sa main autour de lui, il touche les cendres de ses pères.

Lorsque de hardis navigateurs voguèrent pour la première fois sur l'Océan Pacifique, ils ne virent rouler autour d'eux que des flots éternellement caressés par des brises embaumées. Bien-

---

(1) *Drowns*, Noye.

tôt, du sein de l'immensité, s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers entremêlés de grands arbres, qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvroient les côtes en amphithéâtre, et des cîmes bleues de montagnes posoient leur majestueux couronnement sur ces forêts. Ces îles environnées d'un cercle de coraux, sembloient se balancer comme de beaux vaisseaux à l'ancre, au milieu des eaux les plus tranquilles : l'ingénieuse antiquité auroit cru que Vénus avoit noué sa ceinture autour de ces nouvelles cythères, pour les défendre des orages.

Sous ces ombrages ignorés, la nature avoit placé un peuple beau comme le ciel qui l'avoit vu naître, voluptueux comme les sources qui murmuroient dans ces solitudes. Des toits de feuilles de mûriers, soutenus par des piliers de bois odorans, de doubles canots aux voiles nattées de jonc, aux banderoles de fleurs et de plumes, servoient à ces hommes heureux à habiter la terre et l'onde. Pour tout vêtement, on portoit une draperie d'écorce de figuier : il y avoit des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs ; les chansons et les drames de l'amour n'étoient point inconnus sur ces bords. Tout s'y ressentoit de la mollesse de la vie, et un jour plein de calme, et une nuit pleine de silence ; la douteuse obscurité des bois y ressembloit à celle de l'ame d'une vierge, où les

passions portent pour la première fois une tendre lumière. Recevoir et rendre des caresses, se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec leurs ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, et pour ainsi dire vêtus de brises et de parfums ; c'étoit toute l'existence des tranquilles Sauvages d'Otaïti. Les soins, qui chez les autres hommes occupent leurs pénibles journées, étoient ignorés de ces insulaires ; en errant à travers les bois, ils trouvoient, comme les oiseaux près de leurs nids, le lait et le pain suspendus aux branches des arbres.

Telle apparut Otaïti aux Cook et aux Bougainville; mais en approchant de ses rivages, ils distinguèrent quelques monumens des arts, qui se marioient à ceux de la nature : c'étoient les poteaux des Moraï. O vanité des plaisirs des hommes ! Le premier pavillon qu'on découvre sur ces rives enchantées, est celui-là même de la mort, qui flotte au-dessus de toutes les félicités humaines.

Ne pensons donc pas que ces lieux où l'on ne trouve, au premier coup-d'œil, qu'une vie insensée, soient étrangers à ces sentimens graves, nécessaires à tous les hommes. Les Otaïtiens, comme les autres peuples, ont des rites religieux et des cérémonies funèbres ; ils ont sur-tout attaché une grande

pensée de mystère à la mort. Lorsqu'on porte un cadavre au Moraï, tout le monde fuit sur son passage : le maître de la pompe murmure alors, à voix basse, quelques mots à l'oreille du décédé. Arrivé au lieu de repos, on ne descend point le corps dans la terre, mais on le suspend dans un berceau qu'on recouvre d'un canot renversé, symbole du naufrage de la vie. Quelquefois une femme vient gémir auprès du Moraï ; elle s'assied les pieds dans la mer, la tête baissée, et ses cheveux tombant sur le visage : les vagues accompagnent le chant de sa douleur, et sa voix monte vers le Tout-Puissant, avec la voix du tombeau et celle du grand Océan pacifique.

CHAPITRE V.

Tombeaux Chrétiens.

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé ; celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible ; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépultures, négligeant les idées intermédiaires de charmes

et de rêveries, qui tiennent aux accidens et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime, en plaçant la cendre des fidèles à l'ombre des temples du Seigneur, en déposant les morts dans le sein du Dieu vivant.

Lycurgue n'avoit pas craint d'établir les tombeaux au milieu de Lacédémone; il avoit pensé, comme notre sainte religion, que la cendre des pères, loin d'abréger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent les hommes à une heureuse vieillesse. Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines, sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on davantage en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Espagne, où les cimetières sont encore dans les villes?

Lorsqu'autrefois en France on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux-esprits, qui n'a pas les mêmes raisons de craindre le bout de la vie, le peuple s'opposa par-tout à l'abandon des antiques sépulcres. Et qu'avoient en effet les modernes cimetières, qui pussent le disputer aux anciens? Où étoient leurs lierres, leurs ifs caducs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe? Pouvoient-ils montrer les os sacrés des aïeux, le temple, la maison du médecin spirituel, et tout cet appa-

reil de religion, qui promettoit, qui assuroit même, une renaissance très-prochaine? Au lieu de ces cimetières fréquentés, on nous assigna dans un faubourg quelqu'enclos solitaire, abandonné des vivans et des souvenirs, et où la mort privée de tout signe d'espérance, sembloit devoir être éternelle.

Qu'on nous en croie; c'est quand on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice, que les royaumes trop remués s'écroulent (1). Encore si l'on s'étoit contenté de changer simplement le lieu des sépultures; mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités!

Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardoit comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui étoit le dernier supplice dont on punissoit les scélérats, (nous entendons la dispersion des cendres) de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le

---

(1) Les anciens auroient cru un état renversé, si l'on avoit violé l'asyle des morts. On connoît les belles loix de l'Egypte sur les sépultures. Les loix de Solon séparoient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnoient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc.

chef-d'œuvre de la philosophie. Et où étoit donc le crime de nos aïeux, pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous ! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine. Dans quelques villes de la France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières, on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avoit décrété la fin de tout esclavage ; on édifia des lieux de douleurs, pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir; enfin, il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cimetières ; c'est que là s'exercèrent les jugemens iniques des hommes, là où Dieu avoit prononcé les arrêts de son inviolable justice (1).

---

(1) Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolutionnaires. Il n'y a point d'animal domestique, qui chez une nation étrangère un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence, que le corps d'un citoyen François. On sait comment les enterremens s'exécutoient, et comment, pour quelques deniers, on faisoit jeter un père, une mère ou une épouse à la voierie. Encore ces morts sacrés n'y étoient-ils pas en sûreté, car il y avoit des hommes qui faisoient métier de dérober ou le linceuil, ou le cercueil, ou les cheveux du cadavre. Il ne faut rapporter toutes ces choses qu'à un conseil de Dieu ; c'étoit une suite de la première violation sous la monarchie. Le Gouvernement actuel qui répare, autant qu'il le peut, les maux innom-

CHAPITRE VI.

Cimetières de Campagne.

Les anciens n'ont peut-être point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne. Des prairies, des champs, des eaux, des bois, toute une riante perspective marioit ses simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimoit à voir le gros if, qui ne végétoit plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et les buis, et les petites croix de condamnation et de grâce. Au milieu des paisibles monumens, le temple villageois élevoit sa tour surmontée de l'emblême rustique de la vigilance. On n'entendoit dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutoient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les divers sentiers qui traversoient l'enclos

---

brables de la France, a ordonné des funérailles décentes; mais il est à desirer qu'on rende au cercueil les signes de religion dont on l'a privé, et sur-tout qu'on ne fasse plus garder les cimétières par des chiens. Tel est l'excès de la misère où l'homme tombe, quand il perd la vue de Dieu, que n'osant plus se confier à l'homme, dont rien ne lui garantit la foi, il se voit réduit à placer ses cendres sous la protection des animaux.

béni, aboutissoient à l'église ou à la maison du curé ; ils étoient tous tracés par le pauvre et le pélerin, qui alloient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'évangile : l'indifférent, ou le riche, ne passoit point sur ces tombeaux.

On y lisoit pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il n'y avoit pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles, au milieu desquels il a vécu ; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous apperçûmes une épitaphe latine sur une petite pierre, qui annonçoit le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes, pour admirer l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'évangile :

« *Sinite parvulos venire ad me.* »

Laissez les petits enfans venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines, dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan

de Glaris ou de Saint-Gall, est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé, son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlemens des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente ses catacombes, ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécènes ou de Lucullus; l'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réseda : dans ces cimetières d'Albion, nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom François, au milieu des épitaphes étrangères; revenons aux tombeaux de la patrie.

CHAPITRE VII.

Tombeaux dans les Eglises.

RAPPELEZ-VOUS un moment ces vieux monastères, ou ces cathédrales gothiques, telles qu'elles existoient autrefois; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs obscures, ces cloîtres pavés par la mort, ces doubles sanctuaires remplis de sépulcres. Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui vous frappent davantage? Sont-ce ces monumens modernes, chargés de figures allégori-

ques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glacées qu'elles? Vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis, et des cœurs mondains qui les ont fait élever! A peine y jette-t-on un coup-d'œil. Mais on s'arrête devant ce tombeau poudreux, sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés; on s'arrête devant ce monument, où un abbé soulevé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort : le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux; le premier paroît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves de la tombe; le second, comme un homme en voyage, n'a pas même voulu se coucher entièrement; tant le moment où il se doit relever est proche.

Et quelle est cette grande dame qui repose ici près de son époux? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gothique; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par les pavots de la mort, qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre; heureux si ces deux époux n'ont point eu de confidences pénibles à se faire sur le lit de leur hymen funèbre! Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes, et à

genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard, qui rendois la rançon aux vierges pour les marier à leurs amans? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvois ton sang dans le combat des Trente? Est-ce quelqu'autre chevalier qui sommeille ici? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillans hommes, antique honneur du nom françois, tout guerriers qu'ils étoient, n'en craignoient pas moins Dieu, du fond du cœur; et c'étoit en criant: *Montjoie et Saint-Denys*, qu'ils arrachoient la France aux Anglois, et faisoient des miracles de vaillance pour l'église, leur dame et leur patrie. N'y a-t-il donc rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroy, des sires de Coucy et de Joinville; dans ces temps des Maures, des Sarrazins, des royaumes de Jérusalem et de Cypre; dans ces temps où l'Orient et l'Asie échangeoient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident; dans ces temps où Thibaud chantoit, où les troubadours se mêloient aux armes, les danses à la religion, et les carrousels et les tournois aux sièges et aux batailles (1)?

---

(1) On a sans doute de grandes obligations à l'artiste courageux qui, au péril de sa vie, a rassemblé les débris de nos anciens sépulcres; mais quant aux effets de ces monumens, on sent trop qu'ils sont détruits. Res-

Sans doute, ils étoient merveilleux ces temps, mais ils sont passés ; et la religion avoit averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de titres pompeux : *Haut et puissant seigneur, messire Anne de Montmorency, connétable de France*, etc. etc., elle avoit ajouté, *priez pour son ame, pauvres pécheurs*. C'est tout le néant (1).

---

serrés dans un petit espace, divisés par siècles, privés de leurs harmonies avec l'antiquité des temples et du culte chrétien, ne servant plus qu'à l'histoire de l'art, et non à celle des mœurs et de la religion ; n'ayant pas même gardé leur poussière, ils ne disent plus rien ni à l'imagination ni au cœur. Quand des hommes abominables eurent l'idée de violer l'asyle des morts, et de disperser leurs cendres pour effacer le souvenir du passé, la chose toute horrible qu'elle est, pouvoit avoir aux yeux de la folie humaine, une certaine mauvaise grandeur ; mais c'étoit prendre l'engagement de bouleverser le monde, de ne pas laisser en France pierre sur pierre, et de parvenir, au travers des ruines, à des institutions inconnues. Se plonger dans ces excès pour rester dans des routes communes, et pour ne montrer qu'ineptie et absurdité, c'est avoir toutes les fureurs du crime, sans en avoir la puissance. Qu'est-il arrivé à ces spoliateurs des tombeaux ? qu'ils sont tombés dans les gouffres qu'ils avoient ouverts, et que leurs cadavres sont restés comme en gage à la mort, pour ceux qu'ils lui avoient dérobés.

(1) Johnson, dans son *Traité des Epitaphes*, cite ce simple mot de la religion comme sublime.

Quant aux sépultures souterraines, elles étoient généralement réservées aux rois et aux religieux. Lorsqu'on vouloit se nourrir d'utiles et sérieuses pensées, il falloit descendre dans les caveaux des couvens, et contempler ces solitaires endormis, qui n'étoient pas plus calmes dans leurs demeures funèbres, qu'ils ne l'avoient été sur la terre. Que votre sommeil soit profond sous ces voûtes, hommes de paix, qui aviez partagé votre héritage mortel à vos frères, et qui, comme ce héros de la Grèce, partant pour la conquête d'un autre univers, ne vous étiez reservé que l'espérance!

CHAPITRE VIII.

Saint-Denys.

On voyoit autrefois, près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venoient en foule visiter les merveilles de Saint-Denys. Ils y puisoient une profonde vénération pour la France, et s'en retournoient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme S. Grégoire : *Cette nation est réellement la plus grande entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère, autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*Hammon *a disparu sous les sables des déserts ?*

L'abbaye gothique où se rassembloient ces grands vassaux de la mort, ne manquoit point de gloire : les trésors de la France étoient à ses portes; la Seine passoit à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissoient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand étoit assise

dans le voisinage ; et l'antre royal de Saint-Denys se trouvoit au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetoit les restes du temps, et la surabondance des grandeurs de l'empire François.

C'est-là que venoient tour-à-tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abymes) restoit sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation ! le premier monarque, que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portoient ! Il étoit encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis ; tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avoit juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les

causes de pareils événemens ; elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes anéantis*, on pouvoit à peine déposer Madame Henriette : « *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs ; *tant la mort est prompte à remplir ces places !* » En présence des âges, dont les flots écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'ame entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines ; et à je ne sais quelle odeur de poussière, répandue sous ces arches funèbres, on croiroit, pour ainsi dire, respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux ; là des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressemens des hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre, qui semble filer dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort !

Lecteurs chrétiens! si tout-à-coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui le couvre, ces monarques alloient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur nous leurs regards étincelans, à la lueur de cette lampe sépulcrale? Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres de rois; nous distinguons leur race, nous les reconnoissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore?... Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres, dont naguères nous visitions les cendres, ils auroient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et sortant du sein de la terre, comme des vapeurs brillantes, ils nous auroient répondu : « Si Dieu l'or» donne ainsi, pourquoi refuserions-nous de » revivre? pourquoi ne passerions-nous pas » encore des jours résignés dans nos chau» mières? Notre hoyau n'étoit pas si pesant » que vous le pensez; nos sueurs mêmes

» avoient leurs charmes, lorsqu'elles étoient
» essuyées par une tendre épouse, ou bénies
» par la religion. »

Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déja effacés de la terre ? Elles ne sont plus ces fameuses sépultures. Les petits enfans se sont joués avec les os des puissans monarques : Saint-Denis est désert. Au lieu de l'éternel cantique de la mort, qui retentissoit sous ces dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie, qui tombent par son toit découvert, ou le son de son horloge, qui va roulant dans les tombeaux vuides et les souterrains dévastés.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIEME PARTIE.
CULTE.

LIVRE TROISIÈME.
VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

CHAPITRE PREMIER.
De Jésus-Christ et de sa Vie.

Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étoient dans l'attente de quelque personnage fameux. « Une cons-
» tante et ancienne tradition, dit Suétonne,
» étoit alors répandue dans l'Orient, qu'un
» homme s'élevroit de la Judée, et obtien-

» droit l'empire universel (1). » Tacite raconte le même fait, presque dans les mêmes mots. Selon ce grand historien, « la plupart des Juifs » étoient convaincus, d'après un oracle con- » servé dans les anciens livres de leurs prê- » tres, que dans ce temps-là (le temps de » Vespasien) l'Orient prévaudroit, et que » quelqu'un, sorti de Judée, régneroit sur le » monde (2). »

Enfin Joseph, parlant de la ruine de Jérusalem, rapporte que les Juifs furent principalement poussés à la révolte contre les Romains, par une obscure (3) prophétie, qui leur annonçoit que vers cette époque, *un homme s'élevroit parmi eux*, et *soumettroit l'univers* (4). Le Nouveau - Testament offre aussi des traces de cette espérance répandue alors dans Israël : la foule qui court au désert, demande à S. Jean-Baptiste, s'il est le *grand Messie*, le *Christ*

---

(1) *Percrebuerat Oriente toto vestus, et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judaea profecti rerum potirentur.* Suet. in Vespas.

(2) *Pluribus persuasio in erat antiquis sacerdotum litteris continens, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judaea rerum potirentur.* Tacit. Hist. lib. V.

(3) Αμφιβολος, *applicable à plusieurs personnes*, et voïlà pourquoi les historiens Latins l'attribuèrent à Vespasien.

(4) Joseph. *de Bell. Judaic.* page 1283.

de Dieu, si long-temps attendu; et les disciples d'Emaüs sont saisis de tristesse, lorsqu'ils reconnoissent que Jean *n'est pas l'homme qui doit racheter Israël*. Les soixante-dix semaines de Daniel, ou les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la reconstruction du temple, étoient accomplis; enfin, Origène, après avoir rapporté toutes ces traditions des Juifs, ajoute « qu'un grand nombre d'entr'eux avouèrent Jésus-Christ, pour le libérateur promis par les prophètes (1). »

Cependant le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations long-temps désunies de mœurs et de gouvernement, entretenoient des inimitiés héréditaires; tout-à-coup le bruit des armes cesse, et les peuples réconciliés, ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple Romain.

D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption, qui produit de force les changemens; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'ame, commencent à se répandre. Ainsi les chemins s'ouvrent de toutes parts à la nouvelle doctrine, et une langue universelle va servir à la propager. Ce vaste empire Romain se compose de nations, les unes sauvages, les

(1) Καὶ πεπιστευκεναι αὐτον ειναι τον προφητευομενον.
Orig. *cont. Cels.* p. 127.

autres policées, toutes infiniment malheureuses : la simplicité du Christ, pour les premières; ses vertus morales, pour les secondes; pour toutes sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Et ces moyens sont si efficaces que, deux siècles après Jésus-Christ, Tertullien disoit déja aux juges de Rome : « Nous ne sommes que d'hier, » et nous remplissons tout, vos cités, vos îles, » vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos » tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, » le sénat, le forum ; nous ne vous laissons » que vos temples. » *Sola relinquimus templa* (1).

A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges ; les vrais oracles, depuis long-temps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausses sybilles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient ; Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'esprits bienheureux, chante au haut du ciel, pendant la nuit : *Gloire à Dieu ; paix aux hommes !* Tout-à-coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'humble asyle de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes ; mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ;

(1) Tertul. Apologet. cap. 37.

il n'a point réuni autour de son berceau, les heureux du monde, mais les infortunés; et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Arrêtons-nous ici, pour faire une réflexion. Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatans devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples entre la plus vile populace; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, et fui des hommes, fait ses délices: la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire éternellement menacés par lui; il renverse toutes les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique; il élève ainsi sa divinité, il triomphe de la religion des César, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer la terre: non, quand la voix du monde entier s'élevroit contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réu-

niroient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix* ; celui qui a offert, pour objet de culte aux hommes, *l'humanité souffrante, la vertu persécutée* ; celui-là, nous le jurons, ne sauroit être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparoît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. *Ses miracles*, dit Bossuet, *tiennent plus de la bonté que de la puissance*. Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes, et d'après les choses qui se présentent à ses yeux, qu'il donne ses divines leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les foibles plantes, et nourrit les petits oiseaux ; en appercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres; on lui apporte un petit enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des ames*, et se représente, rapportant sur ses épaules, la

brebis égarée. Au printemps il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnans, de quoi instruire la foule assise à ses pieds : c'est du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, qu'il fait naître ses béatitudes: *Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif*, etc. Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent, sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montroit, en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation (1). Quand il demanda de l'eau à la femme de Samarie, il lui peignit sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive.

Les plus violens ennemis de Jésus-Crist n'ont jamais osé attaquer sa divine personne. Celse, Julien, Volusien (2) avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles mêmes des payens l'appeloient un homme illustre par sa piété (3). Tibère avoit voulu le mettre au rang des Dieux (4); selon Lampridius, Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre-Sévère

(1) Fortin. *on the truth of the christ. relig.* pag. 218.

(2) Orig. *cont. Cels.* I. 11. Jul. Ap. Cyril. lib. VI. Aug. ep. 3, 4, tom. II.

(3) Euseb. dem. III, ev. 3.

(4) Tert. Apologet.

le révéroit avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham (1). Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens, qui suivoient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices ; les patriarches même ont eu des foiblesses ; le Christ seul est sans tache ; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur, par l'élévation de son ame, à la vaine gloire du monde, il poursuivoit, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes, par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étoient contraints d'admirer.

Son caractère étoit aimable, ouvert et tendre ; sa charité sans bornes. L'apôtre nous en donne une idée en deux mots : *Il alloit faisant le bien.* Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les momens de sa vie : il aimoit, il connoissoit l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, étoit son ami ; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie, qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de

---

(5) Lamp. in Alex. Sev. cap. 4 et 31.

la patrie trouva chez lui un modèle : « *Jéru-*
» *salem, Jérusalem*, s'écrioit-il, en pensant
» au jugement qui menaçoit cette cité coupa-
» ble, *j'ai voulu rassembler tes enfans*,
» *comme la poule rassemble ses poussins sous*
» *ses ailes; mais tu ne l'as pas voulu!* »
Du haut d'une colline, jetant ses tristes yeux sur cette ville condamnée pour ses crimes, à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes: *Il vit la cité*, dit l'apôtre, *et il pleura!* Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains, qui lui avoit refusé l'hospitalité : il répondit avec indignation : *Vous ne savez pas ce que vous demandez!*

Si le Fils de l'Homme étoit sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentoit des douleurs; son cœur se fondoit comme celui d'un homme; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'ame et l'insensibilité. Il répétoit éternellement : *Aimez-vous les uns les autres. Mon père*, s'écrioit-il sous le fer des bourreaux : *Pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font.* Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout-à-coup en larmes; il ressentit toutes les terreurs du tom-

beau, toutes les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines ; il se plaignit que son père l'avoit abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « *O* » *mon Père ! fais que ce calice passe loin de* » *moi ; cependant, si je dois le boire, que ta* » *volonté soit faite.* » Ce fut alors que ce mot, où respire toute la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ah ! si la morale la plus pure, et le cœur le plus tendre ; si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance l'admire dans le jugement de la femme adultère ; par-tout la piété le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfans, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son ame brille au milieu des tourmens de la croix ; et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHAPITRE II.

Clergé séculier.

Hiérarchie.

Le Christ, ayant laissé ses derniers enseignemens à ses disciples, monta sur le tabor et disparut. Dès ce moment, l'église subsiste dans les apôtres : elle s'établit à-la-fois chez les Juifs et chez les Gentils. S. Pierre, dans une seule prédication, convertit 5000 hommes à Jérusalem, et S. Paul reçoit sa mission pour les nations infidèles. Bientôt le prince des apôtres jette, dans la capitale de l'empire Romain, les fondemens de la puissance ecclésiastique. Les premiers Césars régnoient encore, et déja circuloit au pied de leur trône, dans la foule, le prêtre inconnu qui devoit les remplacer au capitole. La hiérarchie commence : Lin succède à Pierre, Clément à Lin, et cette belle chaîne de pontifes, héritiers de l'autorité apostolique, ne s'interrompt plus pendant dix-huit siècles, et nous unit à Jésus-Christ.

Avec la dignité épiscopale, on voit s'établir, dès le principe, les deux autres grandes divisions de la hiérarchie, *le sacerdoce* et le *diaconat*. S. Ignace exhorte les Magnésiens *à agir en unité avec leur évêque, qui tient la place de Jésus-Christ; leurs prêtres qui représentent*

les apôtres, et leurs diacres qui sont chargés du soin des autels (1). Pie, Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien confirment ces degrés (2).

Quoiqu'il ne soit fait mention, pour la première fois, des métropolitains ou des archevêques qu'au concile de Nicée; néanmoins ce concile parle de cette dignité comme d'un degré hiérarchique établi depuis long-temps (3): Athanase (4) et S. Augustin (5) citent des métropolitains existant avant la date de cette assemblée. Dès le second siècle, Lyon est qualifiée, dans les actes civils, de ville métropolitaine, et S. Irenée qui en étoit évêque, gouvernoit toute *l'église* (παροχιον) gallicane (6).

Quelques auteurs ont pensé que les archevêques même sont d'institution apostolique (7); en effet, Eusèbe et S. Chrysostôme disent que

---

(1) Ignat. ep. ad Magnes. n. 6.

(2) Pius, ep. II. Clem. Alex. Strom. lib. VI, p. 667. Orig. Hom. II, *in num.* Hom. in *cantic.* Tertul. de monogam. c. 11. *De Fuga*, 41. *De Baptismo*, c. 17.

(3) Conc. Nicen. can. 6.

(4) Athan. *de Sentent. Dionys.* t. I, p. 552.

(5) Aug. *brevis Collat. tert. die*, cap. 16.

(6) Euseb. H. E. lib. V, cap. 23, de Παροχιον. nous avons fait *Paroisse.*

(7) Usher. *de Orig. Episc. et Metrop. Bevereg. cod. can. vind.* lib. II, c. 6, n. 12. Hamm. *Préf. to Titus i Dissert.* 4 cont. Blondel. cap. 5.

Tite, évêque, avoit la surintendance de tous les évêques de Crête (1).

Les opinions varient sur l'origine du patriarchat; Baronius, de Marca, et Richerius la font remonter jusqu'aux apôtres; mais il paroît néanmoins qu'il ne fut établi dans l'église que vers l'an 385, quatre ans après le concile général de Constantinople.

Le nom de cardinal se donnoit d'abord indistinctement aux premiers titulaires des églises (2). Comme ces chefs du clergé étoient ordinairement des hommes distingués par leurs sciences et leurs vertus, les papes les consultoient dans les affaires délicates, ils devinrent peu-à-peu le conseil permanent du saint siége, et le droit d'élire le souverain pontife passa dans leur sein, quand la communion des fidèles devint trop nombreuse pour être assemblée.

Les mêmes causes qui avoient donné naissance aux cardinaux près des papes, produisirent les chanoines près des évêques; c'étoit un certain nombre de prêtres qui composoient la cour épiscopale. Les affaires du diocèse augmentant, les membres du Synode furent obligés de se partager le travail. Les uns furent appelés vicaires, les autres grands-vicaires, etc. selon l'étendue de leur charge. Le conseil entier prit le

---

(1) Euseb. H. E. lib. III. c. 4. Chrys. Hom. I *in Tit.*

(2) Héricourt, *Loix eccl. de Franc.* p. 205.

nom de *chapitre*, et les conseillers celui de *chanoine*, qui ne veut dire qu'administrateur canonique.

De simples prêtres, et même des laïcs, nommés par les évêques à la direction d'une communauté religieuse, furent la source de l'ordre antique des abbés. Nous verrons combien les abbayes furent utiles aux lettres, à l'agriculture, et en général à la civilisation de l'Europe barbare.

Les paroisses se formèrent à l'époque où les ordres principaux du clergé se subdivisèrent. Les évêchés étant devenus trop vastes, pour que les prêtres de la métropole pussent porter les secours spirituels et temporels aux extrémités du diocèse, on éleva des églises dans les campagnes. Les ministres attachés à ces temples champêtres, prirent le nom de curé, du latin *cura*, qui signifie *soins*, *fatigue*. Le nom du moins n'est pas orgueilleux, et on auroit dû le leur pardonner, puisqu'ils en remplissoient si bien les conditions (1).

Outre ces églises paroissiales, on bâtit encore des chapelles sur le tombeau des martyrs et des solitaires. Ces temples particuliers s'appeloient *martyrium* ou *memoria*; et, par

---

(1) Athanase, dans sa seconde apologie, dit que de son temps il y avoit déja dix églises paroissiales établies dans le Mareotis, qui relevoit du diocèse d'Alexandrie.

une idée encore plus douce et plus philosophique, on les nommoit aussi *cimetières*, d'un mot grec, qui signifie *sommeil* (1).

Enfin, les bénéfices séculiers durent leur origine au *agapes*, ou repas des premiers chrétiens. Chaque fidèle apportoit quelques aumônes pour l'entretien de l'évêque, du prêtre et du diacre, et pour le soulagement des malades et des étrangers (2). Des hommes riches, des princes, des villes entières, donnèrent dans la suite des terres à l'église, pour remplacer ces aumônes incertaines. Ces biens partagés en divers lots, par le conseil des supérieurs ecclésiastiques, prirent le nom de prébende, de canonicat, de commende, de bénéfices-cures, de bénéfices-manuels, simples, clostraux, selon les degrés hiérarchiques de l'administrateur aux soins duquel ils furent confiés (3).

Quant aux fidèles en général, tout le corps des chrétiens primitifs se distinguoit en Πιστοί, *croyans* ou *fidèles*, et Κατεχουμενοι, *cathécumènes* (4). Le privilége des *croyans* étoit d'être reçus à la sainte table, d'assister à toutes les prières de l'église, et de prononcer l'oraison

---

(1) Fleury, *Hist. eccl.*

(2) S. Just. Apol.

(3) Héric. *loix eccl.* p. 204-13.

(4) Eus. *Demonst. Evang.* lib. VII, cap. 2.

dominicale (1), que S. Augustin appelle par cette raison *oratio fidelium*, et S. Chrysostôme Ευχη πιστον. Les cathécumènes ne pouvoient assister à toutes les cérémonies, et l'on ne traitoit des mystères devant eux qu'en paraboles obscures (2).

Le nom de laïc fut inventé pour distinguer l'homme qui n'étoit pas engagé dans les ordres du corps général du clergé. Le titre de *clerc* se forma en même temps : *laici* et Κληρκος se lisent à chaque page des anciens auteurs. On se servoit de la dénomination d'*ecclésiastique*, tantôt en parlant des chrétiens en opposition aux Gentils (3), tantôt en désignant le clergé, par rapport au reste des fidèles; enfin, le glorieux titre de *catholique*, ou d'universelle, fut attribué à l'église dès sa naissance. Eusèbe, Clément d'Alexandrie et S. Ignace en portent témoignage (4). Poleimon, le juge, ayant demandé à Pionos, martyr, de quelle église il étoit, le confesseur répondit : *De l'église catholique ; car Jésus-Christ n'en connoît point d'autre* (5).

(1) Constit. apost. lib. VIII, cap. 8 et 12.

(2) Theodor. Epit. div. dogm. cap. 24. Aug. *Serm. ad Neophytos in append.* t. X, p. 845.

(3) Eus. lib. IV, cap. 7; lib. V, cap. 27. Cyril. catech. 15, n. 4.

(4) Eus. lib. IV, cap. 15. Clem. Alex. Strom. lib. VII. Ignat. cap. ad Smyrn. n. 8.

(5) Act. Pion. ap. Bar. an. 254, n. 9.



N'oublions pas dans le développement de cette hiérarchie, que S. Jérôme compare à celle des anges, n'oublions pas les voies par où la chrétienté signaloit et sa sagesse et sa force : nous voulons dire les conciles et les persécutions. « Rappelez en votre mémoire, » dit la Bruyère, rappelez ce grand et premier » concile, où les pères qui le composoient, » étoient remarquables chacun par quelques » membres mutilés, ou par les cicatrices qui » leur étoient restées des fureurs de la persécu- » tion : ils sembloient tenir de leurs plaies le » droit de s'asseoir dans cette assemblée géné- » rale de toute l'église. »

Déplorable esprit de parti ! M. de Voltaire, qui montre par-tout l'horreur du sang et l'amour de l'humanité, cherche à persuader qu'il y eut peu de martyrs dans l'église primitive (1); et comme s'il n'eût jamais lu les historiens Romains, il va presque jusqu'à nier cette première persécution dont Tacite nous a fait une si affreuse peinture. L'auteur de Zaïre, qui connoissoit la puissance du malheur, a craint qu'on ne se laissât toucher par le tableau des souffrances des chrétiens ; il a voulu leur arracher cette couronne de martyre, qui les rendoit intéressans aux cœurs tendres, et leur ravir jusqu'au charme de leurs pleurs.

Ainsi nous avons tracé le tableau de la hié-

(1) Dans son *Essai sur les Mœurs*.

rarchie apostolique; joignez-y le clergé régulier, dont nous allons bientôt nous entretenir, et vous aurez l'église entière de Jésus-Christ. Nous osons l'avancer, aucune autre religion sur la terre n'a offert un pareil systême de bienfaits, de prudence et de prévoyance, de force et de douceur, de loix morales et de loix religieuses. Rien n'est plus sagement ordonné que ces cercles, qui partant du dernier chantre du village, vont toujours s'élevant jusqu'au trône pontifical, qu'ils supportent et qui les couronne. L'église ainsi, par ses différens degrés, touchoit à tous nos besoins et à toutes nos misères: arts, lettres, sciences, législation, politique, hommes illustres dans tous les genres, institutions littéraires, civiles et religieuses, fondations pour l'humanité, tous ces magnifiques bienfaits nous arrivoient par les rangs supérieurs de la hiérarchie, tandis que les détails de la charité et de la morale étoient répandus par les degrés inférieurs, chez les dernières classes du peuple. Si jadis l'église fut pauvre, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que toute la chrétienté étoit indigente comme elle. Mais ce seroit peut-être un manque de vues droites sur la nature humaine, que d'exiger que le clergé fût resté indigent, quand l'opulence croissoit autour de lui. Il auroit alors perdu toute considération; il y

auroit eu dans la société certaines classes qu'il n'auroit pu atteindre, et qui se fussent soustraites à son autorité morale. Le chef de l'église étoit prince, pour pouvoir parler aux princes; les évêques, marchant de pair avec les grands, osoient les instruire de leurs devoirs; les prêtres séculiers et réguliers au-dessus des nécessités de la vie, se mêloient aux riches dont ils épuroient les mœurs; et le simple curé se rapprochoit du pauvre qu'il étoit destiné à soulager par ses bienfaits, et à consoler par son exemple.

Ce n'est pas que le plus indigent des prêtres ne pût aussi instruire les grands du monde, et les rappeler à la vertu; mais il ne pouvoit ni les suivre dans les habitudes de leur vie, comme le haut clergé, ni leur tenir un langage qu'ils eussent parfaitement entendu. La considération même dont il jouissoit, venoit en partie des ordres supérieurs de l'église. Il convient d'ailleurs de toutes façons à de grands peuples, d'avoir un culte honorable et des autels où l'infortuné puisse trouver des secours (1).

Au reste, il n'y a rien d'aussi beau dans

(1) Lorsqu'un philosophe moderne a dit au pauvre qui lui demandoit la charité, au nom de Dieu : « *Eh ! mon* » *ami, tu me glaces la main; que ne me demandes-tu* » *au nom de l'humanité?* » Le philosophe a dit un mot horrible que les anciennes républiques auroient peut-être puni de mort.

l'histoire des institutions civiles et religieuses, que ce qui concerne l'autorité, les devoirs et l'investiture du prélat, parmi les chrétiens. On y voit la parfaite image du pasteur des peuples et du ministre des autels. Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourroit trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie.

Le chef apostolique devoit être sans défaut de corps, et pareil au prêtre sans tache, que Platon dépeint dans ses *loix*. Choisi dans l'assemblée du peuple, il étoit peut-être le seul magistrat légal qui existât dans les temps barbares. Comme cette place auguste entraînoit une responsabilité immense, tant dans cette vie que dans l'autre, elle étoit loin d'être briguée. Les Bazile et les Ambroise fuyoient au désert, dans la crainte d'être élevés à une dignité dont les devoirs effrayoient même leurs vertus.

Non-seulement l'évêque étoit obligé de remplir ses fonctions religieuses, comme d'enseigner la morale, d'administrer les sacremens, d'ordonner les prêtres; mais encore tout le poids des loix civiles et des débats politiques retomboit sur lui. C'étoit un prince à appaiser, une guerre à détourner, une ville à défendre. L'évêque de Paris, au neuvième siècle, en sauvant par son courage la capitale de la France, empêcha peut-être la France entière de passer sous le joug des Normands.

« On étoit si convaincu, dit Héricourt, » que l'obligation de recevoir les étrangers » étoit un devoir dans l'épiscopat, que S. Grégoire voulut, avant de consacrer Florentinus, évêque d'Ancône, qu'on exprimât si » c'étoit par impuissance ou par avarice qu'il » n'avoit point exercé jusqu'alors l'hospitalité » envers les étrangers (1). »

On vouloit que l'évêque haït le péché, et non le pécheur (2) ; qu'il supportât le foible, qu'il eût un cœur de père pour les pauvres (3). Il devoit néanmoins garder quelque mesure dans ses dons, et ne point entretenir de profession dangereuse ou inutile, comme les baladins et les chasseurs (4) ; véritable loi politique, qui frappoit d'un côté sur le vice dominant des Romains, et de l'autre sur celui des Barbares.

Si l'évêque avoit des parens dans le besoin, il lui étoit permis de les préférer à des étrangers, mais non pas de les enrichir : « Car, dit » le canon, c'est leur état d'indigence, et non » les liens du sang qu'il doit regarder en » pareil cas (5) ».

Faut-il s'étonner qu'avec tant de vertus, les

(1) *Loix eccl. de Fr.* p. 751.
(2) *Id. ib.* can. *Odio.*
(3) *Id. loc. cit.*
(4) *Id. ib.* can. *Don. qui venatoribus.*
(5) *Id. ib.* p. 742, can. *Est probanda.*

évêques obtinssent la vénération de tous les peuples? On courboit la tête sous leur bénédiction, on chantoit *Hosannah !* devant eux; on les appeloit *très-saints, très-chers à Dieu*, et ces titres étoient d'autant plus magnifiques, qu'ils étoient justement acquis.

Quand les nations se civilisèrent, les évêques, plus circonscrits dans leurs devoirs religieux, jouirent du bien qu'ils avoient fait aux hommes, et cherchèrent à leur en faire encore, en s'appliquant plus particulièrement au maintien de la morale, aux œuvres de charité et au progrès des lettres. Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. Appelés par leurs souverains au ministère public, et revêtus des premières dignités de l'église, ils y déployèrent des talens qui firent l'admiration de l'Europe. Jusques dans ces derniers temps, les évêques de France ont été des exemples parfaits de modération et de lumière. On pourroit sans doute citer quelques exceptions; mais tandis que les hommes seront encore sensibles aux grands traits de vertu, on se souviendra que plus de soixante évêques catholiques ont erré fugitifs chez des peuples protestans, et qu'en dépit de tous les préju-

gés religieux, et de toutes les préventions qui s'attachent à l'infortune, ils se sont attiré le respect et la vénération de ces peuples; que le disciple de Luther et de Calvin est venu entendre le prélat romain exilé, prêcher dans quelque retraite obscure, l'amour de l'humanité et le pardon des offenses; enfin, on se souviendra que tant de nouveaux Cyprien, persécutés pour leur religion, que tant de courageux Chrysostôme se sont dépouillés du titre qui faisoit leurs combats et leur gloire, sur un simple mot du chef de l'église; heureux de sacrifier, avec leur prospérité première, éclat de douze ans de malheur, à la paix de leur troupeau !

Quant au clergé inférieur, c'étoit sans doute à lui qu'on étoit redevable de ce reste de bonnes mœurs, que l'on trouvoit encore chez la foule, tant dans les villes que dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce, il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain : une vie pénible a aigri son caractère, la propriété lui a enlevé l'innocence du Sauvage; il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat sur-tout. Mais, par un miracle bien frappant, cet homme naturellement per-

vers, devient excellent dans les mains de la religion. Autant il étoit lâche, autant il est brave; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans bornes, sa défiance en une confiance absolue.

On a pu reprocher aux curés des préjugés d'état ou d'ignorance; mais, après tout, la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jésus-Christ, en faisoit un des ordres le plus respectable de la nation. On en a vu plusieurs qui sembloient moins des hommes, que des esprits bienfaisans descendus sur la terre pour soulager les misérables. Souvent ils se refusèrent le pain pour nourrir les nécessiteux; souvent ils se dépouillèrent de leurs habits pour en couvrir l'indigent. Qui oseroit reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion? Qui de nous, superbes philanthropes, voudroit, durant les rigueurs de l'hiver, être réveillé, au milieu de la nuit, pour aller administrer au loin, dans les campagnes, le moribond expirant sur la paille? Qui de nous voudroit avoir sans cesse le cœur brisé du spectacle d'une misère qu'on ne peut secourir,

se voir environné d'une famille dont les joues hâves et les yeux creux annoncent l'ardeur de la faim et de tous les besoins? Consentirions-nous à suivre les curés de Paris, ces anges d'humanité dans le séjour du crime et de la douleur, pour consoler le vice sous les formes les plus dégoûtantes, pour verser l'espérance dans un cœur désespéré? Qui de nous, enfin, voudroit se séquestrer du monde des heureux, pour vivre éternellement parmi les souffrances, et ne recevoir, en mourant, pour tant de bienfaits, que l'ingratitude du pauvre et la calomnie du riche?

CHAPITRE III.

CLERGÉ RÉGULIER.

Origines de la Vie Monastique.

S'IL est vrai, comme on le pourroit croire, qu'une chose soit poétiquement belle, en raison de l'antiquité de son origine, il faut convenir que la vie monastique a quelques droits à notre admiration; elle remonte jusqu'aux premiers âges du monde. Le prophète Elie, fuyant la corruption d'Israël, se retira le long du Jourdain, où il vivoit d'herbes et de racines, avec quelques disciples. Sans avoir besoin de fouiller plus avant dans l'histoire, cette source des ordres religieux nous semble assez merveilleuse. Que n'eussent point dit les poëtes de la Grèce, s'ils avoient trouvé pour fondateur des sacrés colléges, un homme ravi au ciel dans un char de feu, et qui doit reparoître sur la terre, au jour de la consommation des siècles?

De là, la vie monastique, par un héritage admirable, descend à travers Elysée, les prophètes et S. Jean-Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ, qui se déroboit souvent au monde pour aller prier sur les montagnes. Bientôt les Thérapeutes (1) embrassant les perfections, la

(2) M. de Voltaire se moque d'Eusèbe *qui prend,*

retraite, offrirent près du lac Mœris, en Egypte, les premiers modèles des monastères chrétiens; enfin, sous S. Antoine et S. Pacôme, paroissent ces fameux solitaires de la Thébaïde, qui remplirent le Carmel et le Liban de tous les chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva des plus affreuses solitudes; des musiques divines se mêloient au bruit des cascades et des sources; les séraphins visitoient l'hermite de la caverne, ou enlevoient son ame brillante sur les nues; les lions servoient de messagers; les corbeaux, devenus intelligens, apportoient la manne céleste; les villes jalouses sentirent tomber leur réputation antique; ce fut le temps de la renommée du désert.

Marchant ainsi d'enchantement en enchantement, dans l'établissement de la vie religieuse, nous trouvons une seconde sorte d'origines, que nous appellerons *locales;* c'est-à-dire certaines fondations particulières d'ordres et de couvens : ces origines ne sont ni moins curieuses, ni moins poétiques que les premières. Voici aux portes de Jérusalem un monastère bâti sur l'emplacement de la maison de Pilate;

---

dit-il, *les Thérapeutes pour des moines chrétiens.* Eusèbe étoit plus près de ces moines que M. de Voltaire, et certainement plus versé que lui dans les antiquités. Montfaucon, Fleury, Héricourt, Heyliot, et une foule d'autres savans, se sont rangés à l'opinion de l'évêque de Césarée.

au mont Sinaï, le couvent de la *Transfiguration*, marque le lieu redoutable où Jéhovah dicta ses loix aux Hébreux; plus loin c'est un autre couvent élevé sur la montagne où Jésus-Christ disparut de la terre: le toit de son église est ouvert à l'endroit même où le Fils de l'Homme laissa la trace de son ascension glorieuse.

Et que de choses admirables l'Occident ne nous montre-t-il pas dans les fondations de nos propres couvens! Monumens de nos antiquités gauloises, lieux consacrés par d'intéressantes aventures, ou par des actes d'humanité; l'histoire, les passions du cœur, la bienfaisance se disputent également l'origine de nos monastères. Dans cette gorge des Pyrénées, voilà l'hôpital de Ronceveaux, que Charlemagne bâtit à l'endroit même où la fleur des chevaliers, Roland de France, termina ses hauts faits : un asyle de paix et de secours marque dignement le tombeau du preux, qui défendit l'orphelin et mourut pour sa patrie. Aux plaines de Bovines, devant ce petit temple du Seigneur, j'apprends à mépriser les arcs de triomphe des Marius et des César; je contemple avec orgueil ce couvent qui vit un roi François proposer la couronne au plus digne. Mais si vous aimez les souvenirs d'une autre sorte, une femme d'Albion, surprise par un sommeil mystérieux, croit voir en songe la lune qui se penche vers

elle; bientôt il lui naît une fille, chaste et mélancolique comme le flambeau des nuits, et qui, fondant un monastère, devient l'astre charmant de la solitude.

On nous accuseroit de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons, si nous rappelions tous ces couvens d'*Aqua-Bella*, de *Bel-Monte*, de *Vallombreuse*, ou de la *Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, qui vivoit au fond des bois. Qu'on nous dise si la Trape n'étoit pas remplie de Comminges, et le Paraclet d'Héloïse? Demandez au paysan de l'antique Neustrie, quel est ce monastère qu'on apperçoit au sommet de la colline? Il vous répondra : « C'est le prieuré *des deux Amans* :
» un jeune gentilhomme étant devenu amou-
» reux d'une jeune demoiselle, fille du châ-
» telain de Malmain, ce seigneur consentit à
» accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme,
» s'il la pouvoit porter jusqu'au haut du mont.
» Il accepta le marché, et chargé de sa dame,
» il monta tout au sommet de la colline; mais
» il mourut de fatigue en y arrivant; sa pré-
» tendue trépassa bientôt par grand déplaisir :
» les parens les enterrèrent ensemble dans ce
» lieu, et ils y firent le prieuré que vous
» voyez. »

Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvens, de quoi se satisfaire, comme l'antiquaire et le poëte. Voyez ces

retraites de la *Charité*, des *Pélerins*, du *Bien-Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*, des *Enfans-Trouvés*; remarquez, si vous le pouvez, dans le long catalogue des misères humaines, une seule infirmité de l'âme ou du corps, pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice !

Au reste, les persécutions des Romains contribuèrent d'abord à peupler les solitudes; ensuite les Barbares ayant fondu sur l'empire, et brisé tous les liens de la société, il ne resta aux hommes que Dieu pour espérance, et les déserts pour refuges. De saintes congrégations d'infortunés se formèrent de toutes parts dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines fertiles étoient en proie à des Sauvages, tandis que sur les crêtes arides des monts, habitoit un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avoit sauvé, comme d'un second déluge, les restes des arts et de la civilisation ; mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés, pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu-à-peu de leurs hauteurs, pour porter aux Barbares la parole de Dieu, et les douceurs de la vie.

Mais on dira peut-être que les causes qui donnèrent naissance à la vie monastique, n'existant plus parmi nous, les couvens étoient

devenus des retraites inutiles. Et quand donc ces causes ont-elle cessé ? N'y a-t-il plus d'orphelins, d'infirmes, de voyageurs, de pauvres, d'infortunés ? Ah ! lorsque les maux des siècles barbares se sont évanouis, la société, si habile à tourmenter les ames, et si ingénieuse en douleur, a bien su faire naître mille autres raisons d'adversité, qui nous jettent dans la solitude ! Que de passions trompées, que de sentimens trahis, que de dégoûts amers nous entraînent chaque jour hors du monde! C'étoit une chose fort belle que ces maisons religieuses où l'on trouvoit une retraite assurée contre les coups de la fortune, et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions sourient à la beauté et à l'innocence, savoit du moins qu'il y avoit un asyle où l'on ne se feroit pas un jeu de la tromper. Comme il étoit doux pour cette pauvre étrangère sans parens, d'entendre retentir le nom de sœur à ses oreilles ! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venoit-elle pas de lui rendre! un père céleste lui ouvroit sa maison, et la recevoit dans ses bras.

C'est une philosophie bien barbare et une politique bien cruelle, que celles-là qui veulent obliger l'infortuné à vivre au milieu du monde. Dans quel lieu pourra-t-il gémir sans être entendu? Des hommes ont été assez peu délicats, pour

mettre en commun leurs voluptés ; mais l'adversité a un plus noble égoïsme : elle se cache toujours pour jouir de ses plaisirs, qui sont ses larmes. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah ! permettez à la religion d'en avoir aussi pour la santé de l'ame, elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus douloureuses, bien plus longues et bien plus difficiles à guérir.

Des gens se sont avisés de vouloir qu'on élevât des retraites nationales pour ceux *qui pleurent*. Certes, ces philosophes sont profonds dans la connoissance de la nature, et les choses du cœur humain leur ont été révélées ! C'est-à-dire qu'ils veulent confier le malheur à la pitié des hommes, et mettre les chagrins sous la protection de ceux qui les causent. Il faut une charité plus magnifique que la nôtre pour soulager l'indigence d'une ame infortunée ; Dieu seul est assez riche pour lui faire l'aumône.

On a prétendu rendre un grand service aux religieux et aux religieuses, en les forçant de quitter leurs retraites : qu'en est-il advenu ? Les femmes qui ont pu trouver un asyle dans des monastères étrangers, s'y sont réfugiées avec joie ; d'autres se sont réunies pour former entre elles des monastères au milieu du monde ; beaucoup, enfin, sont mortes de chagrin, et ces Trappistes si à plaindre, au lieu de profiter des charmes de la liberté et de la vie, ont été

continuer leurs macérations dans les bruyères de l'Angleterre, et dans les déserts de la Russie. Il ne faut pas croire que nous soyions tous également nés pour manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière, qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude : quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation ; d'autres, par une certaine pudeur craintive, qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes ; enfin, il est des ames trop excellentes, qui cherchent en vain dans la nature les autres ames auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel. C'étoit sur-tout pour ces ames solitaires que la religion avoit élevé ses retraites, et présenté à leur amour immense, un Dieu immense comme leur amour.

CHAPITRE IV.

Des Constitutions Monastiques.

On doit sentir que ce n'est pas l'histoire particulière et abstraite des ordres religieux que nous écrivons, mais seulement leur histoire morale.

Ainsi, sans parler de S. Antoine, père des Cénobites, de S. Paul, premier des anachorètes, de sainte Synclétique, fondatrice des monastères de filles; sans nous arrêter à l'ordre de S. Augustin, qui comprend tous les chapitres connus sous le nom de *réguliers*, à celui de S. Basile, qui renferme tous les religieux et toutes les religieuses d'Orient, à la règle de S. Benoît, qui réunit la plus grande partie des monastères occidentaux, à celle de S. François pratiquée par les ordres mendians; nous confondrons tous les religieux dans un tableau général, où nous tâcherons de peindre leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs, leur vie active ou contemplative, et les services sans nombre qu'ils ont rendus à la société.

Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque; il y a des personnes qui méprisent, soit par ignorance, soit par préjugé, ces constitutions sous lesquelles un grand nombre de cénobites ont vécu depuis plusieurs siècles. Ce mépris n'est rien moins que philosophique, et sur-tout dans un temps où

l'on se pique de connoître et d'étudier les hommes. Tout religieux qui, au moyen d'une haire et d'un sac, est parvenu à rassembler sous ses loix plusieurs milliers de disciples, n'est point un homme ordinaire, et les ressorts qu'il a mis en usage, l'esprit qui domine dans ses institutions, valent bien la peine d'être examinés.

Il est digne de remarque sans doute, que de toutes ces règles monastiques, les plus rigides ont toujours été les mieux observées : les Chartreux ont donné au monde l'unique exemple d'une congrégation qui a existé sept cents ans, sans avoir besoin de réforme. Ce qui prouve que plus le législateur combat les penchans naturels, plus il assure la durée de son ouvrage ; ceux au contraire, qui prétendent élever des sociétés, en employant les passions comme matériaux de l'édifice, ressemblent à ces architectes qui bâtissent des palais avec cette sorte de pierre, qui se fond à l'impression de l'air.

Les ordres religieux n'ont été, sous beaucoup de rapports, que des sectes philosophiques, assez semblables à celles des Grecs. Les moines étoient appelés *philosophes* dans les premiers temps ; ils en portoient la robe et en imitoient les mœurs. Quelques-uns même avoient choisi pour seule règle le manuel d'Epictète. S. Basile établit le premier les vœux *de pauvreté*,

de chasteté et *d'obéissance*. Cette loi est profonde, et si l'on y réfléchit, on verra que tout le génie de Lycurgue est renfermé dans ces trois préceptes.

Dans la règle de S. Benoît, tout est prescrit, jusqu'aux plus petits détails de la vie; lit, nourriture, promenade, conversation, prière. On donnoit aux foibles des travaux plus délicats, aux robustes, de plus pénibles: en un mot, la plupart de ces loix religieuses, décèlent une connoissance incroyable dans l'art de gouverner les hommes. Platon n'a fait que rêver des républiques, sans pouvoir rien exécuter : les Augustin, les Basile, les Benoît ont été de véritables législateurs, et les patriarches de plusieurs grands peuples.

On a beaucoup déclamé dans ces derniers temps, contre la perpétuité des vœux; mais il n'est peut-être pas impossible de trouver en sa faveur, de hautes raisons puisées dans la nature des choses, et dans les besoins mêmes de notre ame.

L'homme est sur-tout malheureux par son inconstance, et par l'usage de ce libre arbitre, qui fait à-la-fois sa gloire et ses maux, et qui fera sa condamnation. Il flotte de sentiment en sentiment, de pensée en pensée; ses amours ont la mobilité de ses opinions, et ses opinions lui échappent comme ses amours. Cette inquiétude le plonge dans une misère dont il ne

peut sortir, que quand une force supérieure l'attache à un seul objet. On le voit alors porter avec joie sa chaîne; car l'homme infidèle hait pourtant l'infidélité. Ainsi, par exemple, l'artisan est plus heureux que le riche désoccupé, parce qu'il est soumis à un travail impérieux, qui ferme autour de lui toutes les voies du desir ou de l'inconstance. La même soumission à la puissance fait le bien-être des enfans, et la loi qui défend le divorce, a moins d'inconvéniens pour la paix des familles, que la loi qui le permet.

Les anciens législateurs avoient reconnu cette nécessité d'imposer un joug à l'homme. Les républiques de Lycurgue et de Minos n'étoient en effet que des espèces de communautés où l'on étoit engagé, en naissant, par des vœux perpétuels. Le citoyen y étoit condamné à une existence uniforme et monotone. Il étoit assujetti à des règles fatigantes, qui s'étendoient jusques sur ses repas et ses loisirs; il ne pouvoit disposer ni des heures de sa journée, ni des âges de sa vie : on lui demandoit un sacrifice rigoureux de ses goûts; il falloit qu'il aimât, qu'il pensât, qu'il agît d'après la loi; en un mot, on lui avoit retiré sa volonté, pour le rendre heureux.

Le vœu perpétuel, c'est-à-dire la soumission à une règle inviolable, loin de nous plonger dans l'infortune, est donc au contraire une dis-

position favorable au bonheur; sur-tout quand ce vœu n'a d'autre but que de nous défendre contre les illusions du monde, comme dans les ordres monastiques. Les passions ne se soulèvent guères dans notre sein, avant notre vingtième année; à quarante ans elles sont déja éteintes ou détrompées : ainsi le serment indissoluble nous prive tout au plus de quelques années de desirs, pour faire ensuite la paix de toute notre vie, pour nous arracher aux regrets ou aux remords, le reste de nos jours. Or, si vous mettez en balance les maux qui naissent des passions, avec le peu de momens de joie qu'elles vous donnent, vous verrez que le vœu perpétuel est encore un grand bien, même dans les plus beaux instans de la jeunesse.

Supposons d'ailleurs qu'une religieuse pût sortir de son cloître à volonté; nous demandons si cette femme seroit heureuse? Quelques années de retraite auroient renouvellé pour elle la face de la société. Au spectacle du monde, si nous détournons un moment la tête, les décorations changent, les palais s'évanouissent, et lorsque nous reportons les yeux sur la scène, nous n'appercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

On verroit incessamment la folie du siècle entrer par caprice dans les couvens, et en sortir par caprice. Les cœurs agités ne seroient plus assez long-temps auprès des cœurs pai-

sibles, pour prendre quelque chose de leur repos, et les cœurs sereins auroient bientôt perdu leur calme, dans le commerce des cœurs troublés. Au lieu de promener en silence leurs chagrins passés dans les abris du cloître, les malheureux iroient se racontant leurs naufrages. Femme du monde, femme de la solitude, l'infidèle épouse de Jésus-Christ ne seroit propre ni à la solitude, ni au monde : ce flux et reflux des passions, ces vœux tour-à-tour rompus et formés, banniroient des monastères toute paix, toute subordination, toute décence; et ces retraites sacrées, loin d'offrir un port assuré à nos inquiétudes, ne seroient plus que des lieux où nous viendrions pleurer un moment l'inconstance des autres, et méditer nous-mêmes des inconstances nouvelles.

Mais ce qui rend le vœu perpétuel de la religion bien supérieur à l'espèce de vœu politique du Spartiate et du Crétois; c'est qu'il vient de nous-mêmes, qu'il ne nous est imposé par personne, et qu'il présente au cœur une compensation immense pour ces amours terrestres que l'on sacrifie. Il n'y a rien que de grand dans cette alliance d'une ame immortelle avec le principe éternel; ce sont deux natures qui se conviennent et qui s'unissent. Il est sublime de voir l'homme né libre, chercher en vain son bonheur dans sa volonté, puis (fatigué de ne rien trouver ici-bas qui

soit digne de lui) se jurer d'aimer à jamais l'Etre suprême, et se créer, comme Dieu, dans son propre serment, une *Nécessité*.

CHAPITRE V.

Tableau des Moeurs et de la Vie religieuse.

Moines Cophtes, Maronites, etc.

Mais venons au tableau de la vie religieuse, et posons d'abord un principe. Par-tout où se trouve beaucoup de mystère, de solitude, de contemplation, de silence; beaucoup de pensées de Dieu, beaucoup de choses vénérables dans les costumes, les usages et les mœurs; là se doit trouver une abondance de toutes les sortes de beautés. Si cette observation est juste, on va voir qu'elle s'applique merveilleusement au sujet que nous traitons.

Remontons encore aux solitaires de la Thébaïde. Ils habitoient de petites cellules appelées *laures*, et portoient, comme leur fondateur Paul, des robes de feuilles de palmiers; d'autres étoient vêtus de cilices tissus de poil de gazelle; quelques-uns, comme le solitaire Zénon, jetoient seulement sur leurs épaules la dépouille de bêtes sauvages, et l'anachorète Séraphion marchoit enveloppé du linceuil

qui devoit le couvrir dans la tombe. Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban; les hermites Nestoriens, répandus le long du Tigre; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons, les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que le sauvant de la horde arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de leurs mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voya-

geur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin ? Ah ! sans doute qu'il est plus beau de remuer la poussière des sépulcres, que de secourir un homme : *Laudavi magis mortuos, quàm viventes* (1).

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites ! Par-tout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cîme d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre ; le moine Abyssinien vous attend dans ce bois, au milieu des tigres ; le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous appercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes ! Vous êtes en pays d'amis ; ici sont des chrétiens. Vous êtes François il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglois peut-être ? Et qu'importe ! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour

(1) Ecclés.

frères ; c'est vous qu'ils invitent par cette croix ; ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils vous aiment, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent ; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer, ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux ; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse ! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents ? Non ; ce sont des sons réels, mais inutiles ! car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter.... Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes ; il falloit encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrâsassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs

saints maîtres, et que leurs cris sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Ah ! qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible ? On parle de philanthropie ! c'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage Néophyte, un frère du moine Egyptien ! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Jésus-Christ nous a rendu l'héritage, que le péché d'Adam nous avoit ravi. Chrétien ! il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père !

CHAPITRE VI.

Suite du précédent.

Trappistes, Chartreux, Sœurs de Sainte-Claire, Pères de la Rédemption, Missionnaires, Dames de la Charité, etc. etc.

Telles sont les mœurs et les coutumes de quelques-uns des ordres religieux de la vie contemplative; mais ces choses néanmoins ne sont si belles, que parce qu'elles sont unies aux méditations et aux prières : ôtez le nom et la présence de Dieu de tout cela, et le charme est presque détruit.

Voulez-vous maintenant vous transporter à la Trappe, et contempler ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes? Voulez-vous les voir errer comme des ombres dans cette grande forêt de Mortain, et au bord de cet étang solitaire? Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour se dire seulement : *Frères, il faut mourir.* Ces ordres rigoureux du christianisme, étoient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle : ils offroient sans cesse des modèles de pénitence, et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité.

Et quel spectacle que celui du Trappiste

mourant ! quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Etendu sur un peu de paille et de cendre dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivans qui engagent l'infirme à quitter courageusement la vie ; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connoître qu'un autre, et d'une voix qui résonne déja entre des ossemens, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs même à la pénitence. Qui ne frémiroit, en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à l'approche du passage terrible ? Le christianisme a tiré du fond du sépulcre toutes les moralités qu'il renferme. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie ; si l'homme, tel qu'il est aujourd'hui après sa chûte, fut demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu.

Ainsi s'offrent de toutes parts dans la religion les scènes les plus instructives ou les plus attachantes : là, de saints muets, comme un peuple enchanté par un filtre, accomplissent, sans paroles, les joyeux travaux des moissons et des vendanges ; ici les filles de Claire foulent de leurs pieds blancs et nuds les tombes gla-

cées de leur cloître. Ne croyez pas toutefois qu'elles soient malheureuses au milieu de leurs austérités; leurs cœurs sont purs, et leurs yeux tournés vers le ciel, en signe de desir et d'espérance. Une robe de laine grise est préférable à des habits somptueux, achetés au prix des vertus; le pain de la charité est plus sain que celui de la prostitution. Eh ! de combien de chagrins ce simple voile baissé entre ces filles et le monde, ne les sépare-t-il pas !

En vérité, nous sentons qu'il nous faudroit un tout autre talent que le nôtre, pour nous tirer dignement des objets qui se présentent à nos yeux. Le plus bel éloge que nous pourrions faire de la vie monastique, seroit de présenter le catalogue des travaux auxquels elle s'est consacrée. La religion, laissant à notre cœur le soin de nos joies, comme une tendre mère ne s'est mêlée que du soulagement de nos douleurs; mais dans cette œuvre immense et difficile, elle a appelé tous ses fils et toutes ses filles à son secours. Aux uns, elle a confié le soin de nos maladies, comme à cette multitude de religieux et de religieuses, dévoués au service des hôpitaux; aux autres, elle a délégué les pauvres, comme aux saintes dames de la Charité. Le père de la Rédemption s'embarque à Marseille; où va-t-il seul ainsi avec son bréviaire et son bâton ? Ce conquérant marche à la délivrance de l'humanité, et les armées qui

l'accompagnent sont invisibles. La bourse de la charité à la main, il court affronter la peste, le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey d'Alger, il lui parle, au nom de ce Roi céleste dont il est l'ambassadeur. Le Barbare s'étonne à la vue de cet étrange Européen, qui ose seul à travers les mers et les orages, venir lui redemander des captifs; dompté par une force inconnue, il accepte l'or qu'on lui présente. L'héroïque libérateur, satisfait d'avoir rendu des malheureux à leur patrie, obscur et ignoré, reprend humblement à pied le chemin de son monastère.

Par-tout c'est le même spectacle : le missionnaire qui part pour la Chine, rencontre au port le missionnaire qui revient glorieux et mutilé, du Canada; la sœur-grise court administrer l'indigent dans sa chaumière, le père capucin vole à l'incendie, le frère hospitalier lave les pieds du voyageur, le frère du *bien mourir* console l'agonisant sur sa couche, le frère *enterreur* porte le corps du pauvre décédé, la dame de la charité monte au septième étage pour prodiguer l'or, le vêtement, et l'espérance; ces filles si justement appelées *Filles-Dieu*, portent et reportent çà et là les bouillons, la charpie, les remèdes; la fille du Bon-Pasteur tend les bras à la fille prostituée, et lui crie : *Je ne suis point venue pour appeler les justes, mais les pécheurs !* L'orphelin trouve un père,

l'insensé un médecin, l'ignorant un instructeur! Tous ces ouvriers en œuvres célestes, se précipitent, s'animent les uns les autres. Cependant la religion attentive, et tenant une couronne immortelle, leur crie : « Courage, mes » enfans ! courage ! hâtez-vous, soyez plus » prompts que les maux dans la carrière de la » vie! méritez cette couronne que je vous pré- » pare ; elle vous mettra vous-mêmes à l'abri de » tous maux et de tous besoins. »

Au milieu de tant de tableaux, qui mériteroient chacun des volumes de détails et de louanges ; sur quelle scène particulière arrêterons-nous nos regards ? Nous avons déja parlé de ces hôtelleries, que la religion a placées dans les solitudes des quatre parties du monde; fixons donc à présent les yeux sur des objets d'une autre sorte.

Il y a des gens pour qui le seul nom de capucin est un objet de risée. Quoi qu'il en soit, un religieux de l'ordre de S. François étoit souvent un personnage noble et simple. Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la *quête des vignes*? Ils s'en alloient, demandant l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route. A l'entrée de la nuit, les deux pélerins arrivoient chez le châtelain solitaire, ils montoient un antique

perron, mettoient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappoient au portique sonore, et demandoient l'hospitalité. Si le maître refusoit ces hôtes du Seigneur, ils faisoient un profond salut, se retiroient en silence, reprenoient leurs besaces et leurs bâtons, et secouant la poussière de leurs sandales, s'en alloient, à travers la nuit, chercher la cabane du laboureur. Si, au contraire, ils étoient reçus, après qu'on leur avoit donné à laver à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venoient s'asseoir au foyer hospitalier. Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables, (et parce que, comme Jésus-Christ, ils aimoient aussi les enfans) ils commençoient par caresser ceux de la maison; ils leur présentoient des reliques et des images. Les enfans qui s'étoient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisoient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, contemploient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste entre la gracieuse jeunesse de leurs enfans, et la vieillesse chenue de leurs hôtes.

Or, la pluie et le *coup de vent des morts* battoient au-dehors les bois dépouillés, les cheminées, les crénaux du château gothique; la chouette crioit sur ses faîtes. Auprès d'un large brasier, la famille se mettoit à table : le

repas étoit cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeoit timidement ses hôtes, qui louoient gravement sa beauté et sa modestie. Les bons pères entretenoient toute la famille par leurs agréables propos : ils racontoient quelque histoire bien touchante; car ils avoient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique, ou les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étoient venus demander l'hospitalité, on se rappeloit ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageoient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

Après le souper du château, la dame appeloit ses serviteurs, et l'on invitoit un des pères à faire en commun la prière accoutumée; ensuite les deux religieux se retiroient à leur couche, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain on cherchoit les vieux voyageurs; mais ils s'étoient évanouis, comme ces saintes apparitions, qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Etoit-il quelque chose qui pût briser l'ame, quelque commission dont les hommes, ennemis des larmes, n'osassent se charger, de peur de compromettre leurs plaisirs? C'étoit aux enfans du cloître qu'elle étoit aussitôt dévolue, et surtout aux pères de l'ordre de S. François. On

supposoit que des hommes qui s'étoient voués à la misère, devoient être naturellement les hérauts du malheur. L'un, étoit obligé d'aller porter à cette famille la désastreuse nouvelle de la perte de sa fortune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui-même ce triste devoir : il se présentoit en silence à la porte du père, croisoit les mains sur sa poitrine, s'inclinoit profondément, et se retiroit muet, comme la mort dont il étoit l'interprète.

Croit-on qu'il y eut beaucoup de plaisirs, (nous entendons de ces plaisirs à la façon du monde.) croit-on qu'il fût fort doux pour un Cordelier, un Carme, un Franciscain, d'aller, au milieu des prisons, annoncer la sentence au criminel, l'écouter, le consoler, et avoir, pendant des journées entières, l'ame transpercée des scènes les plus déchirantes? On a vu, dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissans religieux, et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Et pourtant quel honneur, quel profit revenoit-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde, et les injures même des prisonniers qu'ils consoloient! Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avoient confessé leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie,

puisqu'ils les avoient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. O apôtre de Jésus-Christ, de quelles catastrophes n'étiez-vous point témoin, vous qui, près du bourreau, ne craigniez point de vous couvrir du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la terre : au deux coins de cet échafaud, les deux Justices sont en présence ; la Justice humaine et la Justice divine. L'une implacable, et appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir ; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance ; l'une a pour ministre, un homme de sang ; l'autre, un homme de paix ; l'une condamne ; l'autre absout ; innocente ou coupable, la première dit à la victime : « Meurs ! » la seconde lui crie : « Fils de l'in» nocence ou du repentir, montez au ciel ! »

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE QUATRIÈME.
MISSIONS.

CHAPITRE PREMIER.
Idée générale des Missions.

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin, qui anime l'apôtre de l'évangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les belles avenues d'Academus et

les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le Sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies : c'est ce que les religieux chrétiens ont fait, et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du Tropique, rien ne les arrête ; ils vivent avec l'Esquimaux dans son outre de peau de vache-marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandois ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils mesurent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Caffre errant dans ses déserts embrâsés ; le Chinois, le Japonois, l'Indien sont devenus leurs néophytes : il n'est point d'île ou d'écueil dans l'Océan, qui ait pu échapper à leur zèle ; et comme autrefois les royaumes manquoient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une grande famille de frères, ils tournèrent les yeux vers ces régions lointaines, où tant d'ames périssoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion, en voyant cette dégradation de l'homme ; ils se sentirent un desir immense de verser leur sang pour le salut de ces pauvres étrangers. Il falloit percer des forêts profondes, franchir des marais imprati-

cables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles; il falloit affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses; surmonter dans les unes toutes les ignorances de la barbarie, dans les autres tous les préjugés de la civilisation ; tant d'obstacles ne les arrêtèrent point. Du moins ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères, conviendront que si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne ; l'acte par lequel il se condamne à des maux inouis, pour sauver un idolâtre, est au-dessus de toutes les sortes de dévouement.

Qu'un homme à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parens et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie; il échange quelques jours de vie, pour des siècles de gloire; il illustre sa famille, il l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissemens, sans avantages pour les siens; obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un Sauvage inconnu : de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice?

Diverses congrégations religieuses se consacroient aux missions : les Dominicains, tout l'ordre de S. François, les Jésuites et les prêtres des Missions étrangères.

Il y avoit quatre sortes de missions.

Les missions du Levant, qui comprenoient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte.

Les missions de l'Amérique, commençant à la baie d'Hudson, et remontant par le Canada, la Louisianne, la Californie, les Antilles et la Guyanne, jusqu'aux fameuses *réductions*, ou peuplades du Paraguay.

Les missions de l'Inde, qui renfermoient l'Indostan, la presqu'île en-deçà et au-delà du Gange, et qui s'étendoient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines.

Enfin, *les missions de la Chine*, auxquelles se joignoient celles du Tong-King, de la Cochinchine et du Japon.

On comptoit de plus quelques églises en Island et chez les Nègres de l'Afrique; mais elles n'étoient pas régulièrement suivies. Des ministres presbytériens ont tenté dernièrement, sans succès, de prêcher l'évangile à Otaïti.

Lorsque les Jésuites firent paroître cette précieuse correspondance, connue sous le nom de *Lettres édifiantes*, elle fut citée, recherchée par tous les auteurs. On s'appuyoit de son autorité, et les faits qu'elle contenoit étoient regardés comme indubitables; mais bientôt la mode vint de décrier ce qu'on avoit admiré. Ces lettres étoient écrites par des prêtres chré-

tiens; pouvoient-elles valoir quelque chose? On ne rougit pas de préférer, ou plutôt de feindre de préférer, aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux d'un baron de la Hontan, ignorant et infidèle. Des savans, qui avoient été à la tête des premiers tribunaux de la Chine, qui avoient passé trente et quarante années à la cour même des empereurs, qui parloient et écrivoient la langue du pays, qui fréquentoient les petits, qui vivoient familièrement avec les grands, qui avoient parcouru, vu et étudié en détail les provinces, les mœurs, la religion et les loix de ce vaste empire; ces savans, dont les travaux nombreux ont enrichi les mémoires de l'Académie des Sciences, se virent traiter d'imposteurs par un homme qui n'étoit pas sorti du quartier des Européens à Canton, qui ne savoit pas un mot de Chinois, et dont tout le mérite consistoit à contredire grossièrement les récits des missionnaires. On sait tout cela aujourd'hui, et l'on rend enfin une tardive justice aux Jésuites. De grandes ambassades, faites à grands frais par des nations puissantes, nous ont-elles appris quelque chose que les Duhald et les le Comte nous eussent laissé ignorer, ou bien ont elles révélé quelques mensonges de ces pères?

En effet, un missionnaire doit être un excellent voyageur. Obligé de parler la

langue des peuples où il prêche l'évangile, de se conformer à leurs usages, de vivre long-temps avec toutes les classes de la société, de chercher à pénétrer dans les palais et dans les chaumières ; n'eût-il reçu de la nature aucun génie, il parviendroit encore à recueillir une multitude de faits précieux. Au contraire, l'homme qui passe rapidement avec un interprète, qui n'a ni le temps, ni la volonté de s'exposer à mille périls, pour apprendre le secret des mœurs ; cet homme eût-il tout ce qu'il faut pour bien voir et pour bien observer, ne peut toutefois acquérir que des connoissances très-superficielles, sur des peuples qui ne font que rouler, et disparoître à ses yeux.

Le Jésuite avoit encore l'avantage d'une éducation savante sur le voyageur ordinaire. Il est très-curieux de voir ce que les supérieurs exigeoient des élèves qui se destinoient aux missions. Pour le Levant, il falloit savoir le grec, le cophte, l'arabe et le turc, et posséder quelques connoissances en médecine ; pour l'Inde et la Chine, on vouloit des astronomes, des mathématiciens, des géographes, des méchaniciens ; l'Amérique étoit réservée aux naturalistes (1). Et à combien de saints déguisemens, de pieuses ruses, de changemens de

(1) Voyez les *Lettres édifiantes*, et l'ouvrage de Fleury sur les qualités nécessaires à un missionnaire.

vie et de mœurs n'étoit-on pas obligé d'avoir recours pour annoncer la vérité aux hommes ! A Maduré, le missionnaire prenoit l'habit du pénitent Indien, s'assujettissoit à tous ses usages, se soumettoit à toutes ses austérités si rebutantes, ou si puériles qu'elles fussent; à la Chine, il devenoit mandarin et lettré; chez l'Iroquois, il se faisoit chasseur et sauvage.

Presque toutes les missions Françoises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quelle ressource elles seroient pour les arts, les sciences et le commerce. Les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet et Visdelou furent envoyés aux Indes par Louis XIV : ils étoient tous mathématiciens, et le roi les fit recevoir de l'Académie des Sciences, avant leur départ.

Le père Brédevent, connu par sa dissertation physico-mathématique, mourut malheureusement en parcourant l'Ethiopie; mais on a joui d'une partie de ses travaux : le père Sicard visita l'Egypte, avec des dessinateurs que lui avoit fournis M. de Maurepas. Il acheva un grand ouvrage, sous le titre de *Description de l'Egypte ancienne et moderne*. Par une fatalité singulière, ce manuscrit précieux, déposé à la maison professe des Jésuites, fut dérobé, sans qu'on n'en ait jamais pu découvrir aucune trace. Personne sans doute ne

pouvoit mieux nous faire connoître la Perse et le fameux Thamas-Koulikan, que le moine Bazin, qui fut le premier médecin de ce conquérant, et le suivit dans toutes ses expéditions. Le père Cœur-Doux nous donna d'excellens renseignemens sur les toiles et les teintures indiennes : la Chine nous fut connue comme la France. Nous eûmes les manuscrits originaux et les traductions de son histoire; nous eûmes des herbiers chinois, des géographies, des mathémathiques chinoises ; et pour qu'il ne manquât rien à la singularité de cette belle mission, le père Ricci écrivit des livres de morale dans la langue de Confucius, et passe encore pour un auteur élégant à Pékin.

Si la Chine nous est aujourd'hui fermée ; si nous ne disputons pas aux Anglois l'empire des Indes ; ce n'est pas la faute des Jésuites, qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions : « Ils avoient réussi en Amé-
» rique, dit M. de Voltaire, en enseignant à
» des Sauvages les arts nécessaires; ils réus-
» sirent à la Chine, en enseignant les arts les
» plus relevés à une nation spirituelle (1). »

L'utilité dont ils étoient à leur patrie, dans les échelles du Levant, n'est point moins avérée. En veut-on une preuve authentique ?

---

(1) *Essai sur les Missions chrétiennes*, p. 195.

Voici un certificat dont les signatures sont assez belles :

Brevet du Roi.

« Aujourd'hui, septième de juin mil six » cent soixante-dix-neuf, le roi étant à Saint- » Germain-en-Laye, voulant gratifier et favo- » rablement traiter les Pères Jésuites François, » missionnaires au Levant, en considération » de leur zèle pour la religion, *et des avan-* » *tages que ses sujets, qui résident et qui* » *trafiquent dans toutes les échelles, reçoi-* » *vent de leurs instructions*, sa majesté les a » retenus et retient pour ses chapelains dans » l'église et chapelle consulaire de la ville » d'Alep en Syrie, etc. »

Signé, LOUIS;

Et plus bas, COLBERT (1).

C'est à ces mêmes missionnaires que nous devons l'amour que les Sauvages portent encore au nom françois dans les forêts de l'Amérique. Un simple mouchoir blanc suffit pour passer en sûreté à travers les hordes ennemies, et pour recevoir par-tout le couvert et l'hospitalité. C'étoient les Jésuites du Canada et de la Louisianne, qui avoient dirigé l'industrie des colons vers la culture, et découvert de nouveaux

(1) *Lett. édif.* t. I, p. 129, édit. 1780.

objets de commerce pour les teintures et les remèdes. En naturalisant sur notre sol, des insectes, des oiseaux et des plantes étrangères, ils ont ajouté des richesses à nos manufactures, des délicatesses à nos tables, et des ombrages à nos bois.

Ce sont eux qui ont écrit les annales élégantes ou naïves de nos colonies. Quelle excellente histoire que celle des Antilles, par le père Dutertre, ou celle de la Nouvelle-France, par Charlevoix ! Les ouvrages de ces hommes pieux sont pleins de toutes sortes de sciences: dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour nos établissemens, objets utiles, réflexions morales, aventures intéressantes, tout s'y trouve. On y voit l'histoire d'un acacia ou d'un saule de la Chine, auprès de l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder, et le récit de la conversion d'un pauvre Pariah, mêlé à un traité sur les mathématiques des Brames. Le style de ces relations, quelquefois sublime, est presque toujours admirable par sa simplicité.

Enfin l'astronomie et la géographie reçurent aussi de nouvelles lumières de ces apôtres. Un Jésuite en Tartarie rencontre une femme Huronne qu'il avoit connue au Canada; par cette étrange aventure, il devine l'existence de ce détroit, qui long-temps après, a fait la gloire des Berringh et des Cook. Une grande partie du

Canada, toute la Louisiane avoient été découvertes par nos missionnaires. En appelant au christianisme les Sauvages de l'Acadie, ils nous avoient livré ces côtes où s'enrichissoit notre commerce, et se formoient nos marins : telle est une foible partie des services que ces hommes, aujourd'hui si méprisés, savoient rendre à leur patrie.

CHAPITRE II.

Missions du Levant.

Chaque mission avoit un caractère qui lui étoit propre, et un genre de souffrances particulier. Celles du Levant présentent un spectacle bien philosophique. Quelle voix puissante que cette voix chrétienne sortie des tombeaux d'Argos ! quel spectacle que celui de l'apôtre de l'évangile, prêchant sur les ruines de Sparte et d'Athènes ! Dans ces îles de Naxos et de Salamines, d'où partoient ces brillantes théories qui tournoient la tête à la Grèce, un pauvre prêtre chrétien, déguisé en turc, se jette dans un esquif, aborde à quelque méchant réduit pratiqué sous des tronçons de colonnes, console sur la paille le descendant des vainqueurs de Xerxès, distribue des aumônes au nom de Jésus-Christ; et faisant le bien, comme on fait le mal, en se cachant dans l'ombre, retourne secrètement à son désert.

On a souvent cité, comme une belle chose, le savant mesurant les restes de l'antiquité, dans les solitudes de l'Europe et de l'Asie; mais nous en voyons une encore plus belle : c'est quelque Bossuet inconnu, expliquant la parole des prophètes, sur les débris de Tyr et de Babylone.

Dieu permettoit que les moissons fussent abondantes dans un sol si riche; une pareille poussière ne pouvoit être stérile. « Nous sortîmes de Serpho, dit le père Xavier, plus » consolés que je ne puis vous l'exprimer ici; » le peuple nous comblant de bénédiction, et » remerciant Dieu mille fois, de nous avoir » inspiré le dessein de venir les chercher au » milieu de leurs rochers (1). »

Les montagnes du Liban, comme les sables de la Thébaïde, étoient témoins du dévouement de ces missionnaires. Ils ont une grâce infinie à rehausser les plus petites circonstances. S'ils décrivent par exemple les cèdres du Liban, ils vous parlent de quatre autels de pierre, qui se voient au pied de ces arbres, et où les moines Maronites célèbrent une messe solemnelle le jour de la Transfiguration. On croit entendre les accens religieux, qui se mêlent au murmure de ces bois chantés par Salomon et Jérémie, et au fracas des torrens qui tombent de toutes les montagnes.

---

(1) *Lett. éd.* tom. I, pag. 15.

Parlent-ils de la vallée où coule le fleuve *saint ?* ils disent : « Ces rochers renferment de profondes grottes, qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur pénitence. Ce sont les larmes de ces saints pénitens, qui ont donné au fleuve, dont nous venons de parler, le nom de fleuve saint : sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert, inspirent de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces ames sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse (1). »

Cela nous semble parfait comme style et comme sentiment.

Ces missionnaires avoient un instinct merveilleux, pour suivre l'infortune à la trace, et la forcer, pour ainsi dire, jusques dans son dernier gîte. Les bagnes et les galères pestiférées, n'avoient pu échapper à leur ingénieuse charité; écoutons parler le père Tarillon dans sa lettre à M. de Pontchartrain :

« Les services que nous rendons à ces pauvres gens, (les esclaves chrétiens au bagne

(1) *Lett. éd.* tom. I, p. 288.

» de Constantinople), consistent à les entre-
» tenir dans la crainte de Dieu et dans la foi,
» à leur procurer des soulagemens de la cha-
» rité des fidèles, à les assister dans leurs ma-
» ladies, et enfin à leur aider à bien mourir :
» si tout cela demande beaucoup de sujétion
» et de peine, je puis assurer que Dieu y at-
» tache en récompense de grandes consolations.
» . . . .

» Dans les temps de peste, comme il faut être
» à portée de secourir ceux qui sont frappés,
» et que nous n'avons ici que quatre ou cinq
» missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait
» qu'un seul père qui entre au bagne, et qui
» y demeure tout le temps que la maladie
» dure : celui qui en obtient la permission du
» supérieur, s'y dispose pendant quelque jour
» de retraite, et prend congé de ses frères,
» comme s'il devoit bientôt mourir. Quelque-
» fois il y consomme son sacrifice, et quel-
» quefois il échappe au danger (1). »

Le père Jacques Cachold écrit au père Tarillon :

« Maintenant je me suis mis au-dessus de
» toutes craintes que donnent les maladies con-
» tagieuses; et s'il plaît à Dieu, je ne mourrai
» pas de ce mal, après les hasards que je viens
» de courir. Je sors du bagne où j'ai donné

(1) *Lett. éd.* tom. I.

» les derniers sacremens à quatre-vingt-deux
» personnes.... Durant le jour, je n'étois, ce
» me semble, étonné de rien; il n'y avoit que
» la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on
» me laissoit prendre, que je me sentois l'es-
» prit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus
» grand péril que j'ai couru, et que je ne cour-
» rai peut-être de ma vie, a été à fond-de-cale
» d'une sultane de quatre-vingt-deux canons.
» Les esclaves, de concert avec les gardiens,
» m'y avoient fait entrer sur le soir pour les
» confesser toute la nuit, et leur dire la messe
» de grand matin. Nous fûmes enfermés à
» doubles cadenats, comme c'est la coutume.
» De cinquante-deux esclaves que je confessai,
» douze étoient malades, et trois moururent
» avant que je fusse sorti; jugez quel air je
» pouvois respirer dans ce lieu renfermé, et
» sans la moindre ouverture. Dieu qui, par sa
» bonté, m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera
» de bien d'autres (1). »

Un homme qui s'enferme volontairement dans un bagne en temps de peste; qui avoue ingénument ses terreurs, et qui pourtant les surmonte par charité; qui s'introduit ensuite à prix d'argent, comme pour goûter des plaisirs illicites à fond-de-cale d'un vaisseau de guerre, afin d'assister des esclaves pestiférés; avouons-

(1) *Lett. éd.* tom. I, p. 24.

le, un tel homme ne suit pas une impulsion naturelle; il y a quelque chose ici de plus que l'*humanité*. Les missionaires en conviennent, et ils ne prennent pas sur eux ces œuvres sublimes: « C'est Dieu qui nous donne cette force, ré» pètent-ils souvent, nous n'y avons aucun » mérite. »

Un jeune missionnaire, non encore aguerri contre les dangers, comme ces vieux chefs tout chargés de fatigues et de palmes évangéliques, est étonné d'avoir échappé au premier péril; il craint qu'il n'y ait de sa faute, il en paroît humilié. Après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste, où souvent il avoit été obligé de *coller son oreille sur la bouche des malades, pour entendre leurs paroles mourantes*, il ajoute : « Je n'ai pas mérité, mon révérend » père, que Dieu ait bien voulu recevoir le » sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. » Je vous demande donc vos prières, pour ob» tenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et » qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui. »

C'est ainsi que le père Bouchet écrit des Indes : « Notre mission est plus florissante que » jamais, nous avons eu *quatre grandes per*» *sécutions* cette année. »

C'est ce même père Bouchet, qui a envoyé en Europe les tables des brames, dont M. Bailly s'est servi dans son histoire de l'astronomie. La société Angloise de Calcuta n'a jusqu'à présent

fait paroître aucun monument des sciences Indiennes, que nos missionnaires n'eussent ou découvert ou indiqué. Et cependant les savans Anglois, souverains de grands royaumes, favorisés par tous les secours de l'art et de la puissance, devroient avoir bien d'autres moyens de succès, qu'un pauvre Jésuite, seul, errant et persécuté. « Pour peu que nous parussions » librement en public, écrit le père Royer, » il seroit aisé de nous reconnoître à l'air et » à la couleur du visage. Ainsi, pour ne point » susciter de persécution plus grande à la religion, il faut se résoudre à demeurer caché » le plus qu'on peut. Je passe les jours entiers, » ou enfermé dans un bateau, d'où je ne sors » que la nuit, pour visiter les villages qui sont » proche des rivières, ou retiré dans quelque » maison éloignée (1). »

Le bateau de ce bon religieux étoit tout son observatoire; mais on est bien riche et bien habile quand on a la charité.

---

(1) *Lett. édif.* t. I, p. 8.

CHAPITRE III.

Missions de la Chine.

Deux religieux de l'ordre de S. François, l'un Polonois, et l'autre François de nation, furent les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine, vers le milieu du douzième siècle. Marc Paole, Vénitien, et Nicolas et Matthieu Paole, de la même famille, y firent ensuite deux voyages. Les Portugais ayant découvert la route des Indes, s'établirent à Macao; et le père Ricci, de la congrégation de Jésus, résolut de pénétrer dans ce vaste empire du *Cathai*, dont on racontoit tant de merveilles. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue chinoise, l'une des plus difficiles connues. Son ardeur emporta tous les obstacles, et après bien des dangers et plusieurs refus, il obtint des magistrats Chinois, en 1682, la permission de s'établir à Choachen.

Le père Ricci, élève de Cluvius, et lui-même très-habile en mathématique, se fit, à l'aide de cette science, des protecteurs parmi les mandarins. Il quitta l'habit des bonzes, et prit celui des lettrés. Il donnoit des leçons de géométrie où il mêloit avec art les leçons plus précieuses de la morale chrétienne. Il passa successivement à Choa-chen, Nemchan, Pékin,

Nankin ; tantôt maltraité, tantôt reçu avec joie ; opposant à tous les revers une patience invincible, et ne perdant jamais l'espérance de faire fructifier la parole de Jésus-Christ. Enfin, l'empereur lui-même, charmé des vertus et des connoissances du missionnaire, lui permit de résider dans la capitale, et lui accorda, ainsi qu'aux compagnons de ses travaux, plusieurs privilèges. Les Jésuites mirent une grande discrétion dans leur conduite, et montrèrent une connoissance profonde du cœur humain. Ils respectèrent les usages des Chinois, et s'y conformèrent, en tout ce qui ne blessoit pas absolument les loix évangéliques. Ils furent traversés de tous côtés : « bientôt la jalousie, dit M. de Voltaire, » corrompit les fruits de leur sagesse, et cet « esprit d'inquiétude et de contention attaché » en Europe aux connoissances et aux talens, » renversa les plus grands desseins (1). »

Ricci suffisoit à tout. Il répondoit aux accusations de ses ennemis en Europe ; il veilloit aux églises naissantes de la Chine ; il donnoit des leçons de mathématiques ; il écrivoit en chinois des livres de controverse, contre les Lettrés qui l'attaquoient ; il cultivoit l'amitié de l'empereur, et se ménageoit à la cour, où sa politesse le faisoit aimer des

---

(1) *Essai sur les Mœurs*, tom. IV, chap. 195, p. 283.

grands. Tant de fatigues abrégèrent ses jours. Il termina à Pékin une vie de cinquante-sept années, dont la moitié avoit été consumée dans les travaux de l'apostolat.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent à la Chine. Mais lorsque l'empereur Tartare Cun-chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall, président du tribunal des mathématiques. Cun-chi mourut, et pendant la minorité de son fils Cang-hi, la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions.

A la majorité de l'empereur, le calendrier se trouvant dans une grande confusion, il fallut rappeler les missionnaires. Le jeune prince s'attacha au père Verbiest, successeur du père Schall. Il fit examiner le christianisme par le tribunal des états de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des Jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la religion chrétienne étoit bonne, qu'elle ne contenoit rien de contraire à la pureté des mœurs, et à la prospérité des empires.

Il étoit digne des disciples de Confucius de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jésus-Christ. Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savans Jésuites, qui ont porté l'honneur du nom François, jusqu'au centre de l'Asie.

Le Jésuite qui partoit pour la Chine s'armoit

du télescope et du compas. Il paroissoit à la cour de Pékin, avec toute l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortège des sciences et des arts. Il apprenoit aux mandarins étonnés, et le véritable cours des astres, et le véritable nom de celui qui les dirige dans leurs orbites. Tournant des globes, déroulant des cartes, traçant des sphères, il cachoit sous cet appareil matériel de l'univers, le grand monde spirituel qui le soutient. Il ne dissipoit les erreurs de la physique que pour attaquer celles de la morale; il replaçoit dans le cœur, comme dans son véritable siège, la simplicité qu'il bannissoit de l'esprit; inspirant à-la-fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

Il étoit beau pour la France, de voir ses simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposoit des questions, de Pékin à Paris: la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle, étoient autant de sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres chinois étoient traduits en françois, les françois en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivoit à l'Académie des Sciences :

Messieurs,

« Vous serez peut-être surpris que je vous

» envoie de si loin un traité d'anatomie, un
» cours de médecine, et des questions de
» physique écrites en une langue qui sans doute
» vous est inconnue ; mais votre surprise cessera,
» quand vous verrez que ce sont vos
» propres ouvrages que je vous envoie habillés
» à la Tartare (1). »

Il faut lire d'un bout à l'autre cette lettre où respire ce ton de politesse et ce style des *honnêtes-gens*, presque entièrement oublié de nos jours. « Le Jésuite nommé Parennin, dit
» M. de Voltaire, homme célèbre par ses
» connoissances, et par la sagesse de son caractère,
» qui parloit très-bien le chinois et le
» tartare. . . . . C'est lui qui est principalement
» connu parmi nous, par les réponses
» sages et instructives sur les sciences de la
» Chine, aux difficultés savantes d'un de nos
» meilleurs philosophes (2). »

En 1711, l'empereur de la Chine donna aux Jésuites trois inscriptions qu'il avoit composées lui-même, pour une église qu'ils faisoient élever à Pékin. Celle du frontispice portoit :

« Au vrai principe de toute chose. »

Pour l'une des deux colonnes du péristile, on lisoit :

« Il est infiniment bon et infiniment juste ;

---

(1) *Lett. éd.* tom. XIX, p. 257.
(2) *Siècle de Louis XIV*, chap. 39, tom. II, p. 343.

» il éclaire, il soutient, il règle tout avec une
» suprême autorité et avec une souveraine
» justice. »

La dernière colonne étoit couverte de ces mots :

« Il n'a point eu de commencement, il
» n'aura point de fin : il a produit toutes choses
» dès le commencement; c'est lui qui les gou-
» verne, et qui en est le véritable Seigneur. »

Quiconque s'intéresse un peu à la gloire de son pays, ne peut s'empêcher d'être vivement ému, en voyant de pauvres missionnaires François, donner de pareilles idées du Grand Etre, au chef de plusieurs millions d'hommes; quel noble usage de la religion!

Le peuple, les mandarins, les lettrés, embrassoient en foule la nouvelle doctrine, les cérémonies du culte avoient sur-tout un succès prodigieux. « Avant la communion, dit
» le père Fouquet, je prononçai tout haut les
» actes qu'on fait faire en approchant de ce
» divin sacrement. Quoique la langue chinoise
» ne soit pas féconde en affection du cœur,
» cela eut beaucoup de succès. . . Je remar-
» quai, sur le visage de ces bons chrétiens,
» une dévotion que je n'avois pas encore
» vue (1). »

» Toukang, ajoute le même missionnaire,

(1) *Lett. éd.*

» m'avoit donné du goût pour les missions
» de la campagne. Je sortis de la bourgade,
» et je trouvai tous ces pauvres gens qui tra-
» vailloient de côté et d'autre ; j'en abordai un
» d'entre eux, qui me parut avoir la physio-
» nomie heureuse, et je lui parlai de Dieu.
» Il me parut content de ce que je disois, et
» m'invita, par honneur, à aller dans la salle
» des ancêtres. C'est la plus belle maison de la
» bourgade ; elle est commune à tous les habi-
» tans, parce que s'étant faits depuis long-
» temps une coutume de ne point s'allier hors
» de leur pays, ils sont tous parens aujour-
» d'hui, et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc
» là que plusieurs, quittant leur travail, accou-
» rurent pour entendre la sainte doctrine (1). »

N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée, ou plutôt de la Bible ?

Un empire dont les mœurs inaltérables usoient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes ; cet empire change soudain à la voix d'un moine chrétien, parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe, tout cela s'évanouit au seul nom du Dieu de l'évangile. Au moment même où nous écrivons, au moment où le

---

(1) *Lett. édif.* tom. XVII, p. 152 *et seq.*

christianisme est persécuté en Europe, il s'étend et se propage à la Chine. Ce feu qu'on avoit cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persécutions. Lorsqu'on massacroit le clergé en France, et qu'on le dépouilloit de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étoient sans nombre : les évêques proscrits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui vouloient voler au martyre. Cela prouve, pour la millième fois, combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme, en allumant les bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire, de toutes les choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourmens, la véritable religion s'accroît dans l'adversité : Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu.

CHAPITRE IV.

MISSIONS DU PARAGUAY.

Conversion du Sauvage (1).

TANDIS que le christianisme brilloit au milieu des adorateurs de Fo-hi, que d'autres missionnaires l'annonçoient aux nobles Japonois,

---

(1) Voyez pour les deux chapitres suivans, les huitième et neuvième volumes des *Lettres édifiantes*; *l'histoire du*

ou le portoient à la cour des sultans, on le vit se glisser, pour ainsi dire, jusques dans les nids des forêts du Paraguay, pour apprivoiser ces nations Indiennes, qui vivoient, comme des oiseaux, sur les branches des arbres. C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là, qui réunit, quand il lui plaît, toutes les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernemens aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédoit encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisoit revivre au Nouveau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des Sauvages du Paraguay se fixoient, et une république évangélique sortoit, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts.

Et quels étoient les grands génies qui reproduisoient ces merveilles? De simples Jésuites, souvent traversés dans leurs desseins, par l'avarice de leurs compatriotes.

C'étoit une coutume généralement adoptée dans l'Amérique Espagnole, de réduire les Indiens en *commende*, et de les sacrifier aux

---

Paraguay, par Charlevoix, 6 vol. *in*-8.° édit. 1744. Lozano. *Historia de la compagnia de Jesus, en la provincia del Paraguay*, fol. 2 vol. Mad. 1753; Muratori, *Il Christianesimo felice*; et Montesquieu, *Esp. des Loix.*

travaux des mines. En vain le clergé séculier et régulier avoit mille fois réclamé contre cet usage, aussi impolitique que barbare. Les tribunaux du Mexique et du Pérou, la cour de Madrid retentissaient des plaintes continuelles des missionnaires (1). « Nous ne prétendons » pas, disoient-ils aux colons, nous opposer au » profit que vous pouvez faire avec les Indiens » par des voies légitimes ; mais vous savez » que l'intention du roi n'a jamais été que vous » les regardiez comme des esclaves, et que la » loi de Dieu vous le défend.... Nous ne » croyons pas qu'il soit permis d'attenter à » leur liberté, à laquelle ils ont un droit natu- » rel, que rien n'autorise à leur contester (2), »

Il restoit encore, aux pieds des Cordilières, vers le côté qui regarde l'Atlantique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, un pays immense, rempli de Sauvages, où les Espagnols n'avoient point porté la dévastation. Ce fut dans ces épaisses forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avoient pu procurer à tous.

Ils commencèrent par obtenir de la cour

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique.*

(2) Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, tom. II, p. 26 et 27.

d'Espagne la liberté de tous les Sauvages qu'ils parviendroient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les forêts du Nouveau-Monde ; tant il en coûte pour faire le bien ! Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine ; méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçu un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio de la Plata*.

C'est dans ce grand fleuve que vient se perdre cet autre fleuve, qui a donné son nom au pays et aux missions, dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des Sauvages, signifie le *Fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir Rio de la Plata, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uraguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des vastes régions que le *Paraguay* arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs

rouges et bleues, sur la verdure des arbres. Un missionnaire François qui s'étoit égaré dans ces solitudes, en fait la peinture suivante.

« Je continuai ma route, sans savoir à quel » terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût » personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois » quelquefois au milieu de ces bois des endroits » enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie » des hommes ont pu imaginer pour rendre » un lieu agréable, n'approche point de ce » que la simple nature y avoit rassemblé de » beautés. »

» Ces lieux charmans me rappellèrent les » idées que j'avois eues autrefois, en lisant les » vies des anciens solitaires de la Thébaïde; » il me vint en pensée de passer le reste de mes » jours dans ces forêts, où la Providence m'a- » voit conduit, pour y vaquer uniquement à » l'affaire de mon salut, loin de tout com- » merce avec les hommes; mais comme je n'é- » tois pas le maître de ma destinée, et que » les ordres du Seigneur m'étoient certaine- » ment marqués par ceux de mes supérieurs, » je rejetai cette pensée comme une illu- » sion (1). »

Les Indiens que l'on rencontroit dans ces retraites, ne leur ressembloient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce,

---

(1) *Lett. édif.* tom. VIII, p. 381.

elle montroit dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chûte. Rien ne prouve davantage la dégénération de la nature humaine, que la petitesse du Sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à *Buenos-Ayrès*, les missionnaires remontèrent *Rio de la Plata*, et entrant dans les eaux du *Paraguay*, se dispersèrent dans ses bois sauvages. Les anciennes relations nous les représentent, un breviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent, se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpeés, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpens et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchoient.

Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigues; d'autres furent massacrés et dévorés par les Sauvages. Le père *Lizardi* fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps étoit à demi-déchiré par les oiseaux de proie, et son breviaire étoit ouvert auprès de lui à l'office des Morts. Quand un missionnaire rencontroit ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressoit de leur rendre les honneurs funèbres; et plein d'une grande joie, il chantoit un

Te Deum solitaire, sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes renouvelées, à chaque instant, étonnoient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtoient autour du prêtre inconnu qui leur parloit de Dieu, et elles regardoient le ciel que l'apôtre leur montroit; quelquefois elles le fuyoient comme un enchanteur, et se sentoient saisies d'une frayeur étrange : le Religieux les suivoit en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvoit les arrêter, il plantoit sa grande croix dans un lieu découvert, et s'alloit cacher dans les bois. Les Sauvages s'approchoient peu-à-peu pour examiner l'étendart de paix, élevé dans la solitude; un aimant secret sembloit les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortant tout-à-coup de son embuscade, et profitant de la surprise des barbares, les invitoit à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attachés quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des ames. Ils avoient remarqué que les Sauvages de ces bords, étoient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves, en chantant de saints cantiques. Les néophytes répé-

toient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piége. Ils descendoient de leurs montagnes, et accouroient au bord des fleuves, pour écouter ces accens; plusieurs même se jetoient dans les ondes, et suivoient à la nage la nacelle enchantée.

La lune, en répandant sa lumière mystérieuse sur ces scènes extraordinaires, achevoit d'attendrir les cœurs. L'arc et la flèche échappoient à la main du Sauvage; l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité, entroient dans son ame confuse. Il voyoit sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt subjugué par un attrait irrésistible, il tomboit au pied de la croix, et mêloit des torrens de larmes aux eaux régénératrices, qui couloient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisoit dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires (1); tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction.

---

(1) Charlevoix.

CHAPITRE V.

Suite des Missions du Paraguay.

République chrétienne. Bonheur des Indiens.

Les premiers Sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les *Guarinis*, peuples répandus sur les bords du *Paranapané*, du *Pirapé* et de l'*Uraguay*. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères *Maceta* et *Cataldino*, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée *Lorette*, et dans la suite, à mesure que les églises Indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de *Réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette célèbre *république chrétienne*, qui sembloit un reste de l'antiquité, découvert au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade étoit gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeoient toutes les affaires

spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvoit y demeurer plus de trois jours, et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il étoit défendu d'apprendre à parler la langue espagnole ; mais tous les néophytes savoient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque réduction, il y avoit deux écoles ; l'une pour les premiers élémens des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servoit aussi de fondement aux loix des anciennes républiques, étoit particulièrement cultivé par les *Guarinis :* ils savoient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitarres, et tous nos instrumens guerriers.

Dès qu'un enfant avoit atteint l'âge de sept ans, les deux Religieux étudioient son caractère. S'il paroissoit propre aux emplois mécaniques, on le fixoit dans un des atteliers de la *Réduction,* et dans celui-là même où son inclination le portoit. Il devenoit orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces atteliers avoient eu pour premiers instituteurs les Jésuites même ; ces pères avoient appris exprès tous les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféroient l'agricul-

ture, étoient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenoient quelque humeur vagabonde de leur première vie, erroient avec les troupeaux.

Les femmes travailloient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuoit une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devoient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employoient aussi à des soins champêtres, qui occupoient leurs loisirs, sans surpasser leurs forces.

Il n'y avoit point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnoit à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veilloit à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus, qui se trouvoient dans une cabane.

Les travaux commençoient et cessoient au son de la cloche. Elle se faisoit entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfans s'assembloient à l'église, où leur concert matinal duroit, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistoient ensuite à la messe, d'où ils se rendoient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappeloit les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantoit la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre étoit divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivoit un de ces lots pour ses besoins. Il y avoit en outre un champ public, appelé *la Possession de Dieu* (1). Les fruits de ces terres communales étoient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes: ils servoient encore de fonds pour la guerre. S'il restoit quelque chose du trésor public, au bout de l'année, on appliquoit ce superflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payoit au roi d'Espagne (2).

Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, des *regidor* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formoient le corps militaire civil et politique des réductions. Ces magistrats étoient nommés par l'assemblée générale des citoyens; mais il paroît qu'on ne pouvoit choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires; c'étoit une loi empruntée du sénat et du peuple Romain. Il y avoit en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de cen-

---

(1) M. de Montesquieu s'est trompé quand il a cru qu'il y avoit communauté de biens au Paraguay; on voit ici ce qui l'a jeté dans l'erreur.

(2) Charlevoix. *Hist. du Parag.* M. de Montesquieu a évalué ce tribut à un cinquième des biens.

seur public, élu par les vieillards. Il tenoit un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *Tenicute* veilloit sur les enfans; il les conduisoit à l'église, les accompagnoit aux écoles, en tenant une longue baguette à la main, et rendoit compte aux missionnaires des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin, la bourgade étoit divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avoit un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolens et sans prévoyance, un chef d'agriculture étoit chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille, à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux loix, la première faute étoit punie par une réprimande secrète des missionnaires; la seconde, par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles; la troisième, par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien, qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont » des fautes d'enfans, dit le père de Charle- » voix; ils le sont toute leur vie en bien des » choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les » bonnes qualités. »

Les paresseux étoient condamnés à cultiver

une plus grande portion du champ commun ; ainsi une sage économie avoit tourné les défauts même de ces hommes innocens, au profit de la prospérité publique.

On avoit soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes, qui n'avoient point d'enfans, se retiroient, pendant l'absence de leurs maris, à une maison particulière appelée *Maison du Refuge*. Les deux sexes étoient à-peu-près séparés comme dans les républiques grecques ; ils avoient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes, par où ils sortoient, sans se confondre.

Tout étoit réglé, jusqu'à l'habillement qui convenoit à la modestie, sans nuire aux grâces. Les femmes portoient une simple tunique blanche, rattachée par une ceinture ; leurs bras et leurs jambes étoient nuds ; elles laissoient flotter leur chevelure, qui leur servoit de voile.

Les hommes étoient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils alloient au travail, ils couvroient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étoient distingués par des traits de courage ou de vertu, portoient un sarrau de couleur de pourpre.

Les Espagnols, et sur-tout les Portugais du Bresil, faisoient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevoient tous les

jours quelques malheureux qu'ils réduisoient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid, la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne vouloit pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis, pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique : il y avoit des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculoit jamais, et qu'elle se rallioit, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avoit même une telle ardeur, qu'elle s'emportoit dans ses exercices militaires, et l'on étoit souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyoit ainsi au *Paraguay*, un état qui n'avoit ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvéniens d'une société toute pacifique, comme la fraternité des Quakers. Le grand problême politique étoit résolu : l'agri-

culture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvoient réunis. Les *Guarinis* étoient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces ; immenses et sublimes avantages qu'ils devoient à la religion chrétienne, et dont n'avoient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs, ni les Romains.

Ce sage milieu étoit par-tout observé : la *république chrétienne* n'étoit point absolument agricole, ni tout-à-fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce : elle avoit un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'étoit ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes ; le citoyen n'étoit ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avoient su distinguer dans le troupeau, les enfans que la nature avoit marqués pour de plus hautes destinées. Ils avoient, comme le conseil de Platon, mis à part ceux qui annonçoient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appeloient la *Congrégation;* ils étoient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à toute la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnoit entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes, jetoit un élève dans le désespoir.

C'étoit de cette troupe excellente que devoient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des *réductions* occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Toutes les maisons étoient uniformes, à un seul étage et bâties en pierres; les rues étoient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvoit la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge, et l'hospice pour les étrangers. Les églises étoient fort belles et fort ornées; des tableaux séparés par des festons de fleurs et de verdure naturelle en couvroient les murs. Les jours de fêtes on répandoit des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire étoit jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formoit un grand quarré long, environné de murs à hauteur d'appui. Une allée de palmiers et de cyprès, régnoit tout autour, et il étoit coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers: celle du milieu conduisoit à une chapelle, où l'on célébroit, tous les lundis, une messe ponr les morts.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres, partoient de l'extrémité des rues du hameau, et alloient aboutir à d'autres

chapelles, bâties dans la campagne, et qu'on voyoit en perspective : ces monumens religieux servoient de termes aux processions, les jours de grandes solemnités.

Le dimanche, après la messe, on faisoit les fiançailles et les mariages ; et le soir on baptisoit les catéchumènes et les enfans.

Ces baptêmes se faisoient comme dans la primitive église, par les trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçoient par une pompe extraordinaire. La veille on allumoit des feux de joie, les rues étoient illuminées, et les enfans dansoient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paroissoit revêtue de toutes ses armes. Le cacique de guerre qui la précédoit, étoit monté sur un cheval superbe, et marchoit sous un dais, que deux cavaliers portoient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisoit un festin aux étrangers, s'il s'en trouvoit quelques-uns dans la république, et l'on avoit la permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avoit des courses de bagues, où les deux pères assistoient, pour distribuer les prix aux vainqueurs ; à l'entrée de la nuit, ils donnoient le signal de la retraite, et toutes les familles, heureuses et paisibles, alloient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu

de ce petit peuple antique, la fête du Saint-Sacrement présentoit sur-tout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avoient introduit les danses, à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avoit rien à craindre pour les mœurs, chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyoit rien de précieux » à cette fête ; toutes les beautés de la simple » nature sont ménagées avec une variété qui » la représente dans son lustre : elle y est » même, si j'ose ainsi parler, toute vivante ; » car sur les fleurs et les branches des arbres, » qui composent les arcs de triomphe, sous » lesquels le Saint-Sacrement passe, on voit » voltiger des oiseaux de toutes les couleurs, » qui sont attachés par les pattes, à des fils si » longs, qu'ils paroissent avoir toute leur li- » berté, et être venus d'eux-mêmes, pour » mêler leur gazouillement au chant des musi- » ciens et de tout le peuple, et bénir, à leur » manière, celui dont la providence ne leur » manque jamais. . . . .
. . . .

« D'espace en espace on voit des tigres et » des lions bien enchaînés, afin qu'ils ne trou- » blent point la fête, et de très-beaux poissons » qui se jouent dans de grands bassins remplis » d'eau ; en un mot, toutes les espèces de

» créatures vivantes y assistent, comme par » députation, pour y rendre hommage à » l'Homme-Dieu, dans son auguste sacrement.

. . . .

« On fait entrer aussi dans cette décoration » toutes les choses dont on se régale dans » les grandes réjouissances, les prémices de » toutes les récoltes pour les offrir au Sei- » gneur, et le grain qu'on doit semer, afin » qu'il donne sa bénédiction. Le chant des » oiseaux, le rugissement des lions, le frémis- » sement des tigres, tout s'y fait entendre sans » confusion, et forme un concert unique. . .

. . . .

« Dès que le Saint-Sacrement est rentré » dans l'Eglise, on présente aux missionnaires » toutes les choses comestibles qui ont été » exposées sur son passage. Ils en font porter » aux malades tout ce qu'il y a de meilleur, » le reste est partagé à tous les habitans de la » bourgade. Le soir, on tire un feu d'artifice, » ce qui se pratique dans toutes les grandes » solemnités, et au jour des réjouissances pu- » bliques. »

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pompeux du Sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs étoit un miracle opéré à la vue de tout le

Nouveau-Monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étoient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de *Buenos-Ayrès :* « Sire, écrivoit-il à Philippe V, » dans ces peuplades nombreuses, composées » d'Indiens, naturellement portés à toutes sor- » tes de vices, il règne une si grande inno- » cence, que je ne crois pas qu'il s'y commette » un seul péché mortel. »

Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyoit, ni procès, ni querelle; le *tien* et le *mien* n'y étoient pas même connus; car, comme l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie; gouvernés par les mêmes hommes qui les avoient tirés de la barbarie, et qu'ils regardoient, à juste titre, comme des espèces de divinités; goûtant dans leurs familles et dans leur patrie, les plus doux sentimens de la nature; connoissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le désert; et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude; ces Indiens se pouvoient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avoit point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice, et les tendres vertus, découloient tout

naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite : *Il christianesimo felice*.

Il nous semble qu'on n'a qu'un sentiment en lisant cette histoire ; c'est le desir de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure, dans les cabanes de ces Sauvages, et un paisible tombeau, sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe. Au milieu des peintures les plus riantes, le cœur de l'écrivain est serré, par cette triste réflexion qui se présente sans cesse : *Tout cela n'existe plus!* Les missions du *Paraguay* sont détruites; les Sauvages rassemblés avec tant de fatigues, sont errant de nouveau dans les bois, ou plongés vivant dans les entrailles de la terre. On a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages, qui fût sorti de la main des hommes. C'étoit une création du christianisme, une moisson engraissée du sang des apôtres, elle ne méritoit que haine et mépris ! Cependant, alors même que nous triomphions,

en voyant des Indiens retomber au Nouveau-Monde dans une horrible servitude, tout retentissoit en Europe du bruit de notre philanthropie et de notre amour de liberté. Ces honteuses variations de la nature humaine, selon qu'elle est agitée de passions contraires, flétrissent l'ame et rendroient méchant, si l'on y arrêtoit trop long-temps les yeux. Disons donc plutôt que nous sommes foibles, que les voies de Dieu sont profondes, et qu'il se plaît à exercer ses serviteurs. Tandis que nous gémissons ici, les simples chrétiens du Paraguay, maintenant ensevelis dans les mines du Potose, adorent sans doute la main qui les a frappés; et par des souffrances patiemment supportées, ils acquièrent une place dans cette république des saints, qui est à l'abri des persécutions des hommes.

CHAPITRE VI.

Missions de la Guyane.

Si ces missions étonnent par leurs grandeurs, il en est d'autres, qui pour être plus ignorées, n'en sont pas moins touchantes. C'est souvent dans la cabane obscure, et sur la tombe du pauvre, que le roi des rois aime à déployer les richesses de sa grâce et de ses miracles. En remontant vers le Nord, depuis le Paraguay jusqu'au fond du Canada, on rencontroit une foule de petites missions, où le néophyte ne s'étoit pas civilisé, pour s'attacher à l'apôtre, mais où l'apôtre s'étoit fait Sauvage pour suivre le néophyte. Les religieux François étoient à la tête de ces églises errantes, dont les périls et la mobilité, sembloient être faits pour notre courage et notre génie.

Le père Creuïlli, Jésuite, fonda les missions de Cayenne. Ce qu'il fit pour le soulagement des Nègres et des Sauvages, paroît au-dessus de l'humanité. Les pères Lombard et Ramette, marchant sur les traces de ce saint homme, s'enfoncèrent dans les marais de la Guyane. Ils se rendirent aimables aux Indiens *Galibis*, à force de se dévouer à leurs douleurs, et parvinrent à obtenir d'eux quelques enfans, qu'ils élevèrent dans la religion chrétienne. De retour dans leurs forêts, ces jeunes enfans

civilisés prêchèrent leurs vieux parens sauvages, qui se laissèrent aisément toucher par l'éloquence de ces nouveaux missionnaires. Les catéchumènes se rassemblèrent dans un lieu appelé *Kourou*, où le père Lombard avoit bâti une case avec deux Nègres. La bourgade augmentant tous les jours, on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte, charpentier de Cayenne, qui demandoit quinze cents francs, pour les frais de l'entreprise? Le missionnaire et ses néophytes, riches en vertus, étoient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses: les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues que le charpentier consentoit à prendre sur le pied de deux cents livres chacune. Pour completter le reste de la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en falloit pour faire huit hamacs. Vingt autres Sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon, tout le temps que ses deux Nègres, qu'il prêta, furent occupés à scier des planches, pour le toit de l'édifice. Ainsi tout fut arrangé, et Dieu eut un temple dans la solitude.

Celui qui de toute éternité a préparé les voies des choses, vient de découvrir sur ces bords sauvages, un de ces desseins profonds, qui échappent dans leur principe à la pénétration des hommes, et qu'on ne reconnoît qu'à l'instant même où ils s'accomplissent. Quand le père Lombard

jetoit, il y a plus d'un siècle, les fondemens de sa mission chez les Galibis; il ne savoit pas qu'il ne faisoit que disposer des Sauvages à recevoir un jour des martyrs de la foi, et qu'il préparoit les déserts d'une nouvelle Thébaïde à la religion persécutée. Quel sujet de réflexion! Billaud de Varenne et Pichegru, le Tyran et la Victime dans la même case, à Synnamary; l'extrémité de la misère n'ayant pas même uni les cœurs; des haines immortelles, et la fureur des factions vivant parmi les compagnons des mêmes fers, dans les marais du Nouveau-Monde, et les cris de quelques infortunés, prêts à se déchirer, se mêlant aux rugissemens des tigres, dans la profondeur des solitudes!

Au milieu de ce trouble des passions, le calme et la sérénité évangéliques : des confesseurs de Jésus-Christ, jetés chez les néophytes de la Guyane, et trouvant parmi des Barbares chrétiens la pitié que leur refusoit des François; de pauvres religieuses hospitalières, qui sembloient ne s'être exilées dans un climat destructeur, que pour attendre un Collot-d'Herbois sur son lit de mort, et lui prodiguer tous les soins de la charité chrétienne; ces saintes femmes, confondant l'innocent et le coupable, dans leur amour de l'humanité, versant des pleurs sur tous, priant Dieu de secourir, et les ennemis de son nom, et les martyrs de son

culte : quelle leçon, quel tableau ! que les hommes sont malheureux ! et que la religion est belle !

CHAPITRE VII.

Missions des Antilles.

L'ÉTABLISSEMENT de nos colonies aux Antilles ou Ant-Isles, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre les premières, à l'entrée du golfe Méxicain, ne remonte qu'à l'an 1627 ; époque à laquelle M. d'Enambuc bâtit un fort, et laissa quelques familles sur l'isle Saint-Christophe.

C'étoit alors l'usage de donner des missionnaires, pour curés, aux établissemens lointains, afin que la religion partageât, en quelque sorte, cet esprit d'intrépidité et d'aventure, qui distinguoit les premiers chercheurs de fortune au Nouveau-Monde. Les *frères Prêcheurs*, de la congrégation de Saint-Louis, les *pères Carmes*, les *Capucins* et les *Jésuites* se consacrèrent à l'instruction des Caraïbes et des Nègres, et à tous les travaux qu'exigeoient nos colonies naissantes de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Saint-Domingue.

On ne connoît encore aujourd'hui rien de plus satisfaisant et de plus complet sur les

Antilles, que l'histoire du père Dutertre, missionnaire de la congrégation de Saint-Louis. Son style est d'une naïveté pleine de charmes; s'il peint le Caraïbe, il vous dit :

« Ils sont grands rêveurs; ils portent sur » leur visage, une physionomie triste et mé- » lancolique; ils passent des demi-journées » entières assis sur la pointe d'un roc, ou sur » la rive, les yeux fixés en terre, ou sur la » mer, sans dire un seul mot. . . . . . .

. . . .

» Ils sont d'un naturel benin, doux, affable » et compatissant, bien souvent même jus- » qu'aux larmes, aux maux de nos François, » n'étant cruels qu'à leurs ennemis jurés. »

« Les mères aiment tendrement leurs enfans, » et sont toujours en alarme pour détourner » tout ce qui peut leur arriver de funeste : » elle les tiennent presque toujours pendus à » leurs mamelles, même la nuit, et c'est une » merveille, que couchant dans des lits sus- » pendus, qui sont fort incommodes, elles n'en » étouffent jamais aucun. . . . Dans tous les » voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur la » terre, elles les portent avec elles sous leurs » bras, dans un petit lit de coton, qu'elles » ont en écharpe, lié par-dessus l'épaule, afin » d'avoir toujours devant leurs yeux l'objet » de leurs soucis (1). »

---

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 375.

On croit lire un morceau de Plutarque.

Avec ce penchant à voir les objets sous un rapport simple et tendre, le père Dutertre ne peut manquer d'être fort touchant, quand il parle des Nègres. Cependant il ne les représente point, à la manière des philanthropes, comme les plus vertueux des hommes ; mais il y a une raison, une sensibilité, une bonhommie qui charment toute l'ame, dans la peinture qu'il fait de leurs sentimens naturels.

« L'on a vu, dit-il, à la Guadeloupe une » jeune Négresse, si persuadée de la misère » de sa condition, que son maître ne put » jamais la faire consentir à se marier au nègre » qu'il lui présentoit. . . . .

. . . .

» Elle attendit que le père (*à l'autel*) lui de- » mandât si elle vouloit un tel pour son mari ; » car pour lors elle répondit avec une fermeté » qui nous étonna : non, mon père, je ne veux » ni de celui-là, ni même d'aucun autre ; je » me contente d'être misérable en ma personne, » sans mettre des enfans au monde qui seroient » peut-être plus malheureux que moi, et dont » les peines me seroient beaucoup plus sensibles » que les miennes propres : elle est aussi tou- » jours constamment demeurée dans son état » de fille, et on l'appeloit ordinairement *la* » *Pucelle des Isles.* »

Le bon père continue à retracer les mœurs

des Nègres, à décrire leurs petits ménages dans leurs cases, à faire admirer leur tendresse pour leurs enfans. Il entre-mêle son récit de sentences de Sénèque, qui parle de la simplicité des cabanes où vivoient les peuples de l'âge d'or; puis il cite Platon ou plutôt Homère, qui dit que les dieux ôtent à l'esclave une moitié de sa vertu : *Dimidium mentis Jupiter illis aufert.* Il compare le Caraïbe sauvage dans la liberté, au Nègre sauvage dans la servitude, et il montre combien le christianisme aide au dernier à supporter ses maux.

Le mode du siècle a été d'accuser les prêtres d'aimer l'esclavage, et de favoriser l'oppression parmi les hommes; or, il est certain que personne n'a élevé la voix avec autant de courage et de force en faveur des esclaves, des petits et des pauvres, que les auteurs ecclésiastiques. Ils ont constamment soutenu que la liberté est un droit imprescriptible du chrétien. Les colons protestans, convaincus de cette vérité, pour arranger tout à-la-fois leur cupidité et leur conscience, ne baptisoient leurs Nègres qu'à l'article de la mort; et souvent même, dans la crainte qu'ils ne revinssent de leur maladie, et qu'ils ne réclamassent ensuite, comme *chrétiens*, leur liberté, ils les laissoient mourir dans l'idolatrie (1) : la reli-

---

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 503.

gion se montre ici aussi belle que l'avarice paroît hideuse.

La manière sensible et religieuse, dont les missionnaires parloient des Nègres de nos colonies, étoit la seule qui s'accordât avec la raison et l'humanité. Elle rendoit les maîtres plus pitoyables, et les esclaves plus vertueux; elle servoit la cause du genre humain, sans nuire à la patrie, et sans bouleverser l'ordre et les propriétés. Avec de grands mots on a tout perdu; on a éteint jusqu'à la pitié; car, qui oseroit encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis? Tant nous avons fait de mal! tant nous avons perdu les plus belles causes, et les plus belles choses (1)!

Quant à l'histoire naturelle, le père Dutertre vous montre quelquefois tout un animal d'un seul trait; il appelle l'oiseau-mouche *une fleur céleste*, c'est le vers du père Commire :

Florem putares nare per liquidum Æthera.

« Les plumes du flambant ou du flammant, dit-il » ailleurs, sont de couleur incarnat; et quand

(1) Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna* : derrière tous ces mots admirables, *Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays*, etc. on ne voit plus que du sang, des crimes et le langage de la tribune de la convention.

» il vole à l'opposite du soleil, il paroît tout » flamboyant comme un brandon de feu (1). »

M. de Buffon n'a pas mieux peint le vol d'un oiseau, que l'historien des Antilles : « Cet oi-» seau (*la frégate*) a beaucoup de peine à se » lever de dessus les branches; mais quand il » a une fois pris son vol, on lui voit fendre » l'air d'un vol paisible, tenant ses ailes éten-» dues, sans presque les remuer, ni se fati-» guer aucunement. Si quelquefois la pesan-» teur de la pluie, ou l'impétuosité des vents » l'importune, pour lors il brave les nues, se » guinde dans la moyenne région de l'air, et » se dérobe à la vue des hommes (2). »

Il représente la femelle du colibri, faisant son nid :

« . . . . . . Elle carde, s'il faut ainsi dire, » tout le coton que lui apporte le mâle, et le » remue quasi poil-à-poil avec son bec et ses » petits pieds, puis elle forme son nid, qui » n'est pas plus grand que la moitié de la » coque d'un œuf de pigeon. A mesure qu'elle » élève le petit édifice, elle fait mille petits » tours, polissant avec sa gorge la bordure du » nid, et le dedans avec sa queue.

» . . . .

» . . . . . . Je n'ai jamais pu remarquer en

(1) *Hist. des Ant.* tome II, p. 268.

(2) *Ibid.* tom. II, p. 269.

» quoi consiste la béchée que la mère leur
» apporte, sinon qu'elle leur donne la langue
» à succer, que je crois être toute emmiellée
» du suc qu'elle tire des fleurs. »

Si la perfection dans l'art de peindre, consiste à donner une idée précise des objets, en les offrant toutefois sous un jour agréable, le missionnaire des Antilles a atteint cette perfection.

CHAPITRE VIII.

Missions da la Nouvelle-France.

Nous ne nous arrêterons point aux missions de la Californie, parce qu'elles n'offrent aucun caractère particulier, ni à celles de la Louisiane, qui viennent se confondre avec ces terribles missions du Canada, où l'intrépidité des apôtres de Jésus-Christ, a paru dans toute sa gloire.

Lorsque les François, sous la conduite de Champelain, remontèrent le fleuve Saint-Laurent, ils trouvèrent les forêts du Canada habitées par des Sauvages, bien différens de ceux qu'on avoit découverts jusqu'alors au Nouveau-Monde. C'étoient des hommes robustes, courageux, fiers de leur indépendance, capables de raisonnement et de calcul; n'étant étonnés ni des mœurs des Européens, ni de

leurs armes (1) ; et, loin de nous admirer, comme les innocens Caraïbes, n'ayant pour nos usages que du dégoût et du mépris.

Trois nations se partageoient l'empire du désert : l'Algonquine, la plus ancienne et la première de toutes, mais qui s'étant attirée la haine, par sa puissance, étoit prête à succomber, et succomba en effet sous les armes des deux autres; la Huronne, qui fut notre alliée, et l'Iroquoise notre ennemie.

Ces peuples n'étoient point vagabonds ; ils avoient des établissemens fixes, des gouvernemens réguliers. Nous avons eu occasion d'observer, chez les Indiens du Nouveau-Monde, toutes les formes de constitutions des peuples civilisés : ainsi, les Natchez, à la Louisiane, représentoient le despotisme dans l'état de nature; les Crecks de la Floride, la monarchie; et les Iroquois, au Canada, le gouvernement républicain.

Ces derniers et les Hurons figuroient encore les Spartiates et les Athéniens, dans la condition sauvage. Les Hurons, spirituels, gais, légers, dissimulés toutefois, braves, éloquens, abusant de la fortune, et soutenant mal les revers, gouvernés par des femmes, ayant plus d'hon-

---

(1) Dans le premier combat de Champelain contre les Iroquois, ceux-ci soutinrent le feu des François, sans donner le moindre signe de frayeur ou d'étonnement.

neur que d'amour de la patrie; les Iroquois, séparés en cantons, que dirigeoient des vieillards; ayant des assemblées régulières; politiques, ambitieux, taciturnes, sévères, dévorés du desir de dominer, capables des plus grands vices et des plus grandes vertus; sacrifiant sans balancer femmes et enfans à la patrie; les plus féroces et les plus intrépides des hommes.

Aussitôt que les François et les Anglois parurent sur ces rivages, par un instinct naturel, les Hurons s'attachèrent aux premiers, et les Iroquois penchèrent vers les seconds; mais cependant sans les aimer, et ne s'en servant que pour se procurer des armes. Ils abandonnoient leurs nouveaux alliés, quand ils devenoient trop puissans, et s'unissoient à eux de nouveau, quand les François obtenoient la victoire. Ils donnèrent au monde l'incroyable spectacle d'un petit troupeau de Sauvages, qui se ménageoit entre deux grandes nations civilisées, cherchant à détruire l'une par l'autre; touchant souvent au moment d'accomplir ce dessein profond, et de devenir à-la-fois le maître et le libérateur de cette vaste partie du Nouveau-Monde.

Tels furent les peuples que nos missionnaires entreprirent de nous attacher par la religion. Si la France vit son empire s'étendre au Nouveau-Monde, par-delà les rives du

Meschacebé ; si elle conserva si long-temps le Canada contre les Iroquois et les Anglois unis, elle dut une partie de ces succès aux Jésuites. Ce furent eux qui sauvèrent la colonie au berceau, en plaçant pour boulevard, devant elle, un village de Hurons et d'Iroquois chrétiens; en prévenant des coalitions générales d'Indiens ; en négociant des traités de paix; en allant seuls s'exposer à la fureur des Iroquois, pour traverser les desseins des Anglois. Les dépêches des gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre, ne cessent de peindre nos missionnaires, comme leurs plus dangereux ennemis; ils les représentent, déconcertant tous les desseins de la puissance Britannique, découvrant ses secrets, et lui enlevant le cœur et les armes des Sauvages.

La mauvaise administration du Canada, les fausses démarches des commandans, une politique étroite ou oppressive, mettoient souvent plus d'entraves aux bonnes intentions des Jésuites, que l'opposition de l'ennemi. Présentoient-ils les plans les plus sages et les mieux concertés pour la prospérité de la colonie? on les louoit de leur zèle, et l'on suivoit d'autres avis; mais aussitôt que les affaires devenoient difficiles, on avoit recours à eux. On ne balançoit point à les employer dans les négociations les plus dangereuses, sans être arrêté par le péril auquel on les exposoit: l'his-

toire de la Nonvelle-France en offre un exemple bien remarquable.

La guerre étoit allumée entre les François et les Iroquois : ceux-ci avoient l'avantage ; ils s'étoient avancés jusques sous les murs de Québec, et avoient massacré et dévoré les habitans des campagnes ; tout paroissoit perdu. Le père de Lamberville étoit en ce moment même missionnaire chez les Iroquois. Quoique sans cesse exposé à être brûlé vif par les vainqueurs, il n'avoit pas voulu se retirer, dans l'espérance de les ramener à des mesures pacifiques, et de sauver les restes de la colonie. Les vieillards l'aimoient, et l'avoient protégé contre les guerriers.

Sur ces entrefaites il reçoit une lettre du gouverneur du Canada, qui le supplie d'engager les Sauvages à envoyer des ambassadeurs au fort Catarocouy, pour traiter de la paix. Le missionnnaire court chez les anciens, et fait tant par ses remontrances et ses prières, qu'il les décide à accepter la trêve, et à députer leurs principaux chefs. Ces chefs, en arrivant au rendez-vous, sont arrêtés, mis aux fers et envoyés en France, aux galères.

Le père Lamberville avoit ignoré le dessein secret du commandant. Il avoit agi de si bonne-foi, qu'il étoit demeuré au milieu des Sauvages. Quand il apprit ce qui étoit arrivé, il se crut perdu. Il n'attendoit plus qu'une

N..

mort affreuse, lorsque les anciens le firent appeler. Il les trouva assemblés au conseil, le visage sévère et l'air menaçant. Un d'entre eux lui raconta avec indignation la trahison du gouverneur ; puis il ajouta :

« On ne sauroit disconvenir que toutes sortes » de raisons ne nous autorisent à te traiter » en ennemi ; mais nous ne pouvons nous y » résoudre. Nous te connoissons trop pour » n'être pas persuadés que ton cœur n'a point » de part à la trahison que tu nous a faite, et » nous ne sommes pas assez injustes pour te » punir d'un crime dont nous te croyons inno- » cent, et que tu détestes, sans doute, autant » que nous ; .... il n'est pourtant pas à propos » que tu restes ici ; tout le monde ne t'y rendrait » peut-être pas la même justice ; et quand une » fois notre jeunesse aura chanté la guerre, » elle ne verra plus en toi qu'un perfide qui a » livré nos chefs à un dur et rude esclavage, » et elle n'écoutera plus que sa fureur, à » laquelle nous ne serions plus les maîtres de » te soustraire (1). »

Après ce discours, on contraignit le missionnaire de partir ; et on lui donna des guides qui le conduisirent par des routes détournées au-delà de la frontière. Louis XIV fit

---

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, liv. II, p. 346.

relâcher les Indiens, aussitôt qu'il eut appris la manière dont on les avoit arrêtés. Le chef qui avoit harangué le père Lamberville se convertit peu de temps après, et se retira à Québec. Sa conduite, en cette occasion, fut le premier fruit des vertus du christianisme, qui commençoient à germer dans son cœur.

Mais aussi quels hommes que les Brébœuf, les Lallament, les Jogues qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France ! J'ai une fois rencontré un de ces apôtres, au milieu des solitudes américaines. Un matin, que je cheminois lentement dans les forêts, j'apperçus, venant à moi, un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton; il étoit tout illuminé par un rayon de l'aurore, qui tomboit sur lui à travers le feuillage des arbres. Je crus voir Thermosiris, sortant du bois sacré des muses, dans les déserts de la Haute-Egypte. C'étoit un missionnaire de la Louisiane; il revenoit de la Nouvelle-Orleans, et retournoit aux Illinois, où il dirigeoit un petit troupeau de François et de Sauvages chretiens. Nous fîmes route ensemble pendant plusieurs jours : quelque diligent que je fusse au matin, je trouvois toujours le vieux voyageur levé avant moi, et disant son breviaire, en se promenant dans

la forêt. Ce saint homme avoit beaucoup souffert; il racontoit bien les peines de sa vie; il en parloit sans aigreur, et sur-tout sans plaisir, mais avec sérénité : je n'ai point vu un sourire plus paisible. Il citoit agréablement et souvent des vers de Virgile et d'Homère, qu'il appliquoit aux belles scènes, qui se succédoient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupoient. Il me parut avoir de vastes connoissances en tous genres, qu'il laissoit à peine appercevoir sous sa simplicité évangélique; comme ses prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avoit l'air de tout ignorer. Nous eûmes un jour une longue conversation sur la révolution Françoise, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes, dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve, dont nous ne savions point le nom, et qui, depuis nombre de siècles, rafraîchissoit de ses eaux cette rive inconnue. J'en fis tout haut la réflexion, et je vis le vieillard s'attendrir. Les larmes lui vinrent aux yeux, à cette image d'une vie ignorée et consumée dans les déserts, à d'obscurs bienfaits.

La vie que les missionnaires menoient au milieu des Sauvages sanguinaires de la Nouvelle-France, les fatigues qu'ils éprouvoient, la couronne du martyr que plusieurs d'entre eux ont reçue, tout cela est si beau dans les fastes du

christianisme, qu'il n'y a point de cœurs qui n'en soient touchés.

Le père Charlevoixnous décrit ainsi un des misssionnaires du Canada :

« Le père Daniel étoit trop près de Québec, » pour n'y pas faire un tour avant de reprendre » le chemin de sa mission. . . . .

» . . . .

» Il arriva au port dans un canot, l'aviron à » la main, accompagné de trois ou quatre » Sauvages les pieds nuds, épuisé de force, » une chemise pourrie et une soutane toute » déchirée sur son corps décharné; mais avec » un visage content et charmé de la vie qu'il » menoit, et inspirant par son air et par ses » discours, l'envie d'aller partager avec lui des » croix auxquelles le Seigneur attachoit tant » d'onction. »

Voilà de ces joies et de ces larmes, telles que Jésus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

Ecoutons encore l'historien de la Nouvelle-France :

« Rien n'étoit plus apostolique que la vie » qu'ils menoient; (les missionnaires chez les » Hurons). Tous leurs momens étoient comp- » tés par quelque action héroïque, par des » conversations ou par des souffrances qu'ils » regardoient comme de vrais dédommage-

» mens, lorsque leurs travaux n'avoient pas
» produit tout le fruit dont ils s'étoient flattés.
» Depuis quatre heures du matin qu'ils se le-
» voient, lorsqu'ils n'étoient pas en course,
» jusqu'à huit, ils demeuroient ordinairement
» renfermés; c'étoit le temps de la prière, et
» le seul qu'ils eussent de libre pour leur exer-
» cice de piété. A huit heures, chacun alloit
» où son devoir l'appeloit; les uns visitoient
» les malades, les autres suivoient, dans les
» campagnes, ceux qui travailloient à cultiver
» la terre; d'autres se transportoient dans les
» bourgades voisines, qui étoient destituées de
» pasteurs. Ces courses produisoient plusieurs
» bons effets; car, en premier lieu, il ne
» mouroit point, ou il mouroit bien peu d'en-
» fans sans baptême; des adultes mêmes qui
» avoient refusé de se faire instruire tandis
» qu'ils étoient en santé, se rendoient dès qu'ils
» étoient malades; ils ne pouvoient tenir contre
» l'industrieuse et constante charité de leurs
» médecins. »

Si l'on trouvoit de pareilles descriptions dans le Télémaque, combien ne se récrieroit-on pas sur le goût simple et touchant de ces choses! On loueroit avec transport la fiction du poëte, et l'on est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Mais ce n'étoient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques : tantôt ils sui-

voient les Sauvages dans des chasses lointaines qui duroient plusieurs années, et où ils se trouvoient obligés de manger jusqu'à leurs vêtemens; tantôt ils étoient exposés aux caprices inconcevables de ces Indiens, qui, comme des enfans, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs desirs. Mais ils s'estimoient payés de leurs peines, s'ils avoient, durant leurs longues souffrances, acquis une ame à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déja vu que la patrie n'avoit point de citoyens plus fidèles : l'honneur d'être François, leur valut souvent la persécution, et la mort. Les Sauvages les reconnoissoient pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportoient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entre eux, cette palme qu'ils avoient tant desirée, et qui les a fait monter au rang des premiers apôtres. La bourgade Huronne, où le père Daniel (1) étoit missionnaire, fut surprise par les Iroquois, au matin du 4 de juillet 1648; les jeunes guerriers étoient absens. Le Jésuite, dans ce moment même, disoit la messe à ses néophytes. Il n'eut que le temps d'achever la consécration, et de courir à l'endroit d'où

(1) Le même dont Charlevoix nous a fait le portrait.

partoient les cris. Une scène lamentable s'offrit à ses yeux; femmes, enfans, vieillards gisoient pêle-mêle expirant. Tout ce qui vivoit encore tombe à ses pieds, et lui demande le baptême. Le père trempe un voile dans l'eau, et le secouant sur la foule à genoux, procure la vie des cieux, à ceux qu'il ne pouvoit arracher à la mort temporelle. Il se ressouvint alors d'avoir laissé dans les cabanes quelques malades qui n'avoient point encore reçu le sceau du christianisme ; il y vole, les met au nombre des rachetés, retourne à la chapelle, cache les vases sacrés, donne une absolution générale aux Hurons qui s'étoient réfugiés à l'autel, les pressent de fuir, et pour leur en laisser le temps, marche à la rencontre des ennemis. A la vue de ce prêtre qui s'avançoit seul contre une armée, les Barbares étonnés s'arrêtent et reculent quelques pas; n'osant approcher du saint, ils se contentent de le percer de loin de leurs flèches : « Il en » étoit tout hérissé, dit Charlevoix, qui par» loit encore avec une action surprenante, » tantôt à Dieu à qui il offroit son sang pour » le troupeau, tantôt à ses meurtriers qu'il » menaçoit de la colère du ciel, en les assurant » néanmoins qu'ils trouveroient toujours le » Seigneur disposé à les recevoir en grâce, » s'ils avoient recours à sa clémence (1). » Il

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, p. 5, liv. 7.

meurt et sauve une partie de ses néophytes, en arrêtant ainsi les Iroquois autour de lui. »

Le P. Garnier montra le même héroïsme dans une autre bourgade : il étoit tout jeune encore, et s'étoit arraché dernièrement aux pleurs de sa famille, pour sauver des ames dans les forêts du Canada. Atteint de deux balles sur le champ de carnage, il est renversé sans connoissance ; un Iroquois, le croyant mort, le dépouille. Quelque temps après le père revient de son évanouissement ; il soulève la tête, et voit à quelque distance un Huron, qui rendoit le dernier soupir. L'Apôtre fait un effort, pour aller absoudre le catéchumène ; il se traîne, il retombe : un Barbare l'apperçoit, accourt, et lui fend les entrailles de deux coups de hache : « Il expire, » dit encore Charlevoix, dans l'exercice, et » pour ainsi dire dans le sein même de la » charité (1). »

Enfin le père de Brébœuf, oncle du poëte du même nom, fut brûlé avec ces tourmens horribles, que les Iroquois faisoient subir à leurs prisonniers.

« Ce père, que vingt années de travaux, » les plus capables de faire mourir tous les » sentimens naturels, un caractère d'esprit, » d'une fermeté à l'épreuve de tout, une vertu

---

(1) Liv. VII, p. 24.

» nourrie dans la vue toujours prochaine d'une
» mort cruelle, et portée jusqu'à en faire l'ob-
» jet de ses vœux les plus ardens, prévenu,
» d'ailleurs, par plus d'un avertissement cé-
» leste, que ses vœux seroient exaucés, se rioit
» également des menaces et des tortures ; mais
» la vue de ses chers néophytes, cruellement
» traités à ses yeux, répandoit une grande amer-
» tume sur la joie qu'il ressentoit de voir ses
» espérances accomplies. . . . .
. . . .
. . . .

» Les Iroquois connurent bien d'abord qu'ils
» auroient affaire à un homme à qui ils n'au-
» roient pas le plaisir de voir échapper la moin-
» dre foiblesse ; et comme s'ils eussent appré-
» hendé qu'il ne communiquât aux autres son
» intrépidité, ils le séparèrent, après quelque
» temps, de la troupe des prisonniers, le firent
» monter seul sur un échaffaud, et s'achar-
» nèrent de telle sorte sur lui, qu'ils parois-
» soient hors d'eux-mêmes, de rage et de
» désespoir.

» Tout cela n'empêchoit point le serviteur de
» Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux
» Hurons qui ne le voyoient plus, mais qui
» pouvoient encore l'entendre, tantôt à ses
» bourreaux qu'il exhortoit à craindre la colère
» du ciel, s'ils continuoient à persécuter les
» adorateurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna

» les Barbares; ils voulurent lui imposer » silence, et n'en pouvant venir à bout, ils » lui coupèrent la lèvre inférieure et l'extré- » mité du nez, lui appliquèrent par tout le » corps des torches allumées, lui brûlèrent » les gencives, etc. »

On tourmentoit auprès du père de Brébœuf un autre missionnaire, nommé le père Lallament, et qui ne faisoit que d'entrer dans la carrière évangélique. La douleur lui arrachoit quelquefois des cris involontaires; il demandoit de la force au vieil apôtre qui, ne pouvant plus parler, lui faisoit de douces inclinations de tête, et sourioit avec ses lèvres mutilées, pour encourager le jeune martyr. Les fumées des deux bûchers, montant vers le ciel, affligeoient et réjouissoient les anges. On fit un collier de haches ardentes au père de Brébœuf; on lui coupa des lambeaux de chair que l'on dévora, en disant que la chair des François étoit excellente (1); puis, continuant ces railleries: « tu » nous assurois tout-à-l'heure, crioient les » Barbares, que plus on souffre sur la terre, » plus on est heureux dans le ciel; c'est par » amitié pour toi, que nous nous étudions à » augmenter tes souffrances (2). »

Lorsqu'on portoit dans Paris, des cœurs de

---

(1) *Hist. de France*, p. 17.

(2) *Id. ib.* p. 18.

prêtres au bout des piques, on chantoit : *Ah! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas.*

Enfin, après avoir souffert plusieurs autres tourmens, que nous n'oserions transcrire, le père de Brébœuf rendit l'esprit, et son ame s'envola au séjour de celui qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs.

C'étoit en 1649 que ces choses se passoient en Canada ; c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphoit alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée, se réjouiront de ces tourmens des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront, qu'après tout, les missionnaires étoient victimes de leur fanatisme ; ils demanderont, avec une pitié superbe, *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique ?* A la vérité, nous convenons qu'ils n'alloient pas sur un plan de savans, tenter de grandes découvertes philosophiques ; ils obéissoient seulement à ce maître, qui leur avoit dit : « Allez et enseignez. » *Docete omnes gentes ;* et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittoient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur

sang, révéler à un Barbare qu'ils n'avoient jamais vu. — Quoi? — Rien, selon le monde, presque rien : L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame : *Docete omnes gentes!*

CHAPITRE IX.

Fin des Missions.

Ainsi nous avons indiqué les voies que suivoient les différentes missions ; voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. Il nous semble que c'étoit un juste sujet d'orgueil pour l'Europe (et sur-tout pour la France, qui fournissoit le plus grand nombre de missionnaires) que de voir tous les ans sortir de son sein, des hommes qui alloient faire éclater les miracles des arts, des loix, de l'humanité et du courage, dans les quatre parties de la terre. Delà provenoit la haute idée que les étrangers se formoient de notre nation, et du Dieu qu'on y adoroit. Les peuples les plus éloignés vouloient entrer en liaison avec nous; l'ambassadeur du Sauvage de l'Occident, rencontroit à notre cour l'ambassadeur des nations de l'Aurore. Nous ne nous piquons pas du don de prophétie ; mais on se peut tenir assuré, (et l'expérience le prouvera) que jamais des savans, dépêchés aux pays lointains, avec tous les instrumens et tous les

plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécutoit seul avec son chapelet et son breviaire.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIEME PARTIE.
CULTE.

LIVRE CINQUIÈME.
ORDRE MILITAIRE OU CHEVALERIE.

CHAPITRE PREMIER.
Chevaliers de Malthe.

Il n'y a pas un beau souvenir, pas une belle institution dans les siècles modernes, que le christianisme ne réclame. Les seuls temps poétiques de notre histoire, les temps chevaleresques lui appartiennent encore : la vraie religion

a le singulier mérite d'avoir créé parmi nous l'âge de la féerie et des enchantemens.

M. de Sainte-Palaye semble vouloir séparer la chevalerie militaire de la chevalerie religieuse, et tout invite, au contraire, à les confondre. Il ne croit pas qu'on puisse faire remonter l'institution de la première au-delà du onzième siècle (1), et c'est précisément l'époque des Croisades qui donnèrent naissance aux Hospitaliers, aux Templiers et à l'ordre Teutonique (2). La loi formelle par laquelle la chevalerie ordinaire s'engageoit à défendre la foi; la ressemblance de ses cérémonies avec celles des sacremens de l'église, ses jeûnes, ses ablutions, ses confessions, ses prières, ses engagemens monastiques, (3) montrent suffisamment que tous les chevaliers avoient la même origine religieuse. Enfin, le vœu de célibat qui paroît établir une grande différence entre des héros chastes et des guerriers qui ne parlent que d'amour, n'est pas une chose qui doivent arrêter : ce vœu n'étoit pas général dans les ordres militaires chrétiens. Les chevaliers de S. Jacques-de-l'Epée, en Espagne, pou-

(1) *Mém. sur l'anc. Chev.* tom. I, II.me part. pag. 66.

(2) Hén. *Hist. de Fr.* tom. I, pag. 167; Fleury, *Hist. Ecclés.* tom. XIV, pag. 387; tom. XV, pag. 604; Heilyot. *Hist. des Ordres Relig.* tom. III, pag. 74, 143,

(3) Sainte-Palaye, *loc. cit.* et la note 11.

voient se marier (1) ; et dans l'ordre de Malthe, on n'est obligé de renoncer au lien conjugal, qu'en passant aux dignités de l'ordre, ou en entrant en jouissance de ses bénéfices.

D'après l'abbé Giustiniani, ou sur le témoignage plus certain, mais moins agréable du frère Heilyot, on trouve trente ordres religieux militaires : neuf sous la règle de S. Basyle ; quatorze sous celle de S. Augustin ; et sept attachés à l'institut de S. Benoît. Nous ne parlerons que des principaux, à savoir : les hospitaliers, ou chevaliers de Malthe en Orient, les Teutoniques en Occident, et les chevaliers de Calatavre (en y comprenant ceux d'Alcantara et de S. Jacques-de-l'Epée) au midi de l'Europe.

Si les auteurs sont exacts, on peut compter encore plus de 28 autres ordres militaires, qui, n'étant point soumis à des règles particulières, ne sont considérés que comme d'illustres confrairies religieuses. Tels sont tous ces chevaliers du Lion, du Croissant, du Dragon, de l'Aigle-Blanche, du Lys, du Fer-d'Or, et ces chevalières de la Hache, dont les noms rappellent les Roland, les Roger, les Renaud, les Clorinde, les Bradamante, et tous les prodiges de la table ronde.

(1) Fleury. *Hist. Ecclés.* tom. XV, liv. LXXII, pag. 406, édit. 1719, *in*-4.°

Quelques marchands d'Almafi, dans le royaume de Naples, obtiennent de Romensor, calife d'Egypte, la permission de bâtir une église latine à Jérusalem; ils y ajoutent un hôpital pour y recevoir les étrangers et les pélerins : Gérard de Provence le gouverne. Les croisades commencent. Godefroy de Bouillon arrive, il donne quelques terres aux nouveaux *Hospitaliers*. Boyant-Roger succède à Gérard, Raymond-Dupuy à Roger. Dupuy prend le titre de grand-maître, divise les hospitaliers en *chevaliers*, pour assurer les chemins aux pélerins et pour combattre les infidèles; en *chapelains*, consacrés au service des autels; et en *frères servans*, qui devoient aussi prendre les armes.

L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce, qui, tour-à-tour ou toutes ensemble, viennent aborder aux rivages de la Syrie, sont soutenues par les braves hospitaliers. Mais la fortune change sans changer la valeur : Saladin reprend Jérusalem. Acre, ou Ptolémaïde est bientôt le seul port qui reste aux croisés en Palestine. On y voit réuni le roi de Jérusalem et de Chypre, le roi de Naples et de Sicile, le roi d'Arménie, le prince d'Antioche, le comte de Jaffa, le patriarche de Jérusalem, les chevaliers du Saint-Sépulcre, le légat du pape, le comte de Tripoli, le prince de Galilée, les Templiers, les Hospitaliers, les chevaliers Teutoniques, ceux de Saint-Lazare,

les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins, le prince de Tarente et le duc d'Athènes. Tous ces princes, tous ces peuples, tous ces ordres ont leur quartier à part, où ils vivent indépendans les uns des autres : « en sorte, » dit l'abbé Fleury, qu'il y avoit cinquante-» huit tribunaux qui jugeoient à mort (1). »

Le trouble ne tarda pas à se mettre parmi tant d'hommes de mœurs et d'intérêts divers. On en vient aux mains dans la ville. Charles d'Anjou et Hugues III, roi de Chypre, en prétendant tous deux au royaume de Jérusalem, augmentent encore la confusion. Le soudan Mélec-Messor, profitant de ces querelles intestines, s'avance avec une puissante armée, dans le dessein d'arracher aux croisés leur dernier refuge. Il est empoisonné par un de ses émirs en sortant d'Egypte; mais avant d'expirer, il fait jurer à son fils de ne point donner de sépulture aux cendres paternelles, qu'il n'ait fait tomber Ptolémaïde.

Mélec-Séraph exécute religieusement la dernière volonté de son père : Acre est assiégée et emportée d'assaut le 18 de mai 1291. Des religieuses donnèrent alors un exemple effrayant de la chasteté chrétienne : elles se mutilèrent le visage, et furent trouvées dans

(1) *Hist. Eccl.*

cet état par les infidèles qui en eurent horreur, et qui les massacrèrent.

Après la réduction de Ptolémaïde, les Hospitaliers se retirèrent dans l'île de Chypre où ils demeurèrent dix-huit ans. Rhodes s'étant révoltée contre Andronique, empereur d'Orient, appelle les Sarrazins dans ses murs. Villaret, grand-maître des hospitaliers, obtient d'Andronique l'investiture de l'île, en cas qu'il puisse la soustraire au joug des Mahométans. Ses chevaliers se couvrent de peau de brebis, et se traînant sur les mains au milieu d'un troupeau, ils se glissent dans la ville pendant un épais brouillard, se saisissent d'une des portes, égorgent la garde, et introduisent dans les murs le reste de l'armée chrétienne.

Quatre fois les Turcs essaient de reprendre l'isle de Rhodes sur les chevaliers, et quatre fois ils sont repoussés. Au troisième effort, le siège de la ville dura cinq ans, et au quatrième, Mahomet battit les murs avec seize canons, d'un calibre tel qu'on n'en avoit point encore vu en Europe.

Ces mêmes chevaliers, à peine échappés à la puissance Ottomane, en devinrent tout-à-coup les protecteurs. Un prince Zizime, fils de ce Mahomet II, qui naguères foudroyoit les remparts de Rhodes, implore le secours des chevaliers, contre Bajazet, son frère, qui l'avoit dépouillé de son héritage. Bajazet, qui

craignoit une guerre civile, se hâte de faire la paix avec l'Ordre, et consent à lui payer une certaine somme tous les ans, pour la pension de Zizime. On vit alors, par un de ces jeux si communs de la fortune, un grand empereur des Turcs, tributaire de quelques hospitaliers chrétiens.

Enfin, sous le grand-maître Villiers-de-l'Isle-Adam, Soliman s'empare de Rhodes, après y avoir perdu cent mille hommes. Les chevaliers se retirent à Malthe, que leur abandonne Charles-Quint. Ils y sont attaqués de nouveau par les Turcs; mais leur courage les délivre, et ils restent paisibles possesseurs de l'île, sous le nom de laquelle ils sont encore connus aujourd'hui (1).

CHAPITRE II.

Ordre Teutonique.

A l'autre extrémité de l'Europe, la chevalerie religieuse jetoit les fondemens de ces états, qui sont devenus de puissans royaumes.

L'ordre Teutonique avoit pris naissance pendant le premier siège d'Acre par les chrétiens,

---

(1) Vert. *Hist. des chev. de Malthe*; Fleury, *Hist Eccl.* Giustinian. *Hist. deg li Ordin. milit.* Heilyot, *Hist. des Ordres Relig.* tom. III.

vers l'an 1190. Dans la suite, le duc de Massovie et de Pologne l'appela à la défense de ses états, contre les incursions des Prussiens. Ceux-ci étoient un peuple barbare, qui sortoit de temps en temps de ses forêts, pour ravager les contrées voisines. Ils avoient réduit la province de Culm en une affreuse solitude, et n'avoient laissé debout, sur la Vistule, que le seul château de Plotzko. Les chevaliers Teutoniques, pénétrant peu-à-peu dans les bois de la Prusse, y bâtirent des forteresses. Les Warmiens, les Barthes, les Natangues subirent tour-à-tour le joug, et la navigation des mers du Nord fut assurée.

Les chevaliers de Porte-glaive, qui de leur côté avoient travaillé à la conquête des pays septentrionaux, en se réunissant aux chevaliers Teutoniques, leur donnèrent une puissance vraiment royale. Les progrès de l'Ordre furent malheureusement retardés par la division qui régna long-temps entre les chevaliers et les évêques de Livonie; mais, enfin, tout le nord de l'Europe étant soumis, Albert, marquis de Brandebourg, embrassa la doctrine de Luther, chassa les chevaliers de leurs gouvernemens, et se rendit seul maître de la Prusse, qui prit alors le nom de Prusse ducale. Ce nouveau duché fut érigé en royaume, en 1701, sous le père du grand Frédéric.

Les restes de l'ordre Teutonique subsistent

encore en Allemagne, et c'est le prince Charles qui en est grand-maître aujourd'hui (1).

CHAPITRE III.

Chevaliers de Calatrave, et de Saint-Jacques-de-l'Epée, en Espagne.

L'ÉGLISE militante faisoit, au centre de l'Europe, les mêmes progrès qu'aux extrémités.

Vers l'an 1147, Alphonse-le-Batailleur, roi de Castille, enleva aux Maures la place de Calatrave en Andalousie. Huit ans après, les Maures se préparèrent à la reprendre, sur dom Sanche, successeur d'Alphonse. Dom Sanche, effrayé de ce dessein, fait publier qu'il donne la place à quiconque veut la défendre. Personne n'osa se présenter, hors un bénédictin de l'ordre de Cîteau, dom Didace Vilasquès, et Raymond, son abbé. Ils se jetèrent dans Calatrave, avec les paysans et les familles qui dépendoient de leur monastère de Fitero; ils firent prendre les armes aux frères convers, et fortifièrent la ville menacée. Les Maures étant informés de ces préparatifs, renoncèrent à leur entreprise : la place demeura à l'abbé

---

(1) Shoonbeck, *Ord. Mil.* Giustinian, *Hist. Chronol. degli Ord. milit.* Heilyot, *Hist. des Ord. Relig.* tom. III, Fleury, *Hist. Eccl.*

Raymond, et les frères convers se changèrent en chevaliers du nom de *Calatrava*.

Ces nouveaux chevaliers firent dans la suite plusieurs conquêtes sur les Maures de Valence et de Jaën : Favera, Maella, Macalon, Valdetormo, la Fresueda, Valderobbes, Calenda, Aqua-viva, Ozpipa, tombèrent tour-à-tour entre leurs mains. Mais l'Ordre reçut un grand échec à la bataille d'Alarcos, que les Maures d'Afrique gagnèrent en 1195, sur le roi de Castille. Les chevaliers de Calatrave y périrent presque tous, avec ceux d'Alcantara et de Saint-Jacques-de-l'Epée.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les derniers, qui eurent aussi pour but de combattre les Maures, et de protéger les voyageurs contre les incursions des infidèles (1).

Il suffit de jeter les yeux sur l'histoire, à l'époque de l'institution de la chevalerie religieuse, pour reconnoître les importans services qu'elle a rendus à la société. L'ordre de Malthe, en Orient, a protégé le commerce et la navigation renaissante, et a été, pendant plus d'un siècle le seul boulevard qui empêchât les Turcs de se précipiter sur l'Italie. Dans le Nord, l'ordre Teutonique, en subjuguant les peuples errans sur les bords de la Baltique, a éteint le foyer de ces terribles éruptions qui ont tant de

(1) Shoonbeck, Giustin. Heilyot, Fleury et Marianas.

fois désolé l'Europe : il a donné le temps à la civilisation de faire des progrès, et de perfectionner ces nouvelles armes, qui nous mettent à l'abri des Alaric et des Attila futurs.

Ceci ne paroîtra point une vaine conjecture, si l'on observe que les courses des Normands n'ont cessé que vers le dixième siècle, et que les chevaliers Teutoniques, à leur arrivée dans le Nord, trouvèrent une population réparée, et d'innombrables barbares, qui s'étoient déja débordés tout autour d'eux. Les Turcs descendant de l'Orient, et les Livoniens, les Prussiens, les Poméraniens, arrivant de l'Occident et du Septentrion, auroient renouvelé dans l'Europe, à peine reposée, les scènes des Huns et des Goths.

Les chevaliers Teutoniques rendirent même un double service à l'humanité ; car en domptant des sauvages, ils les contraignirent à s'attacher à la culture et à embrasser la vie sociale. Chrisbourg, Bartenstein, Wisembourg, Wesel, Brumberg, Thorn, la plupart des villes de la Prusse, de la Courlande et de la Sémigalie furent fondées par cet Ordre militaire religieux ; et tandis qu'il peut se vanter d'avoir assuré l'existence des peuples de la France et de l'Angleterre, il peut aussi se glorifier d'avoir civilisé tout le nord de la Germanie.

Un autre ennemi étoit encore peut-être plus dangereux que les Turcs et les Prussiens,

parce qu'il se trouvoit au centre même de l'Europe. Les Maures ont été plusieurs fois sur le point d'asservir la chrétienté ; et quoique ce peuple paroisse avoir eu dans ses mœurs plus d'élégance que les autres barbares, il avoit toutefois dans sa religion, qui admettoit la polygamie et l'esclavage, dans son tempérament despotique et jaloux ; il avoit, disons-nous, un obstacle invincible aux lumières et au bonheur de l'humanité.

Les ordres militaires de l'Espagne en combattant ces infidèles, ont donc, ainsi que l'ordre Teutonique et celui de Saint-Jean-de-Jérusalem, prévenu de très-grands malheurs. Les chevaliers chrétiens remplacèrent en Europe les troupes soldées, et furent une espèce de milice régulière, qui se transportoit là où le danger étoit le plus pressant. Les rois et les barons, obligés de licencier leurs vassaux au bout de quelques mois de service, avoient été souvent surpris par les Barbares. Ce que l'expérience et le génie des temps n'avoient pu faire, la religion l'exécuta ; elle associa des hommes qui jurèrent, au nom de Dieu, de verser leur sang pour la patrie. Les chemins devinrent libres ; les provinces furent purgées des brigands qui les infestoient, et les ennemis du dehors trouvèrent une digue à leurs ravages.

On a blâmé les chevaliers d'avoir été cher-

cher les infidèles jusques dans leurs foyers. Mais on n'observe pas que ce n'étoit, après tout, que de justes représailles contre des peuples qui avoient attaqué les premiers les peuples chrétiens. Les Maures, que Charles Martel extermina, justifient les croisades. Les disciples du Coran sont-ils demeurés tranquilles dans les déserts de l'Arabie, et n'ont-ils pas porté leur loi et leurs ravages jusqu'aux murailles de Delhi, et jusqu'aux remparts de Vienne ? Il falloit peut-être attendre que tous ces repaires de bêtes féroces se fussent remplis de nouveau ; et parce qu'on a marché contre elles sous la bannière de la religion, l'entreprise n'étoit ni juste, ni nécessaire ! Tout étoit bon, Theutatès, Odin, Allah, pourvu qu'on n'eût pas Jésus-Christ !

CHAPITRE IV.

Vie et Mœurs des Chevaliers.

Les sujets qui parlent le plus à l'imagination, ne sont pas les plus faciles à peindre, soit qu'ils aient dans leur ensemble un certain vague plus charmant que toutes les descriptions qu'on en peut faire, soit que le lecteur aille toujours au-delà de vos tableaux. Le seul mot de *chevalerie*, le seul nom d'un illustre *chevalier*, est proprement une merveille, que

tous les détails ne peuvent surpasser ; tout est là-dedans, depuis les fables d'Arioste, jusqu'aux exploits des véritables paladins ; depuis les palais d'Alcine et d'Armide, jusqu'aux tourelles de Cœuvre et d'Anet.

Il n'est guères possible de parler même historiquement de la chevalerie, sans avoir recours aux Troubadours qui l'ont chantée, comme on s'appuie de l'autorité d'Homère, en tout ce qui concerne les anciens héros : c'est ce que les critiques les plus sévères ont reconnu. Mais alors on a l'air de ne s'occuper que de fictions. Nous sommes accoutumés à une vérité si stérile, que tout ce qui n'a pas la même sécheresse, nous paroît mensonge : comme ces peuples nés dans les glaces du pôle, nous préférons nos tristes déserts à ces champs où

La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator, produce (1).

L'éducation du chevalier commençoit à l'âge de sept ans (2). Duguesclin, encore enfant, s'amusoit dans les vieilles avenues du château de son père, à représenter des sièges et des combats avec de petits paysans de son âge. On le voyoit courir dans les bois, lutter contre les vents, sauter de larges fossés, escalader les

(1) Tas. cant. I, oct. 62.
(2) Sainte-Palaye, tom. I, prem. part.

ormes et les chênes; et déja montrer dans les landes de la Bretagne, le héros qui devoit sauver la France (1).

Bientôt on passoit à l'office de page ou de *damoiseau*, dans le château de quelque baron. C'étoit là qu'on prenoit les premières leçons sur la foi gardée à Dieu et aux dames (2). Souvent le jeune page y commençoit pour la fille du seigneur, une de ces durables tendresses que des miracles de vaillance devaient immortaliser. De vastes architectures gothiques, de vieilles forêts, de grands étangs solitaires, nourrissoient, par leur aspect romanesque, les passions que rien ne pouvoit détruire, et qui devenoient des espèces d'enchantement ou de sort.

Excité par l'amour au courage, le page poursuivoit les mâles exercices qui lui ouvroient la route de l'honneur. Sur un coursier indompté, il lançoit, dans l'épaisseur des bois, les bêtes sauvages, ou rappelant le faucon du haut des cieux, il forçoit le tyran des airs à venir timide et soumis, se poser sur sa main assurée. Tantôt, comme Achille enfant, il faisoit voler des chevaux sur la plaine, en s'élançant de l'un à l'autre; d'un saut franchisssant leur croupe ou s'asseyant

---

(1) Vie de Duguesclin.

(2) Sainte-Palaye, tom. I, pag. 7.

sur leur dos ; tantôt il montoit tout armé jusqu'au haut d'une tremblante échelle, et se croyoit déja sur la brèche, criant : *Montjoye et Saint-Denis !* (1). Dans la cour de son baron, il recevoit toutes les instructions et tous les exemples propres à former sa vie. Là se rendoient sans cesse des chevaliers connus ou inconnus, qui s'étoient voués à des aventures périlleuses, qui revenoient seuls des royaumes du Cathay, des confins de l'Asie, et tous ces lieux incroyables où ils redressoient les torts, et combattoient les infidèles.

« On veoit, dit Froissard, parlant de la » maison du duc de Foy, on veoit en la » salle, en la chambre, en la cour, che» valiers et écuyers d'honneur aller et mar» cher, et les oyoit-on parler d'armes et » d'amour ; tout honneur étoit là-dedans » trouvé ; toute nouvelle, de quelque pays ne » de quelque royaume que ce fust, là-dedans, » on y aprenoit ; car de tous pays, pour la » vaillance du seigneur, elles y venoient. »

Or sortir de page, on devenoit écuyer, et la religion présidoit toujours à ces changemens. De puissans parrains ou de belles marraines promettoient à l'autel pour le héros futur, religion, fidélité et amour. Le service

---

(1) Sainte-Palaye, tom. II, part. II.

de l'écuyer consistoit, en paix, à trancher à table, à servir lui-même les viandes, comme les guerriers d'Homère, à donner à laver aux convives :

> Et après le manger lavèrent
> Et cuier de l'eve (eau) donnèrent.

Les plus grands seigneurs ne rougissoient point de remplir ces offices. « A une table devant » le roi, dit le sire de Joinville, mangeoit le » roi de Navarre, qui moult étoit paré et » aourné de drap d'or en cotte et mantel; la » ceinture, le sermail et chapelle d'or fin, » devant lequel je tranchois. »

L'écuyer suivoit le chevalier à la guerre, portoit sa lance, et son heaume élevé sur le pommeau de la selle, et conduisoit ses chevaux, en les tenant par la droite. « Quand il entra » dans la forest, il rencontra quatre escuyers, » qui menoient quatre blancs destriers en » dextre. » Son devoir dans les duels et les batailles, étoit de fournir des armes à son chevalier, de le relever quand il étoit abattu, de lui donner un cheval frais, de parer les coups qu'on lui portoit, mais sans pouvoir combattre lui-même.

Enfin, lorsqu'il ne manquoit plus rien aux qualités du *poursuivant d'armes*, il étoit admis aux honneurs de la chevalerie. Les lices d'un tournois, un champ de bataille, le fossé d'un

château, la brèche d'une tour, étoient souvent le théâtre honorable où se conféroit l'ordre des vaillans et des preux. Dans le tumulte d'une mêlée, de braves écuyers tomboient aux genoux du roi, ou du général qui les créoit chevaliers, en leur frappant sur l'épaule trois coups du plat de son épée. Lorsque Bayard eut conféré la chevalerie à François premier : « Tu es bien heureuse, dit-il en s'adressant à » son espée, d'avoir aujourd'hui, à un si beau » et si puissant roi, donné l'ordre de la che- » valerie ; certes, ma bonne espée, vous serez » comme reliques gardée, et sur tout autre » honorée. » Et puis, ajoute l'historien « fit » deux saults, et après remit au fourreau son » espée. »

A peine le nouveau chevalier jouissoit-il de toutes ses armes, qu'il brûloit de se distinguer par quelques faits éclatans. Il alloit par *monts* et par *vaux*, cherchant périls et aventures ; il traversoit d'antiques forêts, de vastes bruyères, de profondes solitudes. Vers le soir il s'approchoit d'un château dont il appercevoit les tours solitaires, espérant que son bras acheveroit dans ce lieu quelque terrible fait d'armes. Déja il baissoit sa visière, et se recommandoit à la dame de ses pensées, lorsque le son d'un cor se faisoit entendre. Sur les faîtes du château s'élevoit un *heaume*, qui annonçoit que c'étoit là la demeure d'un chevalier hospitalier. Les

ponts-levis s'abaissoient, et l'aventureux voyageur entroit dans ce manoir écarté. S'il vouloit rester inconnu, il couvroit son écu d'une *housse*, ou d'un *voile vert*, ou d'une *guimple plus fine que fleurs-de-lys*. Les dames et les damoiselles s'empressoient de le désarmer, de lui donner de riches habits, de lui servir des vins précieux dans des vases de crystal. Quelquefois il trouvoit son hôte dans la joie : « Le seigneur Amanieu des » Escas, au sortir de table, étant l'hiver auprès » d'un bon feu, dans la salle bien jonchée ou » tapissée de nattes, ayant autour de lui ses » escuyers, s'entretenoit avec eux d'armes et » d'amour, car tout dans sa maison, jusqu'aux » derniers *varlets*, se mêloit d'aimer (1). »

Ces fêtes des châteaux avoient toujours quelque chose d'énigmatique; c'étoit le festin de la *licorne*, le *vœu du paon*, ou *du faisand*. On y voyoit des convives non moins mystérieux; des chevaliers du Cygne, de l'Ecu-Blanc, de la Lance-d'Or, du Silence; guerriers qui n'étoient connus que par les devises de leurs boucliers, et par les pénitences auxquelles ils s'étoient soumis (2).

Des Troubadours, ornés de plumes du paon, entroient dans la salle vers la fin de la fête, et chantoient des *lays* d'amour :

---

(1) Sainte-Palaye.

(2) *Hist. du maréchal de Boucicault.*

Armes, amours, détuit, joie et plaisance,
Espoir, desir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi manière et contenance,
Humble regard, trait amoureusement,
Gents corps, jolis, parez très-richement;
Avisez bien cette saison nouvelle,
Le jour de may, cette grant feste et belle,
Qui par le Roy se fait à Saint-Denys;
A bien jouter, gardez votre querelle,
Et vous serez honorez et chéris.

Le principe du métier des armes chevaleresques, étoit

« Grand bruit au champ, et grande joie au logis. »
Bruits ès chans, et joie à l'Ostel.

Mais le chevalier arrivé au château, n'y trouvoit pas toujours des fêtes; c'étoit quelquefois l'habitation d'une piteuse dame qui gémissoit dans les fers d'un jaloux : *Le biau sire, noble, courtois et preux,* à qui l'on avoit refusé l'entrée du manoir, passoit la nuit au pied d'une tour d'où il entendoit les soupirs de quelque Gabrielle, qui appeloient en vain le valeureux Couci. Le chevalier aussi tendre que brave, juroit par sa *durandal* et son *aquilain,* sa fidèle épée et son coursier rapide, de défier en combat singulier le Félon, qui tourmentoit la beauté contre toute loi d'honneur et de chevalerie.

S'il étoit reçu dans ces sombres forteresses,

c'étoit alors qu'il avoit besoin de tout son grand cœur. Des varlets silencieux, aux regards farouches, l'introduisoient, par de longues galeries à peine éclairées, dans la chambre solitaire qu'on lui destinoit. C'étoit quelque donjon qui gardoit le souvenir d'une fameuse histoire ; on l'appeloit la chambre du *roi Richard*, ou de la *dame des sept tours*. Le plafond étoit marqueté de vieilles armoiries peintes, et les murs couverts de tapisseries à grands personnages, qui sembloient suivre des yeux le chevalier, et qui servoient à cacher des portes secrètes. Vers minuit, on entendoit un bruit léger, les tapisseries s'agitoient, la lampe du Paladin s'éteignoit, un cercueil s'élevoit auprès de sa couche.

La lance et la masse d'arme étant inutiles contre les morts, le chevalier avoit alors recours à des vœux de pélerinage. Délivré par la faveur divine, il ne manquoit point d'aller consulter l'hermite du rocher qui lui disoit : « Si tu avois autant de » possession comme en avoit le roi Alexandre, » et de sens comme le sage Salomon, et de chevalerie comme le preux Hecteur de Troye ; » seul orgueil s'il régnoit en toi, détruiroit » tout (1). »

Le bon chevalier comprenoit par ces paroles, que les visions qu'il avoit eues ne venoient que

(1) Sainte-Palaye.

de ses fautes, et il travailloit à se rendre sans peur et sans reproches.

Ainsi chevauchant, il mettoit à fin, par cent coups de lance fameux, toutes ces aventures chantées par nos poëtes, et recordées dans nos vieilles chroniques. Il délivroit des princesses, retenues dans des grottes, punissoit des mécréans, secouroit les orphelins et les veuves, et se défendoit à-la-fois de la perfidie des nains, et de la force des géans. Conservateur des mœurs comme protecteur des foibles, quand il passoit devant le château d'une dame de mauvaise renommée, sans y daigner entrer, il faisoit aux portes une note d'infamie (1). Si, au contraire, la dame de céans avoit bonne grâce et vertu, il lui crioit : « Ma bonne amie, ou ma bonne » dame, ou damoiselle, je prie à Dieu que en » ce bien et en cet honneur, il vous veuille » maintenir au nombre des bonnes, car bien » devez être louée et honorée. »

L'honneur de ces chevaliers alloit quelquefois jusqu'à cet excès de vertu qu'on admire et qu'on déteste dans les premiers Romains. Quand la reine Marguerite, femme de S. Louis, apprit à Damiette, où elle étoit prête d'accoucher, la défaite de l'armée chrétienne, et la prise du roi son époux ; elle se jeta aux genoux

(1) Du Cange, *glos.*

d'un vieux chevalier, âgé de quatre-vingts ans, qui se trouvoit auprès d'elle; elle lui dit :

« Je vous demande, par la foy que vous » m'avez donnée, que si les Sarrazins s'empa- » rent de cette ville, vous me coupiez la tête » avant qu'ils me prennent. »

Le chevalier répondit :

« Soyez sûre que je le ferai volontiers; car » c'étoit déja bien mon intention de vous tuer » avant qu'ils vous prissent (1). »

Ces entreprises solitaires servoient au chevalier comme d'échellon pour arriver au plus haut degré de gloire. Averti par les menestriers, des tournois qui se préparoient au gentil pays de France, il se rendoit aussitôt au rendez-vous des braves. Déja les lices sont préparées; déja les dames, placées sur des échafauds élevés en forme de tours, cherchent des yeux les guerriers parés de leurs couleurs. Des Troubadours vont chantant :

Servans d'amour, regardez doulcement
Aux eschafaux anges de paradis,
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et cheris.

Tout-à-coup un cri s'élève : « *Honneur aux* » *fils des Preux !* » Les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent. Cent chevaliers s'élan-

---

(1) Joinville.

cent des deux extrémités de la lice, et se rencontrent au milieu. Quel épouvantable choc! les lances volent en éclats; front contre front, les chevaux se heurtent, et tombent. Heureux le héros qui, ménageant ses coups, et ne frappant en loyal chevalier que de la ceinture à l'épaule, a renversé, sans le blesser, son adversaire! Tous les cœurs sont à lui, toutes les dames veulent lui envoyer de nouvelles faveurs, pour en orner ses armes. Cependant des hérauts, répandus de toutes parts, crient au chevalier: *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas!* Joutes, castilles, pas d'armes, combats à la foule, font tour-à-tour briller la vaillance, la force et l'adresse des combattans. Mille cris, mêlés au fracas des armes, montent jusqu'aux cieux. Chaque dame encourage son chevalier et lui jette un bracelet, une boucle de cheveux, une écharpe. Un Sargine, jusqu'alors éloigné du champ de la gloire, mais transformé en héros par l'amour; un brave inconnu, qui a combattu sans armes et sans vêtemens, et qu'on distingue à *sa camise sanglante* (1), sont proclamés vainqueurs de la joute; ils reçoivent un baiser de leur dame, et l'on crie; « L'amour des dames, la mort

---

(a) Sainte-Palaye, *Hist. de trois Chevaliers et del Chanise.*

» des héraux (1), louenge et pris aux chevaliers. »

C'étoit dans ces superbes fêtes, qu'on voyoit briller la vaillance et la courtoisie des la Tremouille, des Boucicaut, des Bayard, de qui les hauts faits ont rendu problables les exploits des Perceforest, des Lancelot et des Gandifer. Il en coûtoit cher aux chevaliers étrangers, pour oser s'attaquer aux chevaliers de France. Pendant les malheureuses guerres du règne de Charles VI, Sampi et Boucicaut soutinrent seuls les défis que les vainqueurs leur portoient de toutes parts, et joignant la générosité à la valeur, ils rendoient les chevaux et les armes aux téméraires qui les avoient appelés en champ-clos.

Le roi vouloit empêcher ses chevaliers de *relever le gant*, et de ressentir ces insultes particulières. Mais ils lui dirent : « Sire, » l'honneur de la France est si naturellement » cher à ses enfants, que si le diable lui-même » sortoit de l'enfer pour un défi de valeur, il » se trouveroit des gens pour le combattre.

« Et en ce temps aussi, dit un historien, » étoient chevaliers d'Espagne et de Portugal, » dont trois de Portugal bien renommés de » chevalerie, prindrent, par je ne sais quelle » folle entreprise, champ de bataille encontre

---

(1) Héros.

» trois chevaliers de France ; mais en bonne
» vérité de Dieu, ils ne mirent pas tant de
» temps à aller de la porte Saint-Martin à la
» porte Saint-Antoine à cheval, que les Por-
» tugallois ne fussent déconfits par les trois
» François (1). »

Les seuls champions qui pusssent tenir devant les chevaliers de France, étoient les chevaliers d'Angleterre. Ils avoient de plus pour eux la fortune, car nous nous déchirions de nos propres mains. La bataille de Poitiers, si funeste à la France, fut encore honorable à la chevalerie. Le prince Noir, qui ne voulut jamais, par respect, s'asseoir à la table du roi Jean, son prisonnier, lui dit : « Il m'est ad-
» vis que avez grand raison de vous éliesser,
» combien que la journée ne soit tournée à
» votre gré ; car vous avez aujourd'huy con-
» quis le haut nom de prouësse, et avez passé
» aujourd'huy tous les mieux fesans de votre
» côté : je ne le die mie, cher sire, pour vous
» louer ; car tous ceux de nostre partie qui
» ont veu les uns et les autres, se sont par
» pleine conscience, à ce accordez, et vous en
» donnent le prix et chappelet. »

Le chevalier de Ribaumont, dans une action qui se passoit aux portes de Calais, abattit

---

(1) *Journal de Paris*, sous Charles VI et VII.

deux fois à ses genoux Édouard III, roi d'Angleterre ; mais le monarque se relevant toujours, força enfin Ribaumont à lui rendre son épée. Les Anglois étant demeurés vainqueurs, rentrèrent dans la ville avec leurs prisonniers. Édouard, accompagné du prince de Galles, donna un grand repas aux chevaliers françois, et s'approchant de Ribaumont, il lui dit : « Vous êtes le chevalier au monde que je » visse oncques plus vaillamment assaillir ses » ennemis. A donc print le roi son chapelet » qu'il portoit sur son chef (qui étoit bon et » riche) et le mit sur le chef de monseigneur » Eustache, et dit : monseigneur Eustache, je » vous donne ce chapelet pour le mieux com- » battant de la journée. Je sais que vous êtes » gay et amoureux, et que volontiers vous » trouverez entre dames et damoiselles, si » dites par-tout où vous irez que je le vous ai » donné. Si vous quitte votre prison, et vous » en pouvez partir demain s'il vous plaist (1). »

Jeanne-d'Arc ranima l'esprit de la chevalerie en France ; on prétend que son bras étoit armé de la fameuse *joyeuse* de Charlemagne, qu'elle avoit retrouvée dans l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, en Touraine.

Si donc nous fûmes quelquefois abandonnés de la fortune, le courage ne nous manqua

---

(1) Frois.

jamais. Henri IV, à la bataille d'Ivry, crioit à ses gens qui plioient : « Tournez la tête, si ce n'est pour combattre, du moins pour me voir mourir. » Nos guerriers ont toujours pu dire dans leur défaite, ce mot qui fut inspiré par le génie de la nation, au dernier chevalier françois à Pavie : Tout est perdu, fors l'honneur. »

Tant de vertu et de vaillance méritoient bien d'être honorées. Si le héros recevoit la mort dans les champs de la patrie, la chevalerie en deuil lui faisoit d'illustres funérailles ; s'il succomboit au contraire dans des entreprises lointaines ; s'il ne lui restoit aucun frère d'armes, aucun écuyer, pour prendre soin de sa sépulture, le ciel lui envoyoit pour l'ensevelir quelqu'un de ces solitaires, qui habitoient alors dans tous les déserts, et qui

. . . Su'l Libano spesso, e s'ul Carmelo
In aera magion fo dimoranza.

C'est ce qui a fourni au Tasse son admirable épisode de Suenon. Tous les jours un solitaire de la Thébaïde, ou un hermite du Liban, recueilloit les cendres de quelque chevalier tué par les Turcs ou les Arabes : le chantre de Solyme a seulement prêté à la vérité le langage des muses.

« Soudain de ce beau globe, ou de ce » soleil de la nuit, je vis descendre un rayon

» qui, s'alongeant comme un trait d'or, vint
» toucher le corps du héros. . . . .
» . . . .

» Le guerrier n'étoit point prosterné dans la
» poudre ; mais de même qu'autrefois tous ses
» desirs tendoient aux régions étoilées, son
» visage étoit tourné vers le ciel, comme le
» lieu de son unique espérance. Sa main droite
» étoit fermée, son bras raccourci ; il serroit le
» fer, dans l'attitude d'un homme qui va frap-
» per : son autre main, d'une manière humble
» et pieuse, reposoit sur sa poitrine, et sem-
» bloit demander pardon à Dieu. . . . . . .
» . . . .
» . . . .
» . . . .

» Bientôt un nouveau miracle vient attirer
» mes regards.

» Dans l'endroit où mon maître gisoit
» étendu, s'élève tout-à-coup un grand sépul-
» cre, qui, en sortant du sein de la terre, em-
» brasse le corps du jeune prince, et se referme
» sur lui. . . . .
» Une courte inscription rappelle au voyageur
» le nom et les vertus du héros. Je ne pouvois
» arracher mes yeux de ce monument, et je
» contemplois tour-à-tour, et les caractères,
» et le marbre funèbre.

» Ici, dit le vieillard, le corps de ton géné-
» ral reposera auprès de ses fidèles amis, tan-

» dis que leurs ames heureuses jouiront, en
» s'aimant dans les cieux, d'une gloire et d'un
» bonheur éternel (1). »

Mais le chevalier, qui avoit formé dans sa jeunesse ces liens héroïques, qui ne se brisoient pas même avec la vie, n'avoit point à craindre de mourir seul dans les déserts : au défaut des miracles du ciel, ceux de l'amitié le suivoient. Constamment accompagné de *son frère d'armes*, il trouvoit en lui des mains guerrières, pour creuser sa tombe, et un bras pour le venger. Ces unions sacrées étoient confirmées par les plus redoutables sermens : quelquefois les deux amis se faisoient tirer du sang, et le mêloient dans la même coupe; ils portoient, pour gage de leur foi mutuelle, ou un cœur d'or, ou une chaîne, ou un anneau. L'amour, pourtant si cher aux chevaliers, n'avoit, dans ces occasions, que le second droit sur leurs ames, et l'on secouroit son ami, de préférence à sa maîtresse.

Une chose néanmoins pouvoit dissoudre ces nœuds, c'étoit l'inimitié des patries. Deux frères d'armes, de diverses nations, cessoient d'être unis, aussitôt que leurs pays ne l'étoient plus. Hue de Carvalay, chevalier Anglois, avoit été l'ami de Bertrand Duguesclin : lorsque le prince Noir eut déclaré la guerre au roi

(1) Jer. *lib. cant.* 8.

Henri de Castille, *Hue* fut obligé de se séparer de Bertrand; il vint lui faire ses adieux, et lui dit :

« Gentil sire, il nous convient de partir.
» Nous avons été ensemble par bonne compa-
» gnie, et avons toujours eu du vôtre à nôtre
» (de l'argent en commun,) si pense bien que
» j'ai plus reçu que vous, et pour ce vous prie
» que nous en comptions ensemble. . . . . .
» Si, dit Bertrand, ce n'est qu'un sermon,
» je n'ai point pensé à ce compte. . . . il n'y a
» que du bien faire: raison donne que vous
» suiviez votre maître. Ainsi le doit faire tout
» preudhomme: bonne amour fist l'amour de
» nous, et aussi en sera la départie, dont me
» poise qu'il convient qu'elle soit. Lors le baisa
» Bertran et tous ses compagnons aussi: moult
» fut piteuse la départie (1). »

Ce désintéressement des chevaliers, cette élévation d'ame, qui mérita à quelques-uns le glorieux nom de *sans reproche*, couronnera le tableau de leurs vertus chrétiennes. Ce même Duguesclin, la fleur et l'honneur de la chevalerie, étant prisonnier du prince Noir, égala la magnanimité de Porus, entre les mains d'Alexandre. Le prince l'ayant rendu maître de sa rançon, Bertrand la porta à une somme excessive. « Où prendrez-vous tout cet or, dit le héros

---

(1) Vie de Bertrand.

» Anglois étonné ? Chez mes amis, repartit
» le fier connétable : il n'y a pas de *filleresse*
» en France, qui ne filât sa quenouille pour
» me tirer de vos mains. »

La reine d'Angleterre, touchée des vertus de Duguesclin, fut la première à donner une grosse somme, pour hâter la liberté du plus redoutable ennemi de sa patrie. « Ah! Madame,
» s'écria le chevalier Breton, en se jetant à ses
» pieds, j'avois cru jusqu'ici estre le plus laid
» homme de France ; mais je commence à
» n'avoir pas si mauvaise opinion de moi,
» puisque les dames me font de tels présens. »

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE SIXIÈME.

SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ ET LA RELIGION CHRÉTIENNE, EN GÉNÉRAL (1).

CHAPITRE PREMIER.

Immensité des Bienfaits du Christianisme.

Ce ne seroit rien connoître que de savoir vaguement que l'humanité doit au christia-

(1) Voyez pour toute cette partie, Helyot, *Hist. des*

nisme des lieux de secours pour les maladies, des colléges pour les lettres, etc. C'est le détail de tant de bienfaits, qui est véritablement étonnant ; c'est l'art ingénieux avec lequel la religion a varié ses dons, nuancé ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières ; c'est cet art, qui est pour ainsi dire incompréhensible. Jusqu'aux délicatesses des sentimens, jusqu'aux amours-propres, jusqu'aux foiblesses, elle a tout ménagé, en soulageant tout. Pour nous, depuis quelques années que nous nous occupons de ces recherches, tant de traits de bienfaisance, tant de fondations admirables, tant d'inconcevables sacrifices sont passés sous nos yeux, que nous croyons fermement qu'il y a dans ce seul rapport de la religion chrétienne, (qui n'est qu'une grande expiation pour le genre humain) ; qu'il y a, disons-nous, de quoi effacer tous les crimes dont les hommes ont été coupables depuis le commencement du monde : culte céleste, qui nous force d'aimer cette triste humanité, qui le calomnie.

Ce que nous allons citer est bien peu de chose, et nous pourrions remplir plusieurs

---

Ordres relig. et milit. 8 vol. *in*-4.° ; Hermant, *Etab. des Ordres relig.* Bonnani, *Catal. omn. Ord. relig.* Giustiniani, Mennehius et Schoonebeck, dans leur *Hist. des Ordres militaires* ; Saint-Foix, *Essai sur Paris* ; *Vie de Saint Vincent-de-Paule* ; *Vies des Pères du désert* ; S. Bazile, *Oper.* Lobineau, *Hist. de Bretagne*.

volumes de ce que nous rejetons. Nous ne sommes pas même sûrs d'avoir choisi ce qu'il y a de plus frappant. Dans l'impossibilité de tout décrire, et de juger qui l'emporte en vertu parmi un si grand nombre d'œuvres charitables, nous recueillons, presqu'au hasard, ce que nous donnons ici.

Pour se faire d'abord une juste idée de l'immensité des bienfaits, il faut se représenter la chrétienté, comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie, se passe en même temps dans une autre : ainsi, quand nous parlerons des hôpitaux, des missions, des colléges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie ; il faut voir deux cent millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus, et se font les mêmes sacrifices ; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent. Calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles.

CHAPITRE II.

Hôpitaux.

La charité, vertu absolument chrétienne, et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ ; c'est la vertu qui le distingua principalement du reste des mortels, et qui fut en lui le sceau de la rénovation de la nature humaine. Imitant l'exemple de leur divin maître, ce fut par la charité que les apôtres gagnèrent si rapidement les cœurs, et séduisirent saintement les hommes.

Les premiers fidèles, instruits dans cette grande vertu, mettoient en commun quelques deniers pour secourir les pauvres, les malades et les voyageurs : ainsi commencèrent les hôpitaux. Devenue plus opulente, l'église fonda, pour les infortunés, des établissemens dignes d'elle. Dès ce moment les œuvres de miséricordes n'eurent plus de retenues : il y eut comme un débordement de la charité sur les misérables, jusqu'alors abandonnés sans secours, par les heureux du monde. On demandera peut-être comment faisoient les anciens, qui n'avoient point d'hôpitaux? Ils avoient deux moyens (que les chrétiens n'ont pas) de se défaire des pauvres et des infortunés, l'infanticide et l'esclavage.

Les *maladeries* ou *léproseries* de Saint-

Lazare, semblent avoir été en Orient les premières maisons de refuges. On y recevoit ces lépreux qui, renoncés de leurs proches, languissoient auparavant dans les rues et les carrefours des cités, en horreur à tous les hommes. Ces hôpitaux étoient desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Bazile.

Nous avons dit un mot des *Trinitaires*, ou des pères de la *Rédemption des captifs*. S. Jean de Nolasque en Espagne, imita S. Jean de Matha en France. On ne peut lire sans attendrissement les règles austères de ces ordres. Par leur première constitution, les Trinitaires ne pouvoient manger que des légumes et du laitage. Et pourquoi cette vie rigoureuse ? Parce que plus ces pères se privoient des nécessités de la vie, plus il restoit de trésors à prodiguer aux Barbares ; parce que, s'il falloit des victimes à la colère céleste, on espéroit que le Tout-Puissant recevroit les expiations de ces religieux, en échange des maux dont ils délivroient les prisonniers.

L'ordre de la *Merci* donna plusieurs saints au monde. S. Pierre Pascal, évêque de Jaën, après avoir employé tous ses revenus au rachat des captifs, et au soulagement des pauvres, passa chez les Turcs, où il fut chargé de fers. Le clergé et le peuple de son église lui envoyèrent une somme d'argent pour sa rançon. « Le » Saint, dit Helyot, la reçut avec beaucoup » de reconnoissance; mais au lieu de l'em-

» ployer à se procurer la liberté, il en racheta
» quantité de femmes et d'enfans, dont la foi-
» blesse lui faisoit craindre qu'ils n'abandon-
» nassent la religion chrétienne; et il demeura
» toujours entre les mains de ces Barbares,
» qui lui procurèrent la couronne du martyr,
» en 1300. »

Il se forma aussi dans cet ordre une congrégation de femmes, qui se dévouoient au soulagement des pauvres étrangères. Une des fondatrices de ce tiers-ordre, étoit une grande dame de Barcelonne, qui distribua tout son bien aux malheureux: son nom de famille s'est perdu; elle n'est plus connue aujourd'hui que par le nom de *Marie* du Secours, que les pauvres lui avoient donné.

L'ordre des *Religieuses Pénitentes*, en Allemagne et en France, institué à différentes époques, retiroit du vice de malheureuses filles exposées à périr dans la misère, après avoir vécu dans le désordre. C'étoit une chose tout-à-fait divine de voir la religion surmonter ces dégoûts, par un excès de charité, et exiger jusqu'aux preuves du vice, de peur qu'on ne trompât ses institutions, et que l'innocence, sous la forme du repentir, n'usurpât une retraite, qui n'étoit pas établie pour elle. « Vous
» savez, dit Jehan Simon, évêque de Paris,
» dans les constitutions de cet Ordre, qu'au-
» cunes sont venues à nous qui étoient vier-

» ges..... , à la suggestion de leurs mères et
» parens qui ne demandoient qu'à s'en dé-
» faire, ordonnons que, si aucune vouloit en-
» trer en votre congrégation, elle soit inter-
» rogée..... etc. »

Les noms les plus doux servoient à couvrir les erreurs passées de ces filles malheureuses. C'étoient les *filles du Bon-Pasteur*, ou les *filles de la Magdeleine*, symbole de leur repentir et de la miséricorde qui les attendoit; elles ne prononçoient que des vœux simples. On tâchoit même de les marier quand elles le desiroient, et on leur faisoit une petite dot. Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étoient vêtues de blanc, d'où on les appeloit aussi *Filles blanches*. Dans quelques villes on leur mettoit une couronne sur la tête, et l'on chantoit : *Veni, sponsa Christi.* « Venez, épouse du Christ. » Ces contrastes étoient touchans, et cette délicatesse bien digne d'une religion qui sait secourir sans offenser, et ménager les foiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices. A l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, il est défendu de suivre les personnes, qui déposent les orphelins à la porte du Père-Universel.

Il y a dans la société des malheureux qu'on n'apperçoit pas, parce que, descendus de parens honnêtes, mais indigens, ils sont obligés de garder les dehors de l'aisance, dans les pri-

vations de la pauvreté ; il n'y a guère de situation plus cruelle ; le cœur est blessé de toutes parts, et pour peu qu'on ait l'ame un peu élevée, la vie n'est qu'une perpétuelle souffrance. Que deviendront les malheureuses demoiselles, nées dans de telles familles ? Iront-elles chez des parens riches et hautains se soumettre à toutes sortes de mépris, ou embrasseront-elles des métiers que les préjugés sociaux et leur délicatesse naturelle leur défendent, en dépit de tous les sophismes ? La religion a trouvé le remède. *Notre-Dame de Miséricorde* ouvre à ces femmes sensibles ses pieuses et respectables solitudes. Il y a quelques années que nous n'aurions osé parler de Saint-Cyr ; car il était alors convenu que de pauvres filles nobles ne méritoient ni asyle, ni pitié.

Dieu a différentes voies pour appeler à lui ses serviteurs. Le capitaine Caraffa sollicitoit, à Naples, la récompense des services militaires qu'il avoit rendus à la couronne d'Espagne : un jour, comme il se rendoit au palais, il entre par hasard dans l'église d'un monastère. Une jeune religieuse chantoit ; il fut touché, jusqu'aux larmes, de la douceur de sa voix, et de la pureté de ses accens ; il jugea que le service de Dieu doit être plein de délices, puisqu'il donne de tels charmes à ceux qui lui ont consacré leurs jours. Il retourne à l'instant chez lui, jette au feu tous ses certificats de service,

se coupe les cheveux, embrasse la vie monastique, et fonde l'ordre *des Ouvriers Pieux*, qui s'occupe généralement du soulagement de toutes les douleurs qui sont le partage des hommes. Cet Ordre fit d'abord peu de progrès, parce que, dans une peste qui survint à Naples, les religieux moururent tous en assistant les pestiférés, à l'exception de deux prêtres et de trois clercs.

Pierre de Bétancourt, frère de l'Ordre de saint François, étant à Guatamala, ville et province de l'Amérique espagnole, fut touché du sort des esclaves, qui n'avoient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenoit auparavant une école pour les pauvres, il y bâtit lui-même une espèce d'infirmerie, qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquoient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre estropiée, et abandonnée par son maître. Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et tout glorieux de son fardeau, il la porte à cette méchante cabane, qu'il appeloit son hôpital. Il alloit courant toute la ville, afin d'obtenir quelque secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas longtemps à tant de charité; mais en répandant ses dernières larmes, elle promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ces vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune; l'amour de l'humanité avoit consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital, pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisoient ses pieds; ils coupoient des morceaux de ses habits; ils l'eussent déchiré pour en emporter quelques reliques, si l'on n'eût mis des gardes à son cercueil : on eût cru que c'étoit le corps d'un tyran qu'on défendoit contre la haine du peuple, et c'étoit un pauvre moine, qu'on déroboit à son amour.

L'ordre du frère Bétancourt se répandit après lui; l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis par des religieux qui prirent le nom de *Béthléémites;* telle étoit la formule de leurs vœux : « Moi frère.... je fais vœux de » pauvreté, de chasteté et d'hospitalité, et » m'oblige de servir les pauvres convalescens, » encore *bien qu'ils soient infidèles et attaqués* » *de maladies contagieuses*. (1) »

Si la religion nous a attendus sur le sommet des montagnes, elle est aussi descendue dans les entrailles de la terre, loin de la lu-

(1) Helyot, tom. III, p. 366.

mière du jour, afin d'y chercher les infortunés. Les frères Béthléémites ont des espèces d'hôpitaux, jusqu'au fond des mines du Pérou et du Mexique. Le christianisme s'est efforcé de réparer au Nouveau-Monde tous les maux que les hommes y ont faits, et dont on l'a si injustement accusé d'être l'auteur. Le docteur Robertson, anglois, protestant, et même presbytérien, a pleinement justifié sur ce point l'église Romaine : « C'est avec plus d'injustice encore, » dit-il, que beaucoup d'écrivains ont attribué » à l'esprit d'intolérance de la religion romaine, » la destruction des Américains, et ont accusé » les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité » leurs compatriotes à massacrer ces peuples » innocens, comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires, » quoique simples et sans lettres, étoient des » hommes pieux; ils épousèrent de bonne heure » la cause des Indiens, et défendirent ce peuple » contre les calomnies dont s'efforcèrent de le » noircir, les conquérans qui le représentoient » comme incapable de se former jamais à la » vie sociale, et de comprendre les principes » de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avoit marquée » du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du » zèle constant des missionnaires Espagnols, » pour la défense et la protection du troupeau » commis à leurs soins, les montre sous un

» point de vue digne de leurs fonctions; ils » furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la » verge de fer des mains de leurs oppresseurs. » C'est à leur puissante médiation que les » Américains durent tous les réglemens qui » tendoient à adoucir la rigueur de leur sort. » Les Indiens regardent encore les ecclésias- » tiques, tant séculiers que réguliers, dans » les établissemens Espagnols, comme leurs » défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils » ont recours, pour repousser les exactions » et les violences auxquelles ils sont encore » exposés (1). »

Le passage est formel, et d'autant plus remarquable, qu'avant d'en venir à cette conclusion, le ministre protestant fournit toutes les preuves qui ont déterminé son opinion. Il cite les plaidoyers des Dominicains, pour les Caraïbes; car ce n'étoit pas Las Cazas seul qui prenoit leur défense; c'étoit son Ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques Espagnols. Le docteur Anglois joint à cela les bulles des papes, les ordonnances des rois, accordées à la sollicitation du clergé, pour adoucir le sort des Américains, et mettre un frein à la cruauté des colons.

---

(1) *Hist. de l'Amér.* tom. IV, liv. VIII, p. 142-3, trad. franç. édit. *in*-8.° 1780.

Au reste, il est fort remarquable qu'on a gardé un profond silence sur ce passage décisif de Robertson. On cite tout de cet auteur, hors le fait important qui présente sous un jour nouveau la conquête du Nouveau-Monde, et qui détruit une des plus atroces calomnies, dont l'histoire se soit jamais rendue coupable. Les sophistes ont voulu rejeter sur la religion, un crime que non-seulement la religion n'a pas commis, mais qu'elle a eu en horreur : c'est ainsi que les tyrans ont souvent accusé leur victime (1).

---

(1) On trouvera le morceau de Robertson tout entier dans l'*Appendix* de cet ouvrage; il étoit trop long pour être inséré ici. Il ne laisse rien à desirer, et fait tomber les bras d'étonnement à ceux qui ont été accoutumés à toutes les déclamations sur les massacres du Nouveau-Monde. Il ne s'agit pas de savoir si des monstres ont fait brûler des hommes en l'honneur des douze apôtres; mais si c'est la *religion* qui a provoqué ces horreurs, ou si c'est elle qui les a *dénoncées* à l'exécration de la postérité. Un seul prêtre osa justifier les Espagnols; il faut voir, dans Robertson, comme il fut traité par le clergé, et quels cris d'indignation il excita.

CHAPITRE III.

Hôtel-Dieu. Sœurs-Grises.

Nous venons à ce monument, où la religion a voulu, comme d'un seul coup, et sous un seul point de vue, montrer qu'il n'y a point de souffrances humaines qu'elle n'ose envisager, ni de misère au-dessus de son amour.

La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte jusqu'à S. Landry, huitième évêque de Paris. Les bâtimens en furent successivement augmentés par le chapitre de Notre-Dame, propriétaire de l'hôpital, par S. Louis, par le chancelier Duprat, et par Henri IV; en sorte qu'on peut dire que cette retraite de tous les maux s'élargissoit à mesure que les maux se multiplioient, et que la charité croissoit à l'égal des douleurs.

L'hôpital étoit desservi dans le principe, par des religieux et des religieuses, sous la règle de S. Augustin, mais depuis long-temps les religieuses seules y sont restées. « Le cardinal » de Vitry, dit Helyot, a voulu sans doute par- » ler des religieuses de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il » dit qu'il y en avoit qui se faisoient violence, » souffroient avec joie et sans répugnance » l'aspect hideux de toutes les misères humai- » nes, et qu'il lui sembloit qu'aucun genre de

» pénitence ne pouvoit être comparé à cette
» espèce de martyre.

« Il n'y a personne, continue l'auteur que
» nous citons, qui, en voyant les religieuses
» de l'Hôtel-Dieu, non-seulement panser,
» nettoyer les malades, faire leurs lits, mais
» encore, au plus fort de l'hiver, casser la
» glace de la rivière, qui passe au milieu de
» cet hôpital, et y entrer jusqu'à la moitié
» du corps pour laver leurs linges, pleins
» d'ordures et de vilenies, ne les regarde
» comme autant de saintes victimes qui, par
» un excès d'amour et de charité pour se-
» courir leur prochain, courent volontiers à
» la mort qu'elles affrontent, pour ainsi dire,
» au milieu de tant de puanteur et d'infection
» causées par le grand nombre des malades. »

Nous ne doutons point des vertus que donne la philosophie ; mais elles seront encore bien plus frappantes pour le vulgaire, quand elle nous aura montré de pareils dévouemens. Et cependant la naïveté de la peinture d'Helyot est loin de donner une idée complète des sacrifices journaliers de ces femmes chrétiennes. Cet historien ne parle ni de l'abandon des plaisirs de la vie, ni de la perte de la jeunesse et de la beauté, ni du renoncement à une famille, à un époux, à l'espoir d'une postérité ; il ne parle point de tous les sacrifices de l'ame, de tous les doux sentimens du cœur étouffé,

hors la pitié, qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus.

Eh bien ! nous avons vu les malades, les mourans prêts à passer, se soulever sur leurs couches, et faisant un dernier effort, accabler d'injures les anges qui les servoient. Et pourquoi ? parce qu'elles étoient chrétiennes ! Eh ! malheureux ! qui vous serviroit, si ce n'étoit des chrétiennes ? D'autres filles semblables à celles-ci, et qui méritoient des autels, ont été publiquement *fouettées*, nous ne déguiserons point le mot. Après un pareil retour pour tant de bienfaits, qui eût voulu encore retourner auprès des misérables ? Qui ? elles ! ces femmes ! elles-mêmes ! elles ont volé au premier signal, ou plutôt elles n'ont jamais quitté leur poste. Voyez ici réunies la nature humaine religieuse, et la nature humaine impie, et jugez des deux.

La sœur-grise ne renfermoit pas toujours ses vertus, ainsi que les filles de l'Hôtel-Dieu, dans l'intérieur d'un lieu pestiféré ; elle les répandoit au dehors, comme un parfum dans les campagnes ; elle alloit chercher le cultivateur infirme dans sa chaumière. Qu'il étoit touchant le spectacle d'une femme, jeune, belle et compatissante, exerçant, au nom de Dieu, près de l'homme rustique, la profession du médecin ! On nous montroit dernièrement, près d'un moulin, sous des saules, dans une

prairie, une petite maison qu'avoient occupée trois sœurs-grises. C'étoit de cet asyle champêtre qu'elles partoient, à toutes les heures de la nuit et du jour, pour secourir les bergers. On remarquoit en elles, comme dans toutes leurs sœurs, un air de propreté et de contentement, qui annonçoit que le corps et l'ame étaient également exempts de souillures; elles étoient pleines de douceur; mais toutefois sans manquer de fermeté pour soutenir la vue des maux, et pour se faire obéir des malades. Elles excelloient à rétablir les membres brisés par des chûtes, ou démis par ces accidens si communs chez les paysans. Mais ce qui étoit d'un prix inestimable, c'est que la sœur-grise ne manquoit pas de dire un mot de Dieu à l'oreille du nourricier de la patrie, et que jamais la morale ne trouva de formes plus divines, pour se glisser dans le cœur humain.

Tandis que ces filles hospitalières étonnoient, par leur charité, ceux mêmes qui étoient accoutumés à ces actes sublimes, il se passoit dans Paris d'autres merveilles : de grandes dames s'exiloient de la ville et de la cour, et partoient pour le Canada. Elles alloient sans doute acquérir des habitations, réparer une fortune délabrée, et jeter les fondemens d'une vaste propriété? Ce n'étoit pas là leur but : elles alloient, au milieu des forêts et des guerres

sanglantes, fonder des hôpitaux pour des Sauvages ennemis.

En Europe, nous tirons le canon pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes; mais dans les établissemens nouveaux et lointains, où l'on est tout près du malheur et de la nature, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions et des actions de grâces, c'est-à-dire, des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par madame de la Peleterie, descendent sur les rives Canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie! « Le » jour de l'arrivée de personnes si ardemment » desirées, dit Charlevoix, fut pour toute la » ville un jour de fête; tous les travaux ces» sèrent, et les boutiques furent fermées; le » gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage » à la tête de ses troupes, qui étoient sous les » armes, et au bruit du canon; après les pre» miers complimens, il les mena, au milieu » des acclamations du peuple, à l'église où le » *Te Deum* fut chanté.

» Ces saintes filles, de leur côté, et leur » généreuse conductrice, voulurent, dans le » premier transport de leur joie, baiser une » terre, après laquelle elles avoient si long» temps soupiré, qu'elles se promettoient bien » d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne dé» sespéroient pas même de teindre de leur

» sang. Les François, mêlés avec les Sauvages, les Infidèles même confondus avec les Chrétiens, ne se lassoient point, et continuèrent plusieurs jours à faire tout retentir de leurs cris d'allégresse, et donnèrent mille bénédictions à celui qui seul peut inspirer tant de forces et de courage aux personnes les plus foibles. A la vue des cabanes sauvages où l'on mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie : la pauvreté et la mal-propreté qui y régnoient, ne les rebutèrent point, et des objets si capables de ralentir leur zèle, ne le rendirent que plus vif : elles témoignèrent une grande impatience d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

» Madame de la Peleterie, qui n'avoit jamais desiré d'être riche, et qui s'étoit fait pauvre de si bon cœur pour Jésus-Christ, ne s'épargnoit en rien pour le salut des ames; son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager les pauvres néophytes; elle se dépouilla en peu de jours de ce qu'elle avoit réservé pour son usage, jusqu'à se réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les enfans qu'on lui présentoit presque nuds; et toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut

» qu'un tissu d'actions les plus héroïques de
» la charité (1). »

Trouve-t-on dans l'histoire ancienne, rien qui soit aussi touchant; rien qui fasse couler des larmes d'attendrissement aussi douces, aussi pures?

CHAPITRE IV.

Enfans-Trouvés, Dames de la Charité, Traits de bienfaisance.

Il faut maintenant écouter un moment saint Justin le philosophe. Dans sa première apologie, adressée à l'empereur, il parle ainsi :

« On expose les enfans sous votre empire.
» Des personnes élèvent ensuite ces enfans pour
» les prostituer. On ne rencontre par toutes
» les nations que des enfans destinés aux plus
» exécrables usages, et qu'on nourrit comme
» des troupeaux de bêtes; vous levez un tri-
» but sur ces enfans, ... et toutefois ceux
» qui abusent de ces petits innocens, outre
» le crime qu'ils commettent envers Dieu,
» peuvent par hasard abuser de leurs propres
» enfans. . . . . Pour nous autres Chrétiens, dé-
» testant ces horreurs, nous ne nous marions
» que pour élever notre famille, ou nous

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* lib. V, p. 322-3.

» renonçons au mariage pour vivre dans la » chasteté (1). »

Voilà donc les hôpitaux que le polythéisme élevoit aux orphelins. O vénérable Vincent-de-Paule, où étois-tu ? où étois-tu, pour dire aux dames de Rome, comme à ces pieuses Françoises, qui t'assistoient dans tes œuvres : « Or » sus, mesdames ! voyez si vous voulez délais- » ser à votre tour ces petits innocens, dont » vous êtes devenues les mères, selon la grace, » après qu'ils ont été abandonnés par leur » mère, selon la nature. » Mais c'est en vain que nous demandons *l'homme de miséricorde* à des cultes idolâtres.

Grâce à M. le cardinal Maury, le siècle a pardonné le christianisme à S. Vincent-de-Paule. On a vu la philosophie pleurer à son histoire. On sait que, gardien de troupeaux, puis esclave à Tunis, il devint un prêtre illustre par sa science et par ses œuvres ; on sait qu'il est le fondateur de l'hôpital des Enfans-Trouvés, de celui des Pauvres-Vieillards, de l'hôpital des Galériens de Marseille, du collége des Prêtres de la Mission, des Confrairies de Charité dans les paroisses, des Compagnies de Dames pour le service de l'Hôtel-Dieu, des Filles de la Charité, servantes des malades, et enfin des retraites pour ceux qui desirent choisir un état

(1) S. Just. Apol. édit. Marc. *fol.* 17-42.

de vie, et qui ne sont pas encore déterminés. Où la charité va-t-elle prendre toutes ses institutions, toute sa prévoyance ?

S. Vincent-de-Paule fut puissamment secondé par M.lle Legras, qui, de concert avec lui, établit les sœurs de la charité. Elle eut aussi la direction de l'hôpital du nom de Jésus, qui, d'abord fondé pour quarante pauvres, a été l'origine de l'hôpital-général de Paris. Pour emblême, et pour récompense d'une vie consumée dans les travaux les plus pénibles, M.lle Legras demanda qu'on mît sur son tombeau une petite croix avec ces mots, *spes mea :* sa volonté fut faite.

Ainsi de pieuses familles se disputoient, au nom du Christ, le plaisir de faire du bien aux hommes. La femme du chancelier de France et M.me Fouquet, étoient de la congrégation des dames de la charité. Elles avoient chacune leur jour pour aller instruire et exhorter les malades, leur parler des choses nécessaires au salut d'une manière touchante et familière. D'autres dames recevoient les aumônes, d'autres avoient soin du linge, des meubles des pauvres, etc. Un auteur dit que plus de sept cents calvinistes rentrèrent dans le sein de l'église romaine, parce qu'ils reconnurent la vérité de sa doctrine dans *les productions d'une charité si ardente et si étendue*. Saintes dames de Miramion, de Chantal, de la Péle-

trie, de Lamoignon, vos œuvres ont été pacifiques ! Les pauvres ont accompagné vos cercueils; ils les ont arrachés à ceux qui les portoient, pour les porter eux-mêmes; vos funérailles retentissoient de leurs gémissemens, et l'on eût cru que tous les cœurs bienfaisans étoient passés sur la terre, parce que vous veniez de mourir.

Terminons par une remarque essentielle, cet article des institutions du christianisme, en faveur de l'humanité souffrante. On dit que sur le mont Saint-Bernard, un air trop vif use les ressorts de la respiration, et qu'on n'y peut vivre que dix ans. Ainsi, le moine qui s'enferme dans l'hospice, peut calculer à-peu-près le nombre de ses jours; tout ce qu'il gagne au service ingrat des hommes, c'est de connoître le moment de la mort, qui est caché au reste des humains. On assure que presque toutes les filles de l'Hôtel-Dieu, ont habituellement, une petite fièvre qui les consume, et qui provient de l'atmosphère qu'elles respirent. Les religieux qui habitent les mines du Nouveau-Monde, au fond desquelles ils ont établi des hospices dans une nuit éternelle, pour les infortunés Indiens; ces religieux abrègent aussi leur existence : ils sont empoisonnés par la vapeur métallique. Enfin les pères qui s'enferment dans les bagnes pestiférés de Constantinople, se dévouent au martyre le plus prompt.

Le lecteur nous pardonnera si nous supprimons les réflexions; nous avouons notre incapacité à trouver des louanges dignes de telles œuvres. Des pleurs et de l'admiration sont tout ce qui nous reste. Qu'ils sont à plaindre ceux qui veulent détruire la religion, et qui ne goûtent pas la douceur céleste des fruits de l'évangile !

CHAPITRE V.

EDUCATION.

Ecoles, Colléges, Universités, Bénédictins et Jésuites.

CONSACRER sa vie à secourir les maux des hommes, est le premier des bienfaits; le second, est de les éclairer. Ce sont encore ces prêtres *superstitieux*, qui se sont voués à la guérison de notre ignorance, qui, depuis dix siècles, se sont ensevelis dans la poussière des écoles, pour nous tirer de la barbarie. Ils ne craignoient pas la lumière, puisqu'ils nous en ouvroient les sources; ils ne songeoient qu'à nous faire partager ces clartés, qu'ils avoient recueillies au péril de leurs jours, dans les débris de Rome et de la Grèce.

Le Bénédictin qui savoit tout, le Jésuite qui connoissoit la science et le monde; l'Oratorien, le Docteur de l'Université, méritent peut-être moins notre reconnoissance, que ces humbles frères qui s'étoient voués, dans toute la chrétienté, à l'enseignement gratuit des pauvres. *Les clercs réguliers des écoles pieuses*, » s'obligeoient à montrer, par charité, *à lire, à* » *écrire au petit peuple, en commençant par* » *l'*a, b, c, *à compter, à calculer, et même*

» *à tenir les livres chez les marchands et dans*
» *les bureaux*. Ils enseignoient encore, non-
» seulement la rhétorique, et les langues latine
» et grecque; mais dans les villes, ils tiennent
» aussi des écoles de philosophie et de théologie
» scholastique et morale, de mathématiques,
» de fortifications et de géométrie.... Lorsque
» les écoliers sortent de classe, ils vont par
» bandes chez leurs parens, où ils sont con-
» duits par un religieux, de peur qu'ils ne
» s'amusent par les rues à jouer et à perdre
» leur temps (1). »

La naïveté du style fait toujours grand plaisir; mais quand elle s'unit, pour ainsi dire, à celle des bienfaits, elle devient attendrissante.

Après ces premières écoles fondées par la charité chrétienne, nous trouvons toutes les congrégations savantes vouées aux lettres et à l'éducation de la jeunesse, par des articles exprès de leur institut. Tels sont les religieux de S. Bazile, en Espagne, qui n'ont pas moins de quatre colléges par province. Ils en possédoient un à Soissons, en France, et un autre à Paris: c'étoit le collége de Beauvais, fondé par le cardinal Jean de Dorman. Dès le neuvième siècle, Tours, Corbiel, Fontenelle, Fuldes, Saint-Gall, Saint-Denys, Saint-Germain-d'Auxerre, Ferrière, Aniane, et en Italie, le

(1) Hely. tom. IV, p. 307.

Mont-Cassin étoient déja des écoles fameuses (1). Les *clercs de la vie commune*, aux Pays-Bas, s'occupoient de la collation des originaux dans les bibliothèques, et du rétablissement du texte des manuscrits.

Toutes les universités de l'Europe sont établies, ou par des princes religieux, ou par des évêques et des prêtres, et toutes ont été dirigées par différens Ordres chrétiens. Cette fameuse université de Paris, d'où la lumière s'est répandue sur toute l'Europe moderne, étoit composée de quatre facultés. Son origine remontoit jusqu'à Charlemagne, jusqu'à ces temps grossiers où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin vouloit faire de la France une *Athènes chrétienne* (2). C'est-là qu'avoient enseigné les Budé, les Casaubon, les Grenan, les Rollin, les Coffin, les Lebeau; c'est-là que s'étoient formés les Abeilard, les Amyot, les de Thou, les Boileau. En Angleterre, Cambridge a vu Newton sortir de son sein; et Oxford présente, avec les noms de Bacon et de Thomas Morus, sa bibliothèque Persane, ses manuscrits d'Homère, ses marbres d'Arundel, et ses excellentes éditions des classiques. Glascow et Edimbourg, en Ecosse; Leipsick, Jena, Thubingue, en Allemagne; aux Pays-Bas, Leyde,

---

(1) Fleury, *Hist. eccl.* tom. X, lib. XLVI, p. 34.
(2) *Id. ib.* liv. XLV, p. 32.

Utrecht et Louvain ; en Espagne, Gandie, Alcala et Salamanque ; tous ces foyers des lumières attestent les immenses travaux du christianisme; mais deux ordres ont particulièrement cultivé les lettres, les Bénédictins et les Jésuites.

L'an 540 de notre ère, S. Benoît jeta au Mont-Cassin, en Italie, les fondemens de l'ordre célèbre, qui devoit, par une triple gloire, à laquelle aucune société n'est jamais parvenue, convertir l'Europe au christianisme, défricher ses déserts, et rallumer dans son sein le flambeau des sciences (1).

Les Bénédictins, et sur-tout ceux de la congrégation de S. Maur, établie en France, vers l'an 543, nous ont donné tous ces hommes, dont le savoir est devenu proverbial, et qui ont retrouvé avec des peines infinies, les manuscrits antiques ensevelis dans la poudre des monastères. Leur entreprise littéraire, la plus effrayante, (car on peut parler ainsi) c'est l'édition complète des Pères de l'Eglise. S'il est si difficile de faire imprimer un seul volume correctement dans sa langue, qu'on juge ce que c'est qu'une révision entière des Pères Grecs et Latins, qui forment plus de cent cinquante

(1) L'Angleterre, la Frise et l'Allemagne reconnoissent pour leurs apôtres, S. Augustin de Cantorbery, S. Willibord et S. Boniface, tous trois sortis de l'institut de S. Benoît.

volumes *in-folio*. L'imagination peut à peine embrasser ces travaux énormes. Rappeler les Ruinart, les Lobinau, les Calmet, les Tessier, les Lami, les Mabillon, les Montfaucon, c'est rappeler des prodiges de sciences.

On ne peut s'empêcher de regretter ces grands corps enseignans, entièrement occupés de recherches littéraires et de l'éducation de la jeunesse. Après une révolution qui a relâché les liens de la morale, et interrompu le cours des études; des sociétés, à-la-fois religieuses et savantes, porteroient un remède assuré à la source de nos maux. Dans les autres formes d'institut, il ne peut y avoir ce travail régulier, cette laborieuse application au même sujet, qui règnent parmi des solitaires, et qui, continués sans interruption, pendant plusieurs siècles, finissent par enfanter des miracles.

Les Bénédictins étoient des savans, et les Jésuites, des gens de lettres : les uns et les autres furent à la société religieuse, ce qu'étoient au monde deux illustres académies.

L'ordre des Jésuites étoit divisé en trois degrés, *écoliers approuvés*, *coadjuteurs formés* et *profès*. Le postulant étoit d'abord éprouvé par dix ans de noviciat, pendant lesquels on exerçoit sa mémoire, sans lui permettre de s'attacher à aucune étude particulière; c'étoit pour connoître où le portoit son génie. Au bout de ce temps, il servoit les malades pen-

dant un mois, dans un hôpital, et faisoit un pélerinage à pied, en demandant l'aumône : par-là on vouloit l'accoutumer au spectacle des douleurs humaines, et le préparer aux fatigues des missions.

Il achevoit alors de fortes ou de brillantes études. N'avoit-il que les grâces de la société, et cette vie élégante qui plaît au monde ? on le mettoit en vue dans la capitale, on le poussoit à la cour et chez les grands. Possédoit-il le génie de la solitude ? on le retenoit dans les bibliothèques et dans l'intérieur de la compagnie. S'il s'annonçoit comme orateur, la chaire s'ouvroit à son éloquence ; s'il avoit l'esprit clair, juste et patient, il devenoit professeur dans les colléges ; s'il étoit ardent, intrépide, plein de zèle et de foi, il alloit mourir sous le fer du Mahométan ou du Sauvage ; enfin s'il montroit des talens propres à gouverner les hommes, le Paraguay l'appeloit dans ses forêts, ou l'ordre à la tête de ses maisons.

Le général de la compagnie résidoit à Rome. Les pères provinciaux en Europe étoient obligés de correspondre avec lui une fois par mois. Les chefs des Missions étrangères lui écrivoient toutes les fois que les vaisseaux ou les caravannes traversoient les solitudes du monde. Il y avoit en outre, pour les cas pressans, des missionnaires qui se rendoient de Pékin à Rome, de Rome en Perse, en Turquie, en

Ethiopie, au Paraguay, ou dans quelque autre partie de la terre.

L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chûte. Ils étoient singulièrement agréables à la jeunesse; leurs manières polies ôtoient à leurs leçons ce ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étoient des hommes de lettres recherchés dans le monde, les jeunes gens ne se croyoient avec eux que dans une illustre académie. Ils avoient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes, une sorte de patronage qui tournoit au profit des sciences. Ces liens formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentimens généreux, ne se brisoient plus dans la suite, et établissoient entre le prince et l'homme de lettres, ces antiques et nobles amitiés, qui vivoient entre les Scipion et les Lellius.

Ils ménageoient encore ces vénérables relations de disciples et de maître, si chères aux écoles de Platon et de Pythagore. Ils s'enorgueillissoient du grand homme dont ils avoient préparé le génie, et réclamoient une partie de sa gloire. Un Voltaire, dédiant sa Mérope à un père Porée, et l'appelant son *cher maître,* est une de ces choses aimables que l'éducation moderne ne présente plus. Naturalistes, chimistes, botanistes, mathématiciens, mécaniciens, astronomes, poëtes, historiens,

traducteurs, antiquaires, journalistes, il n'y a pas une branche des sciences que les Jésuites n'aient cultivée avec éclat. Bourdaloue rappeloit l'éloquence romaine, Brumoy introduisoit la France au théâtre des Grecs, Gresset marchoit sur les traces de Molière : les Lecomte, les Parrennin, les Charlevoix, les Ducerceau, les Sanadon, les Duhald, les Noël, les Bouhours, les Daniel, les Tournemine, les Meimbourg, les Larue, les Jouvency, les Rapin, les Vanière, les Commire, les Syrmond, les Bougeant, les Petau, ont laissé des noms qui ne sont pas sans honneur. Que peut-on reprocher aux Jésuites ? Un peu d'ambition si naturelle au génie. « Il sera toujours beau, dit M. de « Montesquieu, en parlant de ces pères, de » gouverner les hommes, en les rendant heu- » reux. » Pesez la masse du bien que les Jésuites ont fait ; rappelez-vous les écrivains célèbres qu'ils ont donnés à la France, ou qui se sont formés dans leurs écoles, les royaumes entiers conquis à notre commerce par leur habileté, leurs sueurs et leur sang ; les miracles de leurs missions au Canada, au Paraguay, à la Chine, et vous verrez que le peu de mal dont on les accuse, ne balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société.

CHAPITRE VI.

Papes et Cour de Rome. Découvertes modernes, etc.

Avant de passer aux services que l'église a rendus à l'agriculture, rappelons ce que les papes ont fait pour les sciences et les beaux-arts. Tandis que les ordres religieux travailloient dans toute l'Europe à l'éducation de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les pontifes romains, prodiguant aux savans les récompenses et jusqu'aux honneurs du sacerdoce, étoient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Certes, c'est une grande gloire pour l'église qu'un pape ait donné son nom au siècle, qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui, s'élevant du milieu des ruines d'Athènes et de Rome, emprunta ses clartés du siècle d'Alexandre, pour les réfléchir sur le siècle de Louis.

Ceux qui représentent le christianisme comme arrêtant le progrès des lumières, contredisent manifestement tous les témoignages historiques. Par-tout la civilisation a marché sur les pas de l'évangile ; au contraire des religions de Mahomet, de Brhama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société, et forcé l'homme à vieillir dans son enfance.

Rome chrétienne étoit comme un grand port, qui recueilloit tous les débris des naufrages des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs ; aussitôt l'église ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. L'imprimerie, proscrite en France, trouve une retraite en Italie. Des cardinaux épuisent leurs fortunes à fouiller les ruines de la Grèce, et à acquérir des manuscrits. Le siècle de Léon X avoit paru si beau au savant abbé Barthélemi, qu'il l'avoit d'abord préféré à celui de Périclès, pour sujet de son grand ouvrage : c'étoit dans l'Italie chrétienne qu'il prétendoit conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit Michel » Ange, élevant la coupole de saint Pierre ; » Raphaël, peignant les galeries du Vatican ; » Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors, auprès de Léon X, la place » de secrétaires ; le Trissin, donnant la première représentation de Sophronisbe, première tragédie, composée par un moderne ; » Beroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les annales de Tacite, qu'on » venoit de découvrir en Westphalie, et que » Léon X avait acquises pour la somme de cinq » cents ducats d'or ; le même pape, proposant » des places aux savans de toutes les nations, » qui viendraient résider dans ses états, et » des récompenses distinguées à ceux qui lui

» apporteroient des manuscrits inconnus.......
» Par-tout s'organisoient des universités, des
» colléges, des imprimeries pour toutes sortes
» de langues et de sciences, des bibliothèques
» sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y
» publioit, et des manuscrits nouvellement
» apportés des pays où l'ignorance avoit con-
» servé son empire. Les académies se multi-
» plioient tellement, qu'à Ferrare on en comp-
» toit dix à douze; à Bologne, environ quatorze;
» à Sienne, seize. Elles avoient pour objet les
» sciences, les belles-lettres, les langues, l'his-
» toire, les arts. Dans deux de ces académies,
» dont l'une étoit simplement dévouée à Platon,
» et l'autre à son disciple Aristote, étoient
» discutées les opinions de l'ancienne philo-
» sophie, et pressenties celles de la philoso-
» phie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise,
» une de ces sociétés veilloit sur l'imprimerie,
» sur la beauté du papier, la fonte des carac-
» tères, la correction des épreuves, et sur
» tout ce qui pouvoit contribuer à la perfec-
» tion des éditions nouvelles. . . . .
» Dans chaque état, les capitales, et même
» des villes moins considérables, étoient ex-
» trêmement avides d'instruction et de gloire:
» elles offroient presque toutes aux astrono-
» mes des observations, aux anatomistes des
» amphithéâtres, aux naturalistes des jardins
» de plantes, à tous les gens de lettres des

» collections de livres, de médailles et de mo-
» numens antiques; à tous les genres de con-
» noissances, des marques éclatantes de con-
» sidération, de reconnoissance et de respect.

. . . .

» Les progrès des arts favorisoient le goût des
» spectacles et de la magnificence. L'étude de
» l'histoire et des monumens des Grecs et des
» Romains inspiroient des idées de décence,
» d'ensemble et de perfection qu'on n'avoit
» point eues jusqu'alors. Julien de Médicis,
» frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen
» romain, cette proclamation fut accompa-
» gnée de jeux publics; et sur un vaste théâtre,
» construit exprès dans la place du Capitole,
» on représenta, pendant deux jours, une
» comédie de Plaute, dont la musique et l'ap-
» pareil extraordinaire excitèrent une admi-
» ration générale. »

Les successeurs de Léon X et de Médicis ne laissèrent point s'éteindre cette noble ardeur, pour les travaux du génie. Les évêques pacifiques de Rome rassembloient dans leur *villa* les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse, le voyageur admiroit les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias; c'étoient des papes qui achetoient, au poids de l'or, les statues de l'Hercule et de l'Apollon; c'étoient des papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité,

les couvroient du manteau de la religion. Qui n'admirera la pieuse industrie de ce pontife, qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris du palais d'Adrien? Le Panthéon n'existeroit plus s'il n'eût été consacré par le culte des douze Apôtres, et la colonne Trajane ne seroit pas debout, si la statue de Saint-Pierre ne l'eût couronnée.

Cet esprit conservateur se faisoit remarquer dans tous les ordres de l'église. Tandis que les dépouilles, qui ornoient le Vatican, surpassoient les richesses des anciens temples, de pauvres religieux protégeoient, dans l'enceinte de leurs monastères, les ruines des maisons de Sabine et de Tusculum, et promenoient l'étranger dans les jardins de Cicéron et d'Horace. Un chartreux vous montroit le laurier qui croissoit sur la tombe de Virgile, et un pape couronnoit le Tasse au Capitole.

Ainsi, depuis quinze cents ans, l'église protégeoit les sciences et les arts; son zèle ne s'étoit ralenti à aucune époque. Si dans le huitième siècle, le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne; dans le dix-huitième, *un autre moine industrieux et patient* (1), trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum; si en 740, Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules; en 1754,

(1) Barthélem. *Voyag. en Ital.*

le chanoine Mazzochy explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes qui ont changé le système du monde civilisé, ont été faites par des membres de l'église. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues à un moine Roger Bacon; le diacre Flavio de Givia, Florentin, a trouvé la boussole, le moine Despina les lunettes, et Pacificus, archi-diacre de Vérone ou le Pape Silvestre II, l'horloge à roues. Que de savans, dont nous avons déja nommé un grand nombre dans le cours de cet ouvrage, ont illustré les cloîtres, ou ajouté de la considération aux chaires éminentes de l'église! que d'écrivains célèbres! que d'hommes de lettres distingués! que d'illustres voyageurs! que de mathématiciens, de naturalistes, de chimistes, d'astronomes, d'antiquaires! que d'orateurs fameux! que d'hommes d'état renommés! Parler de Suger, de Ximenès, d'Albéroni, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, n'est-ce pas rappeler à-la-fois les plus grands ministres et les plus grandes choses de l'Europe moderne?

Au moment même où nous traçons ce rapide tableau des bienfaits de l'église, l'Italie en deuil rend un témoignage touchant d'amour et de reconnoissance à la dépouille mortelle de Pie VI. La capitale du monde chrétien attend le cercueil du pontife infortuné, qui, par

des travaux dignes d'Auguste et de Marc-Aurèle, a desséché des marais infects, retrouvé le chemin des consuls, et réparé les aqueducs des premiers monarques de Rome. Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel aux chefs de l'église, le successeur de Pie VI, en même temps qu'il rend la paix aux fidèles, trouve encore, dans sa noble indigence, des moyens de remplacer par de nouvelles statues les chefs-d'œuvre, que Rome tutrice des beaux arts, a cédés à l'héritière d'Athènes.

Après tout, les progrès des lettres étoient inséparables des progrès de la religion, puisque c'étoit dans la langue d'Homère et de Virgile que les pères expliquoient les principes de la foi : le sang des martyrs qui fut la semence des chrétiens, fit croître aussi le laurier de l'orateur et du poëte.

Rome chrétienne a été pour le monde moderne, ce que Rome payenne fut pour le monde antique, le lien universel des nations. Cette capitale des nations remplit toutes les conditions de sa destinée, et semble véritablement la ville éternelle. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que c'étoit pourtant une grande idée, une magnifique institution que ce père spirituel, placé au milieu des peuples, pour unir ensemble les diverses parties de la chrétienté. Quel beau rôle que celui d'un pape vraiment animé de l'esprit apostolique ! Pasteur

général du troupeau, il peut, ou le contenir dans le devoir, ou le défendre de l'oppression. Ses états, assez grands pour lui donner l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puissance de l'opinion; puissance admirable, quand elle n'embrasse, dans son empire, que des œuvres de paix, de bienfaisance et de charité.

Le mal passager que quelques mauvais papes ont fait, a disparu avec eux; mais nous ressentons encore chaque jour l'influence des biens inestimables, que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avoit des idées de législation, de droit public, elle connoissoit les beaux arts, les sciences, la politesse, lorsque tout étoit plongé dans les ténèbres des institutions gothiques: elle ne réservoit pas la lumière pour elle seule, elle la répandoit sur tous; elle faisoit tomber les barrières que les préjugés élèvent entre les nations, elle cherchoit à adoucir nos mœurs, à nous tirer de l'ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes, parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts envoyés à des Barbares, des législateurs chez des Sauvages. « *Le* » *règne seul de Charlemagne*, dit M. de Vol- » taire, *eut une lueur de politesse, qui fut pro-* » *bablement le fruit du voyage de Rome.* »

C'est donc une chose assez généralement reconnue, que l'Europe doit au Saint-Siège sa civilisation, une partie de ses meilleures loix, et presque toutes ses sciences et tous ses arts. Les souverains pontifes vont maintenant chercher d'autres moyens d'être utiles aux hommes : une nouvelle carrière les attend, et nous avons des présages qu'ils la rempliront avec gloire. Rome est remontée à cette pauvreté évangélique qui fit tous ses trésors dans les anciens jours. Par une conformité remarquable, il y a des Gentils à convertir, des peuples à rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des larmes à essuyer, des héros à adoucir, des plaies à fermer, et qui demandent tous les baumes de la religion. Si Rome comprend bien sa position, jamais elle n'a eu devant elle de plus grandes espérances et de plus brillantes destinées. Nous disons espérances, car nous comptons les tribulations au nombre des desirs de l'église de Jésus-Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde prédication de l'évangile ; le christianisme se renouvelle, et sort victorieux du plus terrible des assauts que l'enfer lui ait encore livré. Qui sait, si ce que nous avons pris pour la chûte de l'église, n'est pas cela même qui la relève ! elle périssoit dans la richesse et dans le repos; elle ne se souvenoit plus de la croix : la croix a reparu, elle sera sauvée.

CHAPITRE VII.

Agriculture.

C'EST au clergé séculier et régulier que nous devons encore l'agriculture, comme nous lui devons les colléges et les hôpitaux. Défrichemens des terres, ouvertures des chemins, agrandissement des hameaux et des villes, établissement des messageries et des auberges, arts et métiers, manufactures, commerce intérieur et extérieur, loix civiles et politiques; tout enfin nous vient originairement de l'église. Nos pères étoient des barbares, à qui le christianisme étoit obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir.

Presque toutes les concessions faites aux monastères, dans les premiers siècles de l'église, étoient des terres vagues que les moines cultivoient de leurs propres mains. Des forêts désertes, des marais impraticables, de vastes landes, furent la source de ces richesses que nous avons tant reprochées au clergé.

Tandis que les chanoines Prémontrés labouroient les solitudes de la Pologne, et une portion de la forêt de Coucy, en France; les Bénédictins fertilisoient nos bruyères. Molesme, Colan et Cîteaux, qui se couvrent aujourd'hui de vignes et de moissons, étoient des lieux semés de ronces et d'épines, où les premiers

religienx habitoient sous des huttes de feuillages, comme les Américains, au milieu de leurs défrichemens.

S. Bernard et ses disciples fécondèrent les vallées stériles que leur abandonna Thibaud, comte de Champagne. Fontevraud fut une véritable colonie, établie par Robert d'Arbriscel, dans un pays désert, sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne. Des familles entières cherchèrent un asyle sous la direction de ces Bénédictins : il s'y forma des monastères de veuves, de filles, de laïcs, d'infirmes et de vieux soldats. Tous devinrent cultivateurs, à l'exemple des pères, qui abattoient eux-mêmes les arbres, guidoient la charrue, semoient les grains, et couronnoient cette partie de la France, de ces belles moissons qu'elle n'avoit point encore portées.

La colonie fut bientôt obligée de verser au-dehors une partie de ses habitans, et de céder à d'autres solitudes le superflu de ses mains laborieuses. Raoul de la Futaye, compagnon de Robert, s'établit dans la forêt du Nid-du-Merle, et Vital, autre Bénédictin, dans les bois de Savigny. La forêt de l'Orges, dans le diocèse d'Angers, Chaufournois, aujourd'hui Chantenois, en Touraine, Belay dans la même province, la Puie en Poitou, l'Encloitre, dans la forêt de Gironde, Gaisne, à quelques lieues de Loudun, Luçon, dans les bois du

même nom, la Lande, dans les landes de Garnache, la Magdeleine, sur la Loire, Boubon, en Limousin, Cadouin, en Périgord; enfin, Haute-Bruyère, près de Paris, furent autant de colonies de Fontevraud, et qui, pour la plupart, d'incultes qu'elles étoient, se changèrent en opulentes campagnes.

Nous fatiguerions les lecteurs, si nous entreprenions de nommer tous les sillons que la charrue des Bénédictins a tracés dans les Gaules sauvages. Maurecourt, Longpré, Fontaine, le Charme, Colinance, Foici, Bellomer, Cousanie, Sauvement, les Epines, Eube, Vanassel, Pons, Charles, Vairville, et cent autres lieux dans la Bretagne, l'Anjou, le Berry, l'Auvergne, la Gascogne, le Languedoc, la Guyenne, attestent leurs immenses travaux. S. Colomban fit fleurir le désert de Vauge; des filles, Bénédictines même, à l'exemple des pères de leur ordre, se consacrèrent à la culture; celles de Montreuil-les-Dames « s'occupoient, » dit Herman, à coudre, à filer et à défricher » les épines de la forêt, à l'imitation de Laon » et de tous les religieux de Clairvaux (1). »

En Espagne, les Bénédictins déployèrent la même activité. Ils achetèrent des terres en friche au bord du Tage, près de Tolède, et ils y fondèrent le couvent de Venghalia, après avoir

(1) Lib. *de Miracul.* cap. 7.

planté en vignes et en orangers tout le pays d'alentour.

Le Mont-Cassin, en Italie, n'étoit qu'une profonde solitude : lorsque S. Benoît s'y retira, le pays changea de face en peu de temps, et l'abbaye nouvelle devint si opulente, par ses travaux, qu'elle fut en état de se défendre, en 1037, contre les Normands, qui lui firent la guerre.

S. Boniface, avec les religieux de son Ordre, commença toutes les cultures dans les quatre évêchés de Bavière. Les Bénédictins de Fuldes défrichèrent entre la Hesse, la Franconie et la Thuringe, un diamètre de terrains de huit mille pas géométriques, ce qui donnoit vingt-quatre mille pas, ou seize lieues de circonférence; ils comptèrent bientôt jusqu'à dix-huit mille métairies, tant en Bavière qu'en Souabe; les moines de Saint-Benoît-Polironne, près de Mantoue, employoient au labourage plus de trois mille paires de bœufs.

Remarquons en outre, que la règle presque générale, qui interdisoit l'usage de la viande aux ordres monastiques, vint sans doute, en premier lieu, d'un principe d'économie rurale. Les sociétés religieuses étant alors fort multipliées, tant d'hommes qui s'abstenoient volontairement de la chair des bestiaux, durent favoriser singulièrement la propagation des races. Ainsi nos campagnes, aujourd'hui si

florissantes, sont en partie redevables de leurs moissons et de leurs troupeaux, au travail des moines et à leur frugalité.

De plus, l'exemple qui est peu de chose en morale, parce que les passions en détruisent les bons effets, exerce une grande puissance sur le côté matériel de la vie. Le spectacle de plusieurs milliers de religieux cultivant la terre, mina peu-à-peu ces préjugés barbares, qui attachoient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit, dans les monastères, à retourner la glèbe et à fertiliser le sillon. Le baron commença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux qu'il se procuroit par les armes. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres de nos laboureurs.

Ils n'avoient point perdu de nos jours ce génie utile. Les plus belles cultures, les paysans les plus riches, les mieux nourris et les moins vexés, les équipages champêtres les plus parfaits, les troupeaux les plus gras, les fermes les mieux entretenues se trouvoient dans les abbayes. Ce n'étoit pas là, ce nous semble, un sujet de reproches à faire au clergé.

CHAPITRE VIII.

Villes et Villages, ponts, grands chemins, etc.

MAIS si le clergé a défriché l'Europe sauvage, il a aussi multiplié nos hameaux, accru et embelli nos villes. Divers quartiers de Paris, tels, par exemple, que ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-l'Auxerrois, se sont élevés en partie aux frais des abbayes du même nom (1). En général, par-tout où il se trouvoit un monastère, là se formoit un village : la *Chaise-Dieu*, *Abbeville*, et plusieurs autres lieux portent encore dans leurs noms la marque de leur origine. La ville de Saint-Sauveur, au pied du Mont-Cassin, en Italie, et les bourgs environnans sont l'ouvrage des religieux de S. Benoît. A Fulde, à Mayence, dans tous les cercles ecclésiastiques de l'Allemagne; en Prusse, en Pologne, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, une foule de cités ont eu, pour fondateurs, des ordres monastiques ou militaires. Les villes qui sont sorties le plutôt de la Barbarie, sont celles mêmes qui ont été soumises à des princes ecclésiastiques. L'Europe doit la moitié de ses monumens et de ses fondations utiles, à la munificence des cardinaux, des abbés et des évêques.

---

(1) *Hist. de la ville de Paris.*

Mais on dira peut-être que ces travaux n'attestent que la richesse immense de l'église.

Nous savons qu'on cherche toujours à atténuer les services : l'homme hait la reconnoissance. Le clergé a trouvé des terres incultes ; il y a fait croître des moissons. Devenu opulent par son propre travail, il a appliqué ses revenus à des monumens publics. Quand vous lui reprochez des biens si nobles, et dans leur emploi et dans leur source, vous l'accusez à-la-fois du crime de deux bienfaits.

L'Europe entière n'avoit ni chemins ni auberges ; ses bois étoient remplis de voleurs et d'assassins, ses loix étoient impuissantes, ou plutôt il n'y avoit point de loix : la religion seule, comme une grande colonne, au milieu des ruines gothiques, offroit des abris, et un point de communication aux hommes.

Sous la seconde race de nos rois, la France étant tombée dans l'anarchie la plus profonde, les voyageurs étoient arrêtés, dépouillés et massacrés aux passages des rivières. Des moines habiles et courageux entreprirent de remédier à ces maux. Ils formèrent entre eux une compagnie sous le nom d'*Hospitaliers pontifes* ou *faiseurs de ponts*. Ils s'obligeoient, par leur institut, à prêter main-forte aux voyageurs, et à réparer les chemins publics, à construire des ponts, et à loger les étrangers dans des hospices, qu'ils élevèrent au bord des

rivières. Ils se fixèrent d'abord sur la Durance, dans un endroit dangereux, appelé *Maupas* ou *Mauvais-pas*, et qui, grace à ces généreux moines, prit bientôt le nom de *Bon-Pas*, qu'il porte encore aujourd'hui. C'est cet ordre qui a bâti le pont du Rhône, à Avignon. On sait que les messageries et les postes, perfectionnées par Louis XI, furent d'abord établies par l'université de Paris.

Sur une rude et haute montagne d'Auvergne, couverte de neige et de brouillards pendant huit mois de l'année, on apperçoit un monastère, bâti vers l'an 1120, par Alard, vicomte de Flandres. Ce seigneur, revenant d'un pélerinage, fut attaqué dans ce lieu par des voleurs ; il fit vœu, s'il se sauvoit de leurs mains, de fonder, dans ce désert, un hôpital pour les voyageurs, et de chasser les brigands de la montagne. Etant échappé au péril, il fut fidèle à ses engagemens, et l'hôpital d'Albrac ou d'Aubrac s'éleva *in loco horroris et vastae solitudinis*, comme le porte l'acte de fondation. Alard y établit des prêtres pour le service de l'église, des chevaliers hospitaliers pour escorter les voyageurs, et des dames de qualité pour laver les pieds des pélerins, faire leurs lits, et prendre soin de leurs vêtemens.

Dans les siècles de barbarie, les pélerinages étoient fort utiles ; ce principe religieux, qui attiroit tous les hommes hors de leurs foyers,

servoit puissamment au progrès de la civilisation et des lumières. L'année du grand jubilé (1), on ne reçut pas moins de 444,500 étrangers à l'hôpital de St.-Philippe-de-Méry, à Rome; chacun d'eux fut nourri, logé et défrayé entièrement pendant trois jours.

Il n'y avoit point de pélerin qui ne revînt dans son village avec quelque préjugé de moins et quelque idée de plus. Tout se balance dans les siècles ; certaines classes riches de la société voyagent peut-être à présent plus qu'autrefois, mais d'une autre part le paysan est plus sédentaire. La guerre l'appeloit sous la bannière de son seigneur, et la religion dans les pays lointains. Si nous pouvions revoir un de ces anciens vassaux que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction, qu'au paysan libre d'aujourd'hui.

Avant de partir pour les royaumes étrangers, le voyageur s'adressoit à son évêque, qui lui donnoit une lettre apostolique, avec laquelle il passoit en sûreté dans toute la chrétienté. La forme de ces lettres varioit selon le rang et la profession du porteur, d'où on les appeloit *formatae*. Ainsi la religion n'étoit occupée qu'à

---

(1) En 1600.

renouer les fils sociaux, que la barbarie rompoit sans cesse.

En général, les monastères étoient des hôtelleries où les étrangers trouvoient en passant le vivre et le couvert. Cette hospitalité, qu'on admire chez les anciens, et dont on voit encore des restes en Orient, étoit en honneur chez tous nos religieux : plusieurs sous le nom d'*hospitaliers*, se consacrèrent particulièrement à cette vertu touchante. Elle se manifestoit, comme au jour d'Abraham, dans toute sa beauté antique, par le lavement des pieds, la flamme du foyer, et les douceurs du repas et de la couche. Si le voyageur étoit pauvre, on lui donnoit des habits, des vivres et quelque argent pour se rendre à un autre monastère où il recevoit les mêmes secours. Les dames, montées sur leur palefroi, les preux, cherchant aventures, les rois, égarés à la chasse, frappoient, au milieu de la nuit, à la porte des vieilles abbayes, et venoient partager l'hospitalité, qu'on donnoit à l'obscur pélerin. Quelquefois deux chevaliers ennemis s'y rencontroient ensemble, et se faisoient joyeuse réception jusqu'au lever du soleil, où, le fer à la main, ils maintenoient l'un contre l'autre la supériorité de leurs dames et de leurs patries. Boucicault, au retour de la croisade de Prusse, logeant dans un monastère avec plusieurs chevaliers anglois, soutint seul contre tous qu'un chevalier écossois, attaqué

par eux dans les bois, avoit été traîtreusement mis à mort.

Dans ces hôtelleries de la religion, on croyoit faire beaucoup d'honneur à un prince, quand on lui proposoit de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvoient par hasard avec lui. Le cardinal de Bourbon, revenant de conduire l'infortunée Élisabeth en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux, dans les Pyrénées. Il servit à table trois cents pélerins, et donna, à chacun d'eux, trois réaux, pour continuer leur voyage. Le Poussin est un des derniers voyageurs qui ait profité de cette coutume chrétienne. Il alloit à Rome de monastère en monastère, peignant des tableaux d'autel pour prix de l'hospitalité qu'il recevoit, et renouvellant ainsi chez les peintres l'aventure d'Homère.

CHAPITRE IX.

Arts et Métiers, Commerce.

RIEN n'est plus contraire à la vérité historique, que de se représenter les premiers moines comme des hommes oisifs, qui vivoient dans l'abondance aux dépens des superstitions humaines. D'abord cette abondance n'étoit rien moins que réelle. L'ordre, par ses travaux, pouvoit être devenu riche, mais il est certain que le

religieux vivoit très-durement. Toutes ces délicatesses du cloître, si exagérées, se réduisoient, même de nos jours, à une étroite cellule, des pratiques désagréables, et une table fort simple, pour ne rien dire de plus. Ensuite il est très-faux que les moines ne fussent que de pieux fainéans : quand leurs nombreux hospices, leurs colléges, leurs bibliothèques, leurs cultures, et tous les autres services dont nous avons parlé, n'auroient pas suffi pour occuper leurs loisirs, ils avoient encore trouvé bien d'autres manières d'être utiles. Ils se consacroient aux arts mécaniques, et étendoient le commerce au-dehors et au-dedans de l'Europe.

La congrégation du tiers-ordre de Saint-François, appelée des *Bons-Fieux*, faisoit des draps et des galons, en même temps qu'elle montroit à lire aux enfans des pauvres, et qu'elle prenoit soin des malades. La compagnie des *Pauvres Frères cordonniers et tailleurs* étoit instituée dans le même esprit. Le couvent des Hiéronymites, en Espagne, avoit dans son sein plusieurs manufactures. La plupart des premiers religieux étoient maçons, aussi bien que laboureurs. Les Bénédictins bâtissoient leurs maisons de leurs propres mains, comme on le voit par l'histoire des couvens du Mont-Cassin, de ceux de Fontevraud, et de plusieurs autres.

Quant au commerce intérieur, beaucoup

de foires et de marchés appartenoient aux abbayes, et avoient été établies par elles. La célèbre foire du *Landyt*, à Saint-Denys, devoit sa naissance à l'Université de Paris. Les religieuses filoient une grande partie des toiles de l'Europe, les bierres de Flandres et la plupart des vins fins de l'Archipel, de la Hongrie, de l'Italie et de l'Espagne, étoient faits par les congrégations religieuses. L'exportation et l'importation des grains, soit pour l'étranger, soit pour les armées, dépendoient encore en partie des grands propriétaires ecclésiastiques. Les églises faisoient valoir le parchemin, la cire, le lin, la soie, les marbres, l'orfévrerie, les manufactures en laine, les tapisseries et les matières premières d'or et d'argent. Elles seules, dans les tems barbares, procuroient quelque travail aux artistes, qu'elles faisoient venir exprès de l'Italie et jusques du fond de la Grèce. Les religieux eux-mêmes cultivoient les beaux-arts, et étoient les peintres, les sculpteurs et les architectes de l'âge gothique. Si leurs ouvrages nous paroissent grossiers aujourd'hui, n'oublions pas qu'ils forment l'anneau où les siècles antiques viennent se rattacher aux siècles modernes; que sans eux la chaîne de la tradition des lettres et des arts, eût été totalement interrompue: il ne faut pas que la délicatesse de notre goût nous mène à l'ingratitude.

A l'exception de cette petite partie du Nord,

comprise dans la ligue des villes anséatiques; le commerce extérieur se faisoit tout autrefois par la Méditerranée. Les Grecs et les Arabes nous apportoient les marchandises de l'Orient, qu'ils chargeoient à Alexandrie. Mais les croisades firent passer entre les mains des Francs cette source de richesses. « Les conquêtes » des croisés, dit l'abbé Fleury, leur assu» rent la liberté du commerce pour les mar» chandises de la Grèce, de Syrie et d'Égypte, » et par conséquent pour celles des Indes, » qui ne venoient point encore en Europe par » d'autres routes (1). »

Le docteur Robertson, dans son excellent ouvrage sur le commerce des anciens et des modernes aux Indes orientales, confirme, par les détails les plus curieux, ce qu'avance ici l'abbé Fleury. Gênes, Venise, Pise, Florence et Marseille durent leurs richesses et leurs puissances à ces entreprises d'un zèle exagéré, que le véritable esprit du christianisme a condamnées depuis long-temps (2). Mais enfin on ne peut se dissimuler que la marine et le commerce modernes soient nés de ces fameuses expéditions. Ce qu'il y eut de bon en elles, appartient à la religion, le reste aux passions humaines. D'ailleurs, si les croisés ont eu tort

(1) *Hist. eccl.* tom. XVIII, sixième disc. p. 20.

(2) *Vid.* Fleury, *loc. cit.*

de vouloir arracher l'Égypte et la Syrie aux Sarrazins, ne gémissons donc plus quand nous voyons ces belles contrées en proie à ces Turcs, qui semblent arrêter la peste et la barbarie sur la patrie des Phidias et des Euripide. Quel mal y auroit-il si l'Égypte étoit une colonie de la France, et si les descendans des chevaliers françois régnoient à Constantinople, à Athènes, à Damas, à Tripoli, à Carthage, à Tyr, à Jérusalem ?

Au reste, quand le christianisme a marché *seul* aux expéditions lointaines, on a pu juger que les désordres des croisades n'étoient pas venus de lui, mais de l'emportement des hommes. Nos missionnaires nous ont ouvert des sources de commerce, pour lesquelles ils n'ont versé de sang que le leur, dont ils ont été prodigues. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit sur ce sujet au livre des Missions.

CHAPITRE X.

Des Loix Civiles et Criminelles.

Ce seroit le fonds d'un fort bel ouvrage, que de rechercher l'influence du génie du christianisme sur les loix et sur les gouvernemens, ainsi que nous l'avons fait pour la morale et la poésie. Nous indiquerons seulement la route, et nous offrirons quelques résultats, afin d'additionner la somme des bienfaits de la religion.

Il suffit d'ouvrir au hasard les conciles, le droit canonique, les bulles et les rescrits de la cour de Rome, pour se convaincre que nos anciennes loix, (recueillies dans les capitulaires de Charlemagne, dans la formule de Malcuffe, dans les ordonnances des rois de France), ont emprunté une foule de réglemens à l'église, ou plutôt qu'elles ont été rédigées en partie par de savans prêtres ou des assemblées d'Ecclésiastiques.

De temps immémorial, les évêques et les métropolitains ont eu des droits assez considérables en matière civile. Ils étoient chargés de la promulgation des ordonnances impériales, relatives à la tranquillité publique ; on les prenoit pour arbitres dans les procès : c'étoient des espèces de juges de paix naturels que la religion avoit donnés aux hommes. Les empe-

reurs chrétiens, trouvant cette coutume établie, la jugèrent si salutaire (1), qu'ils la confirmèrent par des articles de leurs codes. Chaque gradué, depuis le sous-diacre jusqu'au souverain pontife, exerçoit une petite juridiction; de sorte que l'esprit religieux agissoit par mille points et de mille manières sur les loix. Mais cette influence étoit-elle favorable ou dangereuse aux citoyens? Nous croyons qu'elle étoit favorable.

D'abord, dans tout ce qui s'appelle *administration*, la sagesse du clergé a constamment été reconnue, même des écrivains les plus opposés au christianisme (1). Lorsqu'un état est tranquille, les hommes ne font pas le mal pour le seul plaisir de le faire. Quel intérêt un concile pouvoit-il avoir à porter une loi inique, touchant l'ordre des successions, ou les conditions d'un mariage; ou pourquoi un official, ou un simple prêtre, admis à prononcer sur un point de droit, auroit-il prévariqué? S'il est vrai que l'éducation et les principes qui nous sont inculqués dans la jeunesse, influent sur notre caractère, des ministres de l'évangile devoient être, en général, guidés par un conseil de douceur et d'impartialité; mettons, si l'on veut, une

---

(1) Eus. *de Vit. Const.* lib. IV, cap. 27; Sozom. lib. I, cap. 9; *Cod. Justin.* lib. I, tit. IV, leg. 7.

(2) Voyez Voltaire dans l'*Essai sur les Mœurs*.

restriction, et disons, dans tout ce qui ne regardoit pas, ou leur ordre, ou leurs personnes. D'ailleurs, l'esprit de corps qui peut être mauvais dans l'ensemble, est toujours bon dans la partie. Il est a présumer qu'un membre d'une grande société religieuse se distinguera plutôt par sa droiture, dans une place civile, que par ses prévarications, ne fût-ce que pour la gloire de son ordre, et le joug que cet ordre lui impose.

De plus, les conciles étoient composés de prélats de tous les pays, et partant ils avoient l'immense avantage d'être comme étrangers aux peuples, pour lesquels ils faisoient des loix. Ces haines, ces amours, ces préjugés feudataires qui accompagnent ordinairement le législateur, étoient inconnus aux pères des conciles. Un évêque François avoit assez de lumières touchant sa patrie, pour combattre un canon qui en blessoit les mœurs; mais il n'avoit pas assez de pouvoir sur des prélats Italiens, Espagnols, Anglois, pour leur faire adopter un réglement injuste : libre dans le bien, sa position le bornoit dans le mal. C'est Machiavel, ce nous semble, qui propose de faire rediger la constitution d'un état par un étranger; mais cet étranger pourroit être, ou gagné par intérêt, ou ignorant du génie de la nation, dont il fixeroit le gouvernement; deux grands inconvéniens que le concile n'avoit pas

puisqu'il étoit à-la fois au dessus de la corruption par ses richesses, et instruit des inclinations particulières des royaumes, par les divers membres qui le composoient.

L'église prenant toujours la morale pour base, de préférence à la politique, (comme on le voit par les questions de rapt, de divorce, d'adultère), ses ordonnances devoient avoir un fond naturel de rectitude et d'universalité. En effet, la plupart des canons ne sont point relatifs à telle ou telle contrée; ils comprennent toute la chrétienté. La charité, le pardon des offenses formant tout le christianisme, et étant spécialement recommandée dans le sacerdoce, l'action de ce caractère sacré sur les mœurs doit participer de ces vertus. L'histoire nous offre, sans cesse, le prêtre priant pour le malheureux, demandant grâce pour le coupable, ou intercédant pour l'innocent. Le droit d'asyle dans les églises, tout abusif qu'il pouvoit être, est néanmoins une grande preuve de la tolérance, que l'esprit religieux avoit introduite dans la justice criminelle. Les Dominicains furent animés par cette pitié évangélique, lorsqu'ils dénoncèrent avec tant de force les cruautés des Espagnols au Nouveau-Monde. Enfin, comme notre code a été formé dans des temps de barbarie, le prêtre étant le seul homme qui eût alors quelques lettres, il ne pouvoit porter dans les loix qu'une influence

heureuse, et des lumières qui manquoient au reste des citoyens.

On trouve un bel exemple de l'esprit de justice que le christianisme tendoit à introduire dans nos tribunaux. Saint Ambroise observe, que si les évêques sont obligés, par leur caractère, d'implorer la clemence du magistrat en matière criminelle, ils ne doivent jamais intervenir dans les causes civiles, qui ne sont pas portées à leur propre juridiction : « Car, dit-il, vous » ne pouvez solliciter pour une des parties sans » nuire à l'autre, et vous rendre peut être cou- » pable d'une grande injustice (1). »

Admirable esprit de la religion !

La modération de S. Chrysostôme n'est pas moins remarquable : « Dieu, dit ce grand saint, » a permis à un homme de renvoyer sa femme » pour cause d'adultère, mais non pas pour » cause d'*idolatrie* (2). » Selon le droit romain, les infâmes ne pouvoient être juges, S. Ambroise et S. Grégoire poussent encore plus loin cette belle loi, *car ils ne veulent pas que ceux qui ont commis* de grandes fautes *demeurent juges, de peur qu'ils ne se condamnent eux-mêmes en condamnant les autres* (3).

En matière criminelle, le prelat se récusoit,

---

(1) Ambros. *de Offic.* lib. III, cap. 3.

(2) *In cap.* Isaï. 3.

(3) Héricourt, *Loix eccl.* p. 760. Quest. VII.

parce que la religion a horreur du sang. S. Augustin obtint, par ses prières, la vie des Circumcellions, convaincus d'avoir assassiné des prêtres catholiques. Le concile de Sardique fait même une loi aux évêques d'interposer leur médiation dans les sentences d'exil et de bannissement (1). Ainsi, le malheureux devoit non-seulement la vie à cette charité chrétienne; mais ce qui est bien plus précieux encore, la douceur de respirer son air natal.

Ces autres dispositions de notre jurisprudence criminelle, sont tirées du droit canonique : « 1.° On ne doit point condamner » un absent, qui peut avoir des moyens légi» times de défenses. 2.° L'accusateur et le » juge ne peuvent servir de témoins. 3°. Les » grands criminels ne peuvent être accusa» sateurs (2). 4.° En quelques dignités qu'une » personne soit constituée, sa seule déposi» tion ne peut suffire pour condamner un » accusé (3). »

On peut voir dans Héricourt la suite de ces loix, qui confirment ce que nous avons avancé : savoir, que nous devons les meilleures dispositions de notre code civil et criminel au droit canonique. Ce droit est en général beaucoup

(1) Conc. Sard. can. 17.

(2) Cet admirable canon n'étoit pas suivi dans nos loix.

(3) Hér. *loc. cit. et seq.*

plus doux que nos loix, et nous avons repoussé sur plusieurs points son indulgence chrétienne. Par exemple, le septième concile de Carthage décide que quand il y a plusieurs chefs d'accusation, si l'accusateur ne peut prouver le premier chef, il ne doit point être admis à la preuve des autres; nos coutumes en ont ordonné autrement.

Cette grande obligation que notre système civil a aux réglemens du christianisme, est une chose très-grave, très-peu observée, et pourtant très-digne de l'être (1).

Enfin, les juridictions seigneuriales, sous la féodalité, furent de nécessité moins vexatoires dans la dépendance des abbayes et des prélatures, que sous le ressort d'un comte ou d'un baron. Le seigneur ecclésiastique étoit tenu à de certaines vertus, que le guerrier ne se croyoit pas obligé de pratiquer. Les abbés cessèrent promptement de marcher à l'armée, et leurs vassaux devinrent de paisibles laboureurs. S. Benoît d'Aniane, réformateur des Bénédictins, en France, recevoit les terres qu'on lui offroit; mais il ne vouloit point accepter les *serfs;* il leur rendoit sur-le-champ la liberté (2) : cet exemple de magnanimité, au milieu du dixième siècle, est bien frappant, et c'est un *moine* qui l'a donné.

---

(1) M. de Montesquieu et le docteur Robertson en ont dit quelques mots. (2) Helyot.

CHAPITRE XI.

Politique et Gouvernement.

La coutume qui accordoit le premier rang au clergé dans les assemblées des nations modernes, tenoit au grand principe religieux, que l'antiquité entière regardoit comme le fondement de l'existence politique. « Je ne sais, dit » Cicéron, si anéantir la piété envers les dieux, » ce ne seroit point aussi anéantir la bonne- » foi, la société du genre humain, et la plus » excellente des vertus, la justice (1). » *Pietate adversùs deos sublatâ, fides etiam, et societas humani generis . . . tollatur.*

Puisqu'on avoit cru jusqu'à nos jours, que la religion est la base de la société civile, ne faisons pas un crime à nos pères d'avoir pensé comme Platon, Aristote, Cicéron, Plutarque, et d'avoir mis l'autel et ses ministres au degré le plus éminent de l'ordre social.

Mais si personne ne nous conteste sur ce point l'influence de l'église dans le corps politique, on soutiendra, peut-être, que cette influence a été funeste au bonheur public et à la liberté. Nous ne ferons qu'une réflexion sur ce vaste et profond sujet : remontons un instant aux prin-

---

(1) *De Nat. Deor.* I, 2.

cipes généraux, d'où il faut toujours partir, quand on veut atteindre à quelque vérité.

La nature, au moral et au physique, semble n'employer qu'un seul moyen de création; c'est de mêler, pour produire, la force à la douceur. Son énergie paroît résider dans la loi générale des contrastes. Si elle joint la violence à la violence, ou la foiblesse à la foiblesse, loin de former quelque chose, elle détruit par excès ou par défaut. Toutes les législations de l'antiquité offrent ce systême d'opposition, qui enfante le corps politique.

Cette vérité une fois reconnue, il faut ensuite chercher les points d'opposition: il nous semble que les deux principaux résident, l'un dans les mœurs du peuple, l'autre dans les institutions à donner à ce peuple. S'il est d'un caractère timide et foible, que sa constitution soit hardie et robuste; s'il est fier, impétueux, inconstant, que son gouvernement soit doux, modéré, invariable. Ainsi la théocratie ne fut pas bonne aux Egyptiens: elle les asservit sans leur donner les vertus qui leur manquoient; c'étoit une nation pacifique; il lui falloit des institutions militaires.

L'influence sacerdotale, au contraire, produisit à Rome des effets admirables: cette reine du monde dut sa grandeur à Numa, qui sut placer la religion au premier rang chez un

peuple de guerriers : qui ne craint pas les hommes doit craindre les dieux.

Ce que nous venons de dire du Romain s'applique au Français. Il n'a pas besoin d'être excité, mais d'être retenu. On parle du danger de la théocratie ; mais chez quelle nation belliqueuse un prêtre a-t-il conduit l'homme à la servitude ?

C'est donc de ce grand principe général qu'il faut partir pour considérer l'influence du clergé dans notre ancienne constitution, et non pas de quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Tous ces cris contre la richesse de l'église, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense ; c'est considérer à peine la surface des objets, et ne pas jeter un coup-d'œil ferme dans leurs profondeurs. Le christianisme étoit dans notre corps politique, comme ces instrumens religieux dont les Spartiates se servoient dans les batailles, moins pour animer le soldat, que pour modérer son ardeur.

Si l'on consulte l'histoire de nos états-généraux, on verra que le clergé a toujours rempli ce beau rôle de modérateur. Il calmoit, il adoucissoit les esprits ; il prévenoit les résolutions extrêmes. L'église avoit seule de l'instruction et de l'expérience, quand des barons hautains et d'ignorantes communes ne connoissoient que les factions et une obéissance absolue ; elle seule, par l'habitude des synodes et

des conciles, savoit parler et délibérer; elle seule avoit de la dignité, lorsque tout en manquoit autour d'elle. Nous la voyons tour-à-tour s'opposer aux excès du peuple, présenter de libres remontrances aux rois, et braver la colère des nobles. La supériorié de ses lumières, son génie conciliant, sa mission de paix, la nature de ses intérêts même, devoient lui donner en politique des idées généreuses, qui manquoient aux deux autres ordres. Placée entre ceux-ci, elle avoit tout à craindre des grands, et rien des communes, dont elle devenoit, par cette seule raison, le défenseur naturel. Aussi la voit-on, dans les momens de troubles, voter de préférence avec les dernières. La seule chose vénérable qu'offroient peut-être nos anciens états-généraux, c'étoit ce banc de vieux évêques, qui, la mître en tête et la crosse à la main, plaidoient tour-à-tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre des seigneurs factieux.

Ces prélats furent souvent la victime de leur dévouement. La haine des nobles contre le clergé fut si grande au commencement du treizième siècle, que saint Dominique se vit contraint de prêcher une espèce de croisade, pour arracher les biens de l'église aux barons, qui les avoient envahis. Plusieurs évêques furent massacrés par les nobles ou emprisonnés par la cour. Ils subissoient tour-à-tour les vengeances

monarchiques, aristocratiques et populaires.

Si vous voulez considérer plus en grand l'influence du christianisme sur l'existence politique des peuples de l'Europe, vous verrez qu'il prévenoit les famines, et sauvoit nos ancêtres de leurs propres fureurs, en proclamant toutes ces paix, appelées *paix de Dieu*, pendant lesquelles on recueilloit les moissons et les vendanges. Dans les commotions publiques, souvent les papes se montrèrent comme de très-grands princes. Ce sont eux qui, en réveillant les rois, sonnant l'alarme et faisant des ligues, ont empêché l'Occident de devenir la proie des Turcs. Qu'on songe à ce qu'eût été l'Europe sous de pareils maîtres, pour quel nombre incalculable de siècles elle eût été replongée dans la barbarie, et qu'on dise si ce seul service, rendu au monde par l'église, ne mérite pas des autels ?

Des hommes indignes du nom de chrétiens, égorgeoient les peuples du Nouveau-Monde, et la cour de Rome fulminoit des bulles pour prévenir ces atrocités (1). L'esclavage étoit reconnu légitime, et l'église ne reconnoissoit point d'esclaves (2) parmi ses enfans. Les excès même de la cour de Rome ont

---

(1) La fameuse bulle de Paul III.

(2) Le décret de Constantin, qui déclare libre tout esclave qui embrasse le christianisme.

servi à répandre les principes généraux du droit des peuples. Lorsque les papes mettoient les royaumes en interdit, lorsqu'ils forçoient les empereurs à venir rendre compte de leur conduite au saint-siège, ils s'arrogeoient un pouvoir qu'ils n'avoient pas ; mais en blessant la majesté du trône, ils faisoient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenoient plus circonspects ; ils sentoient qu'ils avoient un frein et le peuple une égide. Les rescrits des pontifes, ne manquoient jamais de mêler la voix des nations et l'intérêt général des hommes, aux plaintes particulières. « *Il nous est* » *venu des rapports que Philippe, Ferdinand,* » *Henri opprimoit son peuple, etc.* » Tel étoit à-peu-près le début de tous ces arrêts de la cour de Rome.

S'il existoit au milieu de l'Europe un tribunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et les révolutions ; ce tribunal seroit sans doute le chef-d'œuvre de la politique, et le dernier degré de la perfection sociale. Les papes ont été au moment d'atteindre à ce but.

M. de Montesquieu a fort bien prouvé que le christianisme est opposé d'esprit et de conseil au pouvoir arbitraire, *et que ses principes font plus que l'honneur dans les monarchies, la vertu dans les républiques, et la crainte dans les états despotiques.* N'existe-t-il pas

d'ailleurs des républiques chrétiennes, qui paroissent même plus attachées à leur religion que les monarchies? N'est-ce pas encore sous la loi évangélique que s'est formé ce gouvernement que Tacite regardoit comme un songe, tant il lui paroissoit excellent? « Dans toutes » les nations, dit ce grand historien, c'est le » peuple, ou les nobles, ou un seul qui gou- » verne; car une forme de gouvernement, qui » se composeroit à-la-fois des trois autres, » n'est qu'une brillante chimère, etc. (1). »

Tacite ne pouvoit pas deviner que cette brillante chimère se réaliseroit un jour chez des Sauvages dont il nous a laissé l'histoire (2). Les passions, sous le polythéisme, auroient bientôt renversé un gouvernement, qui ne se conserve que par la justesse des contre-poids. Le miracle de son existence étoit réservé à une religion, qui, en maintenant l'équilibre moral le plus parfait, permet d'établir la plus parfaite balance politique.

M. de Montesquieu a vu le principe du gouvernement anglois dans les forêts de la Germanie; il étoit peut-être plus simple de le découvrir dans la division des trois ordres; division connue de toutes les grandes monarchies de l'Europe moderne. L'Angleterre a commencé, comme la

---

(1) Tac. An. lib. IV.

(2) *In vit Agricol.*

France et l'Espagne, par ses états-généraux : l'Espagne passa à une monarchie absolue, la France à une monarchie tempérée, et l'Angleterre à une monarchie mixte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les *cortès* de la première jouissoient de plusieurs priviléges, que n'avoient pas les *états-généraux* de la seconde et les *parlemens* de la troisième, et que le peuple le plus libre est tombé sous le gouvernement le plus absolu. D'une autre part, les Anglois, qui étoient presque réduits en servitude, se rapprochèrent de l'indépendance, et les François, qui n'étoient ni très-libres, ni très-asservis, demeurèrent à-peu-près au même point.

Enfin, ce fut une grande et féconde idée politique que cette division des trois-ordres. Totalement ignorée des anciens, elle a produit chez les modernes le système représentatif, qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes, qui ont créé un autre univers. Et qu'il soit encore dit à la gloire de notre religion, que le système représentatif découle en partie des institutions ecclésiastiques. L'église en offrit la première image dans ses conciles, composés du *souverain pontife*, des *prélats* et des *députés du bas-clergé*. Ensuite les prêtres chrétiens, ne s'étant pas séparés de l'état, ont donné naissance à ce nouvel ordre de citoyens, qui, s'unissant aux deux autres, a entraîné la représentation du corps politique.

Nous ne devons pas oublier de faire une remarque qui vient à l'appui des faits précédens, et qui prouve que le génie évangélique est éminemment favorable à la liberté. La religion chrétienne établit en dogme l'égalité morale, la seule qu'on puisse prêcher sans bouleverser le monde. Le polythéisme cherchoit-il à Rome à persuader au patricien qu'il n'étoit pas d'une poussière plus noble que le plébéïen ? Quel pontife eût osé faire retentir de telles paroles aux oreilles de Néron ou de Tibère ? On eût bientôt vu le corps du lévite imprudent exposé aux gémonies. C'est cependant de telles leçons que les potentats chrétiens reçoivent tous les jours dans cette chaire, si justement appelée la chaire de vérité.

En général le christianisme est sur-tout admirable, pour avoir converti *l'homme physique* en *l'homme moral*. Tous les grands principes de Rome et de la Grèce, l'égalité, la liberté, se trouvent dans notre religion, mais appliqués à l'ame et au génie, et considérés sous des rapports sublimes.

Les conseils de l'évangile forment le véritable philosophe, et ses préceptes le véritable citoyen. Il n'y a pas un petit peuple chrétien chez lequel il ne soit plus doux de vivre que chez le peuple antique le plus fameux, excepté Athènes qui fut charmante, mais horriblement injuste. Il y a une paix intérieure dans les

nations modernes, un exercice continuel des plus tranquilles vertus, qu'on ne vit point régner au bord de l'Issus et du Tibre. Si la république de Brutus, ou la monarchie d'Auguste, sortoit tout-à-coup de la poudre, nous aurions horreur de la vie romaine. Il ne faut que se représenter les jeux de la déesse Flore, et cette boucherie continuelle des gladiateurs, pour sentir l'énorme différence que l'évangile a mise entre nous et les payens; le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité.

« Enfin, dit M. de Montesquieu, nous de-
» vons au christianisme et dans le gouverne-
» ment un certain droit politique, et dans la
» guerre un certain droit des gens que la na-
» ture humaine ne sauroit assez reconnoître.
» C'est ce droit qui fait que, parmi nous, la
» victoire laisse aux peuples vaincus, ces gran-
» des choses, la vie, la liberté, les loix, les
» biens, et toujours la religion, quand on ne
» s'aveugle pas soi-même (1). »

Ajoutons, pour couronner tant de bienfaits, un bienfait qui devroit être écrit en lettres d'or, dans les annales de la philosophie.

L'Abolition de l'esclavage.

---

(1) *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. 3.

CHAPITRE XII.

Récapitulation générale.

Ce n'est pas sans éprouver une sorte de crainte, que nous touchons à la fin de notre ouvrage. Les graves idées qui nous l'ont fait entreprendre, la dangereuse ambition que nous avons eue de déterminer, autant qu'il dépendoit de nous, la question sur le christianisme ; toutes ces considérations nous alarment. Il est difficile de découvrir jusqu'à quel point Dieu approuve que des hommes prennent dans leurs débiles mains la cause de son éternité, se fassent l'avocat du Créateur au tribunal de la créature, et cherchent à justifier, par des raisons humaines, ces conseils qui ont donné naissance à l'univers. Ce n'est donc qu'avec une défiance extrême, trop motivée par l'insuffisance de nos talens, que nous offrons ici la récapitulation générale de cet ouvrage.

Toute religion a des mystères; toute la nature est un secret.

Les mystères chrétiens sont les plus beaux possibles : ils sont l'archétype du systême de l'homme et du monde.

Les sacremens sont une législation morale, et des tableaux pleins de poésie.

La foi est une force, la charité une amour,

l'espérance toute une félicité ou, comme parle la religion, toute une vertu.

Les loix de Dieu sont le code le plus parfait de la justice naturelle.

La chûte de notre premier père est une tradition universelle.

On peut en trouver une preuve nouvelle dans la constitution de l'homme moral, qui contredit la constitution générale des êtres.

La défense de toucher au fruit de science est un commandement sublime, et le seul qui fût digne de Dieu.

Toutes les prétendues preuves de l'antiquité de la terre peuvent être combattues.

Dogme de l'existence de Dieu démontré par les merveilles de l'univers; dessein visible de la Providence, dans les instincts des animaux; enchantemens de la nature.

La seule morale prouve l'immortalité de l'ame. L'homme désire le bonheur, et il est le seul être qui ne puisse l'obtenir : il y a donc une félicité au-delà de la vie; car on ne desire point ce qui n'est pas.

Le système de l'athéisme n'est fondé que sur des exceptions : ce n'est point le corps qui agit sur l'ame, c'est l'ame qui agit sur le corps. L'homme ne suit point les règles générales de la matière; il diminue, où l'animal augmente.

L'athéisme n'est bon à personne, ni à l'in-

fortuné auquel il ravit l'espérance, ni à l'heureux dont il dessèche le bonheur, ni au soldat qu'il rend timide, ni à la femme dont il flétrit la beauté et la tendresse, ni à la mère qui peut perdre son fils, ni aux chefs des hommes qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples, que la religion.

Les châtimens et les récompenses que le christianisme dénonce ou promet dans une autre vie, s'accordent avec la raison, et la nature de l'ame.

En poésie, les caractères sont plus beaux et les passions plus énergiques sous la religion chrétienne, qu'ils ne l'etoient sous le polythéisme. Celui-ci ne présentoit point de partie dramatique, point de combats des penchans naturels et des vertus.

La mythologie rapetissoit la nature, et les anciens, par cette raison, n'avoient point de poésie descriptive. Le christianisme rend au désert, et ses tableaux, et ses solitudes.

Le *merveilleux* chrétien peut soutenir le parallèle avec le *merveilleux* de la fable. Les anciens fondoient leur poésie sur Homère, et les chrétiens sur la Bible : et les beautés de la Bible surpassent les beautés d'Homère.

C'est au christianisme que les beaux arts doivent leur renaissance et leur perfection.

En philosophie, il ne s'oppose à aucune

vérité naturelle. S'il a quelquefois combattu les sciences, il a suivi l'esprit de son siècle et l'opinion des plus grands législateurs de l'antiquité.

En histoire, nous fussions demeurés inférieurs aux anciens, sans le caractère nouveau d'images, de réflexions, et de pensées, qu'a fait naître la religion chrétienne. L'éloquence moderne fournit la même observation.

Restes des beaux arts, solitudes des monastères, charmes des ruines, gracieuses dévotions du peuple, harmonie du cœur, de la religion et des déserts ; c'est ce qui conduit à l'examen du culte.

Par-tout, dans le culte chrétien, la pompe et la majesté sont unies aux intentions morales, aux prières touchantes ou sublimes. Le sépulcre vit et s'anime dans notre religion. Depuis le laboureur qui repose au cimetière champêtre, jusqu'au roi couché à Saint-Denys, tout dort dans une poussière poétique ; Job et David, appuyés sur le tombeau du chrétien, chantent tour-à-tour la mort aux portes de l'éternité.

Nous venons de voir ce que les hommes doivent au clergé séculier et régulier, aux institutions, au génie du christianisme.

Si Shoonbeck, Bonnani, Giustinianni et Helyot avoient mis plus d'ordre dans leurs laborieuses recherches, nous pourrions donner ici le catalogue complet des services rendus

par la religion à l'humanité. Nous commencerions par faire la liste de toutes les calamités qui accablent l'ame ou le corps de l'homme, et nous placerions, sous chaque douleur, l'ordre chrétien qui se dévoue au soulagement de cette douleur. Ce n'est point une exagération; un homme peut penser telle misère qu'il voudra, et il y a mille contre un que la religion a deviné sa pensée et préparé le remède. Voici ce que nous avons trouvé après un calcul aussi exact que nous l'avons pu faire.

On compte à-peu-près sur la surface de l'Europe chrétienne, 4,300 villes et villages.

Sur ces 4,300 villes et villages, 3,294 sont de la première, de la seconde, de la troisième et de la quatrième grandeur.

En accordant un hôpital à chacune de ces 3,294 villes, (calcul au-dessous de la vérité), vous aurez donc 3,294 hôpitaux, presque tous institués par le génie du christianisme, dotés sur les biens de l'église, et desservis par des ordres religieux.

Prenant une moyenne proportionnelle, et donnant seulement 100 lits à chacun de ces hôpitaux, ou si l'on veut 50 lits pour deux malades, vous verrez que la religion, indépendamment de la foule immense de pauvres qu'elle nourrit, soulage et entretient par jour, depuis plus de mille ans, environ 329,400 hommes.

Sur un relevé des collèges et des universités, on trouve à-peu-près les mêmes calculs ; et l'on peut admettre hardiment qu'elle enseigne au moins 300,000 jeunes gens dans les divers états de la chrétienté (1).

Nous ne faisons point entrer ici en ligne de compte, les hôpitaux et les colléges chrétiens dans les trois autres parties du monde, ni l'éducation des filles par les religieuses.

Maintenant il faut ajouter à ces résultats le dictionnaire des hommes célèbres, sortis du sein de l'église, et qui forment à-peu-près les deux tiers des grands hommes des siècles modernes ; il faut dire, comme nous l'avons montré, que le renouvellement des sciences, des arts et des lettres est dû à l'église; que la plupart des grandes découvertes modernes, telle que la poudre à canon, l'horloge, les lunettes, la boussole et le système représentatif lui appartiennent ; que l'agriculture, le commerce, les loix et le gouvernement lui ont des obligations immenses ; que ses missions ont porté les sciences et arts chez des peuples civilisés, et les loix chez des peuples sauvages ; que sa chevalerie a puissamment contribué à sauver l'Europe d'une invasion de nouveaux

(1) On trouvera les bases de tous ces calculs dans l'*Appendice*.

Barbares ; que le genre humain lui doit :

Le culte d'un seul Dieu ;

Le dogme plus fixe de l'existence de cet Etre suprême ;

La doctrine moins vague et plus certaine de l'immortalité de l'ame, ainsi que celle des peines et des récompenses dans une autre vie ;

Une plus grande humanité chez les hommes ;

Une vertu toute entière, et qui vaut seule toutes les autres, la charité ;

Un droit politique et un droit des gens, inconnus des peuples antiques, et, par-dessus tout cela, l'abolition de l'esclavage.

Qui ne seroit convaincu de la beauté et de la grandeur du christianisme, qui n'est écrasé par cette effrayante masse de bienfaits ?

CHAPITRE XIII ET DERNIER.

Quel seroit aujourd'hui l'état de la Société, si le Christianisme n'eût point paru sur la terre ? — Conjectures. — Conclusion.

Nous terminerons cet ouvrage par l'examen de l'importante question qui fait le titre de ce dernier chapitre. En tâchant de découvrir ce que nous serions probablement aujourd'hui, si le christianisme n'eût pas existé, nous apprendrons à mieux apprécier ce que nous lui devons.

Auguste parvint à l'empire par des crimes,

et régna sous la forme des vertus. Il paroissoit après un conquérant, et pour se distinguer, il fut tranquille. Ne pouvant être un grand homme, il voulut être un prince heureux. Il donna beaucoup de repos à ses sujets; un immense foyer de corruption s'assoupit; ce calme fut appelé prospérité. Auguste eut le génie des circonstances; c'est celui qui recueille les fruits que le véritable génie a préparé; il le suit, et ne l'accompagne pas toujours.

Tibère méprisa trop les hommes, et sur-tout leur fit trop voir ce mépris. Le seul sentiment où il mit de la franchise, étoit le seul où il eût dû dissimuler; mais c'étoit un cri de joie qu'il ne se pouvoit empêcher de pousser, en trouvant le peuple et le sénat Romain, au-dessous même de la bassesse de son propre cœur.

Lorsqu'on vit ce peuple-roi se prosterner devant Claude, et adorer le fils d'Enobarbus, on put juger qu'on l'avait honoré, en gardant avec lui quelque mesure. Rome aima Néron: long-temps après la mort de ce tyran, ses fantômes faisoient tressaillir l'empire de joie et d'espérance. C'est ici qu'il faut s'arrêter pour contempler les mœurs romaines; car ni Titus, ni les Antonin, ni Marc-Aurèle ne purent en changer le fond: un Dieu seul le pouvoit.

Le peuple Romain fut toujours un peuple horrible: on ne tombe point dans les vices qu'il fit

éclater sous ses maîtres, sans une certaine perversité naturelle et quelque défaut de naissance dans le cœur. Athènes corrompue ne fut jamais exécrable ; dans les fers elle ne songea qu'à jouir : elle trouva que ses vainqueurs ne lui avoient rien ôté, puisqu'ils lui avoient laissé le temple des muses.

Quand Rome eut des vertus, ce furent des vertus contre nature : le premier Brutus égorge ses fils, et le second assassine son père. De plus, il y a des vertus de position, qu'on prend trop facilement pour des vertus générales, et qui ne sont que des résultats locaux. Rome libre fut d'abord frugale, parce qu'elle étoit pauvre ; courageuse, parce que ses institutions lui mettoient le fer à la main, et qu'elle sortoit d'une caverne de brigands. Elle étoit d'ailleurs féroce, injuste, avare, luxurieuse ; elle n'eut de beau que son génie ; son caractère fut odieux.

Les décemvirs la foulent aux pieds ; Marius verse à volonté le sang des nobles, et Sylla, celui du peuple ; pour dernière insulte, il abjure publiquement la dictature. Les conjurés de Catilina s'engagent à massacrer leurs propres pères (1), et se font un jeu de renverser cette majesté Romaine, que Jugurtha se

---

(1) *Sed filii familiarum, quorum ex nobilitate maxuma pars erat, parentes interficerent.* Sallust. *in Catil.* XLIII.

propose d'acheter (1). Viennent les triumvirs et leurs proscriptions : Auguste ordonne au père et au fils de s'entre-tuer (2), et le père et le fils s'entre-tuent. Le sénat se montre trop vil, même pour Tibère (3). Le dieu-Néron a des temples. Sans parler de ces délateurs sortis des premières familles patriciennes, sans montrer les chefs d'une même conjuration, se dénonçant et s'égorgeant l'un l'autre (4) ; sans représenter des philosophes discourant de vertus, au milieu des débauches de Néron, Sénèque excusant un parricide, Burrhus (5) le louant et le pleurant à-la-fois ; sans rechercher sous Galba, Vitellius, Domitien, Commode, ces actes de lâcheté qu'on a lus cent fois, et qui étonnent toujours, un seul trait nous peindra l'infamie Romaine : Plautien, ministre de Sévère, en mariant sa fille au fils aîné de l'empereur, fit mutiler cent Romains libres, dont quelques-uns étoient mariés et pères de fa-

---

(1) Ib. *in Bell. Jugurt.*

(2) Suet. *in Aug.*

(3) Tacit. *An.*

(4) *Ib. ibid.* l. XV.

(5) *Id. ib.* lib. XIV. Papinien, jurisconsulte et préfet du prétoire, qui ne se piquoit pas de philosophie, répondit à Caracalla qui lui ordonnoit de justifier le meurtre de son frère Géta : « Il est plus aisé de commettre un » parricide que de le justifier. » *Hist. Aug.*

mille : « afin, dit l'historien, que sa fille eût à » sa suite des eunuques dignes d'une reine » d'Orient (1). »

A cette lâcheté de caractère, joignez une épouvantable corruption de mœurs. Le grave Caton vient pour assister aux prostitutions des jeux de Flore. Sa femme Marcia étant enceinte, il la cède à Hortensius; quelque temps après Hortensius meurt, et ayant laissé Marcia héritière de tous ses biens, Caton la reprend au préjudice du fils d'Hortensius. Cicéron se sépare de Terentia, pour épouser *Publia* sa pupille. Sénèque nous apprend qu'il y avoit des femmes qui ne comptoient plus leurs années par consuls, mais par le nombre de leurs maris (2); Tibère invente les *scellarii* et les *spintriae*; Néron épouse publiquement l'affranchi Pythagore (3), et Héliogabale célèbre ses noces avec Hiéroclès (4).

Ce fut ce même Néron, déja tant de fois cité, qui institua les fêtes juvénales. Les chevaliers, les sénateurs et les femmes du premier rang étoient obligés de monter sur le théâtre, à l'exemple de l'empereur, et de chanter des chansons dissolues, en copiant les gestes des

(1) Dion. lib. LXXVI, p. 1271.
(2) *De Benefic.* III, 16.
(3) Tac. *An.* 15.
(4) Dion. lib. LXXIX, p. 1363. *Hist. Aug.* p. 103.

histrions (1). Pour le repas de Tilleginus, sur l'étang d'Agrippa, on avoit bâti des maisons au bord du lac, où les plus illustres Romaines étoient placées vis-à-vis des courtisannes toutes nues. A l'entrée de la nuit tout fut illuminé (2), afin que les débauches eussent un sens de plus et un voile de moins.

La mort faisoit une partie essentielle de ces divertissemens antiques. Elle étoit là pour contraste, et pour rehaussement des plaisirs de la vie. Afin d'égayer les repas, on faisoit venir des gladiateurs, avec des courtisannes et des joueurs de flûte. En sortant des bras d'un infâme, on alloit voir une bête féroce boire du sang humain; de la vue d'une prostitution, on passoit au spectacle des convulsions d'un homme expirant. Quel peuple que celui-là, qui avoit placé l'opprobre à la naissance et à la mort, et élevé sur un théâtre les deux grands mystères de la nature, pour déshonorer, d'un seul coup, tout l'ouvrage de Dieu !

Les esclaves qui travailloient à la terre, avoient constamment les fers aux pieds : pour toute nourriture, on leur donnoit un peu de pain, d'eau et de sel; la nuit on les renfermoit dans des souterrains qui ne recevoient d'air que par une lucarne pratiquée à la voûte de ces

---

(1) Tacit. *An.* 14.
(2) Id. *loc. cit.*

cachots. Il y avoit une loi qui défendoit de tuer les lions d'Afrique, réservés pour les spectacles de Rome. Un paysan qui eût disputé sa vie contre un de ces animaux, eût été sévèrement puni (1). Quand un malheureux périssoit dans l'arêne, déchiré par une panthère, ou percé par les bois d'un cerf, certains malades couroient se baigner dans son sang, et le recevoir sur leurs lèvres avides (2). Caligula souhaitoit que le peuple Romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup (3). Ce même empereur, en attendant les jeux du cirque, nourrissoit les lions de chair humaine, et Néron fut sur le point de faire manger des hommes tout vivans à un Egyptien, connu par sa voracité (4). Titus, pour célébrer la fête de son père Vespasien, donna trois mille juifs à dévorer aux bêtes (5). On conseilloit à Tibère de faire mourir un de ses anciens amis, qui languissoit en prison : « Je ne me suis pas réconcilié avec » lui, » répondit le tyran, par un mot qui respire tout le génie de Rome. C'étoit une chose assez ordinaire qu'on égorgeât cinq mille,

(1) *Cod. Theod.* tom. VI, p. 92.

(2) Tert. *Apologet.*

(3) Suet. *in Vit.*

(4) Suet. *in Caligul. et Nero.* (5) Josephe, *de Bel. Judaï.* lib. 7.

six mille, dix mille, vingt mille personnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge, sur un soupçon de l'empereur (1); et les parens des victimes ornoient leurs maisons de feuillages, baisoient les mains du *Dieu*, et assistoient à ses fêtes. La fille de Séjan, âgée de neuf ans, qui disoit qu'*elle ne le feroit plus*, et qui demandoit *qu'on lui donnât le fouët* (1), lorsqu'on la conduisoit en prison, fut violée par le bourreau, avant d'être étranglée par lui; tant ces vertueux Romains avoient de respect pour les *loix*! On vit sous Claude, (et Tacite le rapporte comme un beau spectacle) (3), dix-neuf mille hommes s'égorger sur le lac Fucin, pour l'amusement de la populace Romaine : avant d'en venir aux mains, les combattans saluèrent l'empereur : *Ave, imperator, morituri te salutant*. « César, ceux » qui vont mourir te saluent! » Mot aussi touchant qu'il est lâche.

C'est l'extinction absolue du sens moral, qui donnoit aux Romains cette facilité de mourir, qu'on a si follement admirée. Les suicides sont toujours communs chez les peuples corrompus. L'homme réduit à l'instinct de la brute, meurt indifféremment comme elle. Nous ne parlerons

(1) Tacit. *An*. lib. XV; Dion. lib. LXXVII, p. 1290; Hérodien. lib. IV, p. 150.

(2) Tacit.

(3) *Ibid*. *An*. lib. XII.

point des autres vices des Romains ; de l'infanticide autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des XII tables ; de l'avarice sordide de ce peuple fameux. Scaptius avoit prêté quelques fonds au sénat de Salamine. Le sénat n'ayant pu le rembourser au terme fixé, Scaptius le tint si long-temps assiégé par des cavaliers, que plusieurs sénateurs moururent de faim. Le stoïque Brutus, ayant quelqu'affaire commune avec ce concussionnaire, s'intéresse pour lui auprès de Cicéron, qui ne peut s'empêcher d'en être indigné (1).

Si donc les Romains tombèrent dans la servitude, ils ne durent s'en prendre qu'à leurs mœurs. C'est la bassesse qui produit d'abord la tyrannie, et, par une juste réaction, la tyrannie prolonge ensuite la bassesse. Ne nous plaignons plus de l'état actuel de la société ; le peuple moderne le plus corrompu est un peuple de sages, auprès des nations payennes.

Quand on supposeroit même un instant, que l'ordre politique des anciens fût plus beau que le nôtre ; leur ordre moral n'approcha jamais de celui que le christianisme a fait naître parmi nous. Et comme, enfin, la morale est en dernier lieu la base de toute institution sociale,

---

(1) L'intérêt de la somme étoit de quatre pour cent par mois. *Vid.* Cicer. *Epist. ad Attic.* lib. VI, epist. 2.

jamais nous n'arriverons à la dépravation de l'antiquité, tandis que nous serons chrétiens.

Quand les liens politiques furent brisés à Rome et dans la Grèce, quel frein resta-t-il aux hommes? Le culte de tant de divinités infâmes pouvoit-il maintenir des mœurs que les loix ne soutenoient plus? Loin de remédier à la corruption, il en devint un des agens le plus puissant. Par un excès de misère, qui fait frémir, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenoit les vices parmi les payens, et sembloit éterniser le crime, en lui donnant un principe d'éternelle durée.

Des traditions nous sont restées de la méchanceté des hommes, et des catastrophes terribles qui n'ont jamais manqué de suivre la dépravation des mœurs. Ne seroit-il pas possible que Dieu eût combiné l'ordre physique et moral de l'univers, de manière qu'un bouleversement dans le dernier, entraîne des changemens nécessaires dans l'autre, et que les grands crimes amènent naturellement les grandes révolutions? La pensée agit sur le corps d'une manière inexplicable; l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers. Cela simplifieroit beaucoup la nature, et agrandiroit prodigieusement la sphère de l'homme; ce seroit aussi une clef pour l'explication des miracles, qui rentreroient dans le cours ordinaire des choses.

Que les déluges, les embrâsemens, le renversement des états, eussent leurs leviers et leurs contre-poids dans les vices et les vertus de l'homme; que le crime et le châtiment fussent les deux forces motrices, placées dans les deux bassins de la balance morale et physique; la correspondance seroit belle, et ne feroit qu'un tout d'une création, qui semble double au premier coup-d'œil.

Il se peut donc faire que la corruption de l'empire Romain attirât du fond de leurs déserts les Barbares, qui, sans connoître la mission secrète qu'ils avoient de détruire, s'étoient appelés, par un instinct général, *le fléau de Dieu*. Que fût devenu le monde, si la grande arche du christianisme n'eût point sauvé les restes du genre humain de ce nouveau déluge? Quelle chance restoit-il à la postérité? Où les lumières se fussent-elles conservées?

Les prêtres du polythéisme ne formoient point un corps d'hommes lettrés, hors en Perse et en Egypte; mais les mages et les prêtres Egyptiens, qui d'ailleurs ne communiquoient point leurs sciences au vulgaire, n'existoient déja plus en corps, lors de l'invasion des Huns et des Goths. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermoient presqu'entièrement dans ces deux villes, et consistoient tout au plus en quelques centaines de rhéteurs,

qui eussent été égorgés avec le reste des citoyens.

Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens ; aucune ardeur pour enseigner ; point de retraite au désert pour y vivre avec Dieu, et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter ? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome ? Les Barbares qui entroient dans l'empire, étoient déja à demi-chrétiens ; mais voyons-les marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares ; ne rencontrant sur leur route, ni une force d'opinion religieuse qui les obligeât à respecter quelque chose, ni un fond de mœurs qui commençât à se renouveler chez les Romains par le christianisme ; n'en doutons point, ils eussent tout détruit. Ce fut même le projet d'Alaric : « Je » sens en moi, disoit ce roi barbare, quelque » chose qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines, et qui paroît gigantesque.

Des différens peuples qui envahirent l'empire, les Goths semblent avoir eu le génie le moins dévastateur. Théodoric, vainqueur d'Odoacre, fut un grand prince : mais il étoit chrétien ; mais Boëce, son premier ministre, étoit un homme de lettres, chrétien ; cela trompe toutes les conjectures. Qu'eussent fait les Goths idolâtres ? Ils auroient, sans doute, tout renversé

comme les autres Barbares. D'ailleurs, ils se corrompirent très-vîte; et s'ils s'étoient mis à adorer Flore, Vénus et Bacchus, quelle effroyable mélange ne fut-il point résulté de la religion sanglante d'Odin, et des fables dissolues de la Grèce ?

Le polythéisme étoit si peu propre à conserver quelque chose, qu'il tomboit lui-même en ruines de toutes parts, et que Maximin voulut lui faire prendre les formes chrétiennes pour le soutenir. Il établit, dans chaque province, un lévite qui correspondoit à l'évêque, un grand prêtre, qui représentoit le métropolitain (1). Julien voulut fonder des couvens de payens, et faire prêcher les ministres de Baal dans leurs temples. Cet échafaudage, imité du christianisme, se brisa bientôt, parce qu'il n'étoit pas soutenu par le même esprit, et ne s'appuyoit pas sur les mœurs.

La seule classe des vaincus, respectée par les Barbares, fut celle des prêtres et des religieux. Les monastères devinrent autant de foyers où le feu sacré des arts se conserva avec la langue grecque et latine. Les premiers citoyens de Rome et d'Athènes, s'étant refugiés dans le sacerdoce chrétien, évitèrent ainsi la mort ou l'esclavage, auquel ils eussent été condamnés comme le reste du peuple.

---

(1) Eus. lib. VIII, cap. 14, lib. IX, cap. 2-8.

On peut juger de l'abyme où nous serions plongés aujourd'hui, si les Barbares avoient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état des nations où le christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves Turcs, ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Il est remarquable que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, comme le second l'est de la nouvelle.

Il est donc très-probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. Il est impossible de calculer combien de siècles le genre humain eût été à sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue, dans laquelle il se seroit trouvé enseveli. Il ne falloit rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé, chez les modernes, le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme, n'eût pu rendre ce service inappréciable au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, en se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent par cela même aux ravages des Goths. Enfin, le polythéisme n'étoit point porté à écrire comme le christianisme,

parce qu'il ne joignoit point, comme celui-ci, la métaphysique et la morale à la religion. Ce penchant des prêtres chrétiens à publier des livres, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans tous les cas possibles, on trouve toujours que l'évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté, les Barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, étoit menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? Mais ils étoient aussi pervers que leurs maîtres; ils partageoient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avoient la même religion; et cette religion passionnée, détruisoit toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançoient plus, elles reculoient; les arts tomboient en décadence. La philosophie ne servoit qu'à répandre une sorte d'impiété, qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisoit les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avoit-il fait des progrès, parce que Néron ne croyoit plus aux dieux du Capitole, et qu'il souilloit par mépris toutes les choses sacrées (1)?

---

(1) Tacit. *An.* lib. XIV; Suet. *in Nero. Religionum*

Tacite prétend qu'il y avoit encore des mœurs au fond des provinces (1); mais ces provinces commençoient déja à devenir chrétiennes (2), et nous supposons que le christianisme n'eût pas été connu, et que les Barbares n'eussent point sorti de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auroient démembré l'empire, les soldats en étoient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été bien davantage s'ils ne s'étoient recrutés parmi les Goths et les Germains. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'après des longues guerres civiles, et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errans sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples, pour étendre ses rameaux sur tant de débris ! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne seroit-elle point encore aujourd'hui ?

---

usquequaque contemptor praeter unius deae Syriae. Hanc mox ita sprevit, ut urina contaminaret.

(1) Tacit. *An.* lib. XVI.

(2) Dionys. et Ignat. *Epist. ap. Eus.* IV, 23; Chrys. Op. tom. VII, p. 658 et 810. Edit. Savil. Plin. Epist. X; Lucien *in Alexandro*, c. 25. Pline, dans sa fameuse lettre ici citée, se plaint que les temples sont déserts, qu'on ne trouve plus d'acheteurs pour les victimes sacrées, etc. etc.

De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, en convertissant les Barbares, et recueillant les débris de la civilisation et des arts; de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères. Une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources; déja celle du Christ rétablissoit toutes les bases morales. Les anciens admettoient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étoient relatives à la patrie, elles ne passoient pas les limites de leurs pays; les peuples en corps avoient d'autres principes que le citoyen en particulier; la pudeur et l'humanité n'étoient pas mises au rang des vertus; la classe la plus nombreuse des hommes étoit esclave; les sociétés flottoient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme : voilà les maux auxquels le christianisme apportoit un remède certain, comme il l'a bien prouvé, en en délivrant les sociétés modernes. L'excès même de ses premières austérités étoit nécessaire : il falloit qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avoit des prostitutions publiques; des pénitens couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisoit les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avoit des

monstres de Barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arêne, il falloit que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son apparition sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes; puisque c'est à partir de l'évangile, que le monde entier a changé de face. Le moment de la venue du Fils de l'homme est bien remarquable. Un peu plus tôt, sa morale n'étoit pas absolument nécessaire, les peuples se soutenoient encore par leurs anciennes loix; un peu plus tard, la société faisoit naufrage. Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle; mais certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes, n'est rien moins que philosophique. L'évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Il faut le considérer comme une grande pensée religieuse, qui a renouvelé la race humaine; alors, toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparoissent. Il est certain que le vieil univers étoit dans un état d'enfance morale, par rapport à ce que nous

sommes. De beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne changent pas l'économie des choses. Un homme, une nation même, peut avoir un élan de vertu; mais cet élan ne se répétera point, ne sera point souvent renouvellé, si le plan moral, sur lequel repose toutes les vertus, a quelque vide. Pour juger du génie d'un peuple, le vrai philosophe ne s'attache pas à découvrir çà et là quelques grands hommes; il regarde si le cours des idées générales est changé, et si la nature humaine est parvenue en masse, à des notions plus saines de justice et d'humanité.

Or, le christianisme nous a indubitablement apporté ces nouvelles lumières : il est, sous tous les rapports, la religion qui convient à un peuple mûri par le temps; il est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenoit au berceau d'Israël. Au ciel, il n'a placé qu'un Dieu; sur la terre, il a aboli l'esclavage. Que l'on considère ses mystères (ainsi que nous l'avons fait), comme l'archétype des loix de la nature, il n'y a en cela rien d'affligeant pour un grand esprit. Les vérités du christianisme, loin de demander la soumission de la raison, en réclament, au contraire, l'exercice le plus sublime.

Cette remarque est si juste; la religion chrétienne qu'on a voulu faire passer pour la

religion des barbares, est si bien le culte des philosophes, qu'on peut dire que Platon l'avoit presque devinée. Non-seulement la morale, mais encore la doctrine du disciple de Socrate, a des rapports frappans avec celle de l'évangile. Dacier la résume ainsi :

« Platon prouve que le Verbe a arrangé et
» rendu visible cet univers; que la connois-
» sance de ce Verbe fait mener ici-bas une vie
» heureuse, et procure la félicité après la
» mort.

» Que l'ame est immortelle; que les morts
» ressusciteront; qu'il y aura un dernier juge-
» ment des bons et des méchans, où l'on ne
» paroîtra qu'avec ses vertus ou ses vices, qui
» seront la cause du bonheur ou du malheur
» éternel.

» Enfin, ajoute le savant traducteur, Platon
» avoit une idée si grande et si vraie de la
» souveraine justice, et il connoissoit si par-
» faitement la corruption des hommes, qu'il
» a fait voir que si un homme souverainement
» juste venoit sur la terre, il trouveroit tant
» d'opposition dans le monde, qu'il seroit mis
» en prison, baffoué, fouetté, et enfin CRUCIFIÉ
» par ceux qui étant pleins d'injustice, passe-
» roient cependant pour justes » (1).

Les détracteurs du christianisme sont dans

---

(1) Dacier, *Discours sur Platon*, pag. 22.

une position dont il leur est difficile de ne pas reconnoître la fausseté. S'ils prétendent que la religion du Christ est un culte formé par des Goths et des Vandales, on leur prouve aisément que les écoles de la Grèce ont eu des notions assez distinctes des dogmes chrétiens. S'ils soutiennent au contraire que la doctrine évangélique n'est que la doctrine *philosophique* des anciens, pourquoi donc ces *philosophes* la rejettent-ils? Ceux même qui ne voient dans le christianisme que d'antiques allégories du ciel, des planètes, des signes, etc. ne détruisent pas la grandeur de cette religion. Il en résulteroit toujours qu'elle seroit profonde et magnifique dans ses mystères, antique et sacrée dans ses traditions, qui, par cette nouvelle route, iroient encore se perdre au berceau du monde. Chose étrange sans doute, que toutes les interprétations de l'incrédulité ne puissent parvenir à donner quelque chose de petit ou de médiocre au christianisme !

Quant à la morale évangélique, tout le monde convient de sa beauté : plus elle sera connue et pratiquée, plus les hommes seront éclairés sur leur bonheur et leurs véritables intérêts. La science politique est extrêmement bornée : le dernier degré de perfection où elle puisse atteindre, est le systême représentatif, né, comme nous l'avons montré, du christianisme. Mais une *religion* qui est à-la-fois un *code moral*,

est une institution qui présente, sans cesse, de nouvelles ressources, qui peut suppléer à tout, et qui, entre les mains des saints et des sages, est un instrument universel de félicité. Il viendra peut-être un temps où toutes les formes de gouvernement, hors le despotisme, paroîtront indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples loix morales et religieuses, qui sont le fond permanent et le véritable gouvernement des hommes.

Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudroient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus, ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coërcitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Or, cette force qui devient nulle contre la foule, ne peut jamais être déployée que pour un certain nombre d'individus. Dans les républiques ou dans les empires de l'antiquité, l'état, proprement dit, étoit circonscrit à ce petit nombre de citoyens ou de sujets, que la loi peut atteindre immédiatement. Le reste du genre humain étoit esclave; l'homme qui laboure la terre appartenoit à un autre homme; il y avoit des *peuples*, il n'y avoit point de *nations*.

Le polythéisme, (religion imparfaite de toutes les manières) pouvoit donc convenir à cet état imparfait de la société, parce que

chaque maître étoit une espèce de magistrat absolu, dont le despotisme terrible contenoit l'esclave dans le devoir, et suppléoit, par des fers, à ce qui manquoit à la force morale religieuse : le paganisme n'ayant pas assez d'excellence, pour rendre le pauvre vertueux, étoit obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur.

Mais dans l'ordre présent des choses, qui réprimera une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat; qui pourra dans les faubourgs obscurs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indigente et sans maître, si ce n'est une religion qui prêche la morale et la paix, et qui parle de devoirs et de vertus à toutes les conditions de la vie? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme, se relevoient chez les peuples modernes; si dans un ordre de société où la servitude est abolie, on alloit adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en seroit fait du genre humain.

Nous ne voulons qu'une seule preuve de ce que nous avançons ici; qu'on jette les yeux sur le règne de la terreur. Il ressemble parfaitement au règne des Césars à Rome, et aux révolutions républicaines de cette fameuse

cité : on fêtoit alors parmi nous les divinités du paganisme, le sang étoit devenu un spectacle, les prostitutions antiques recommençoient.

Et c'est ici la grande erreur de ceux qui louent le polythéisme d'avoir séparé les forces morales des forces religieuses, et qui blâment en même temps le christianisme d'avoir suivi un systême opposé. Ils ne s'apperçoivent pas que le paganisme, qui s'adressoit à un immense troupeau d'esclaves, devoit craindre d'éclairer la race humaine, et chercher à l'abrutir, en la retenant dans un culte qui ne parloit qu'aux sens, sans donner aucune élévation à l'ame. Le christianisme, au contraire, qui vouloit détruire la servitude, dut éclairer l'homme sur la dignité de sa nature, et lui prêcher les dogmes de la raison et de la vertu. On peut dire que le culte évangélique est le culte d'un peuple libre, par cela seul qu'il unit la morale à la religion.

Il est temps enfin de s'effrayer sur l'état où nous avons vécu depuis quelques années, et de ne plus apporter par nos sophismes, d'entraves aux intentions paternelles du gouvernement. Qu'on songe à la race qui s'élève dans nos villes et dans nos campagnes ; à tous ces enfans qui, nés pendant la révolution, n'ont jamais entendu parler de Dieu, ni de l'immortalité de leurs ames, ni des peines ou des récompenses qui les attendent dans une autre vie ; à tous ces enfans accoutumés à dédaiguer l'au-

torité paternelle, qui s'affoiblit par-tout où la religion s'éteint; qu'on songe à ce que peut devenir un jour une pareille génération, si l'on ne se hâte d'appliquer le remède sur la plaie. Déja se manifestent les symptômes les plus allarmans, et l'âge de l'innocence a été souillé de plusieurs crimes (1). Que la philosophie, qui ne peut après tout pénétrer chez le pauvre, se contente d'habiter les sallons du riche, et qu'elle laisse au moins les chaumières à la religion; ou plutôt que mieux dirigée et plus digne de son nom, elle fasse tomber elle-même les barrières qu'elle avoit voulu élever entre l'homme et son créateur.

Appuyons nos dernières conclusions sur des autorités qui ne seront pas suspectes à la philosophie.

« Un peu de philosophie, dit Bacon, éloigne » de la religion, et beaucoup de philosophie y » ramène; personne ne nie qu'il y ait un Dieu, » si ce n'est celui à qui il importe qu'il n'y en » ait point. »

Selon M. de Montesquieu, « dire que la » religion n'est pas un motif réprimant, parce » qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire

---

(1) Les papiers publics retentissent de crimes commis par de petits malheureux de onze ou douze ans. Il faut que le danger soit bien grave, puisque les paysans eux-mêmes se plaignent des vices de leurs enfans.

» que les loix civiles ne sont pas un motif répri» mant non plus... La question n'est pas de » savoir s'il vaudroit mieux qu'un certain » homme, ou qu'un certain peuple n'eût point » de religion, que d'abuser de celle qu'il a, » mais de savoir qu'elle est le moindre mal, » que l'on abuse quelquefois de la religion, » ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les » hommes » (1).

« L'histoire de Sabbacon, dit l'homme célèbre » que nous continuons de citer, est admirable. » Le dieu de Thèbes lui apparut en songe, et » lui ordonna de faire mourir tous les prêtres » de l'Egypte; il jugea que les dieux n'avoient » plus pour agréable qu'il régnât, puisqu'ils » lui ordonnoient des choses si contraires à » leur volonté ordinaire, et il se retira en » Ethiopie » (2).

Ecoutons M. de Voltaire plaider à son tour la grande cause de la religion.

« La religion, dites-vous, a produit des mil» liasses de forfaits; dites la *superstition* qui » règne sur notre triste globe; elle est la plus » cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit » à l'Etre-suprême. Détestons ce monstre qui » a toujours déchiré le sein de sa mère; ceux

---

(1) Montesq. *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. 2.

(2) *Id. ib.* liv. XXIV, chap. 4.

» qui le combattent sont les bienfaiteurs du
» genre humain ; c'est un serpent qui entoure
» la RELIGION de ses replis ; il faut lui écraser
» la tête, sans blesser CELLE qu'il infecte et
» qu'il dévore.

» Vous craignez qu'*en adorant* DIEU *on ne*
» *revienne bientôt superstitieux et fanatique*.
» Mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant, on
» ne s'abandonne aux passions les plus atroces,
» et aux crimes les plus affreux.

» Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de
» l'adoration à la superstition. Il y a l'infini
» pour les esprits bienfaits ; et ils sont aujour-
» d'hui en grand nombre : ILS SONT A LA TÊTE
» DES NATIONS, ILS INFLUENT SUR LES MOEURS
» PUBLIQUES. »

» Je répondrai encore un mot à vos paroles.
» *Si l'on présume des rapports entre l'homme*
» *et cet Etre incroyable, il faudra lui élever*
» *des autels, lui faire des présens*, etc. ;
» *si l'on ne conçoit rien à cet Etre, il faudra*
» *s'en rapporter à des prêtres qui.....*
» etc. etc. etc. Le grand mal de s'assembler
» aux temps des moissons pour remercier
» DIEU du pain qu'il nous a donné !... Où est le
» mal de charger un citoyen qu'on appellera
» *vieillard* ou *prêtre*, de rendre des actions
» de grace à la Divinité au nom des autres
» citoyens ? L'état du sacerdoce est un frein qui
» force à la bienséance.

» Un sot prêtre excite le mépris ; un mauvais » prêtre inspire l'horreur : un bon prêtre, » doux, pieux, sans superstition, charitable, » tolérant, est un homme qu'on doit chérir et » respecter. Vous craignez l'abus, et moi aussi. » Unissons-nous pour le prévenir ; mais ne » condamnons pas l'usage quand il est utile à » la société. » (1)

Enfin, s'écrie J.-J. Rousseau : « Fuyez » ceux qui, sous prétexte d'expliquer la na- » ture, sèment dans les cœurs des hommes de » désolantes doctrines, et dont le scepticisme » apparent est cent fois plus affirmatif et plus » dogmatique que le ton décidé de leurs adver- » saires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls » sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous » soumettent impérieusement à leurs décisions » tranchantes, et prétendent nous donner, » pour les vrais principes des choses, les in- » telligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur » imagination. Du reste, renversant, détrui- » sant, foulant aux pieds tout ce que les hom- » mes respectent, ils ôtent aux affligés la der- » nière consolation de leur misère, aux » puissans et aux riches le seul frein de leurs » passions ; ils arrachent au fond des cœurs le » remords du crime, l'espoir de la vertu, et » se vantent encore d'être les bienfaiteurs du

---

(1) *Question Encyclop.*

» genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité » n'est nuisible aux hommes : je le crois comme » eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve » que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

» Un des sophismes des plus familiers au » parti philosophiste, est d'opposer un peuple » supposé de bons philosophes à un peuple de » mauvais chrétiens ; comme si un peuple de » vrais philosophes était plus facile à faire » qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, » parmi les individus, l'un est plus facile à » trouver que l'autre ; mais je sais bien que, » dès qu'il est question de peuple, il en faut » supposer qui abuseront de la philosophie » sans religion, comme les nôtres abusent de » la religion sans philosophie ; et cela me pa- » roît changer beaucoup l'état de la question.

» D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles » maximes dans des livres ; mais la question » est de savoir si elles tiennent bien à la doc- » trine, si elles en découlent nécessairement ; » et c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. » Reste à savoir encore si la philosophie, à » son aise et sur le trône, commanderait bien » à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux » petites passions de l'homme, et *si elle pra-* » *tiqueroit cette humanité si douce qu'elle* » *nous vante la plume à la main.*

» PAR LES PRINCIPES, LA PHILOSOPHIE NE » PEUT FAIRE AUCUN BIEN, QUE LA RELIGION

» NE LE FASSE ENCORE MIEUX ; ET LA RELIGION
» EN FAIT BEAUCOUP QUE LA PHILOSOPHIE NE
» SAUROIT FAIRE.

» Nos gouvernemens modernes doivent in-
» contestablement au christianisme leur plus
» solide autorité, et leurs révolutions moins
» fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins
» sanguinaires; cela se prouve par le fait, en
» les comparant aux gouvernemens anciens.
» La religion, mieux connue, écartant le
» fanatisme, a donné plus de douceur aux
» mœurs chrétiennes. *Ce changement n'est*
» *point l'ouvrage des lettres;* car, par-tout où
» elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été
» plus respectée; les cruautés des Athéniens,
» des Egyptiens, des empereurs de Rome, des
» Chinois en font foi. Que d'œuvres de misé-
» ricordes sont l'ouvrage de l'évangile!

» Les mahométans disent, selon Chardin,
» qu'après l'examen qui suivra la résurrection
» universelle, tous les corps iront passer un
» pont appelé *Poul-Serrho*, qui est jeté sur
» le feu éternel, pont qu'on peut appeler,
» disent-ils, le troisième et dernier examen et
» le vrai jugement final, parce que c'est-là
» où se fera la séparation des bons d'avec les
» méchans...... etc.

» Philosophe, tes loix morales sont fort
» belles : mais montre-m'en, de grâce, la sanc-
» tion. Cesse un moment de battre la cam-

» pagne, et dis-moi nettement ce que tu mets
» à la place du *Poul-Serrho.* »

Pour nous, nous sommes convaincus que le christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier; ce qui nous le persuade, c'est qu'il soutient parfaitement l'examen de la raison, et que plus on le sonde, plus on y trouve de grandeur. Ses mystères expliquent l'homme et la nature; ses œuvres appuient ses préceptes; sa charité, sous mille formes, a remplacé la cruauté des anciens. Il n'a rien perdu des pompes antiques, et son culte satisfait davantage le cœur et la pensée. Nous lui devons tout, lettres, sciences, agriculture, beaux arts : il joint la morale à la religion, et l'homme à Dieu; Jésus-Christ, sauveur de l'homme moral, l'est encore de l'homme physique. Il est arrivé comme un grand événement heureux pour contrebalancer le déluge des Barbares, et la corruption totale des mœurs. Quand on nieroit même au christianisme toutes ses preuves surnaturelles, il resteroit encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur, que jamais les hommes aient pratiqué.

« A ceux qui ont de la répugnance pour la
» religion, dit Pascal, il faut commencer par
» leur montrer qu'elle n'est point contraire à

» la raison ; ensuite qu'elle est vénérable et en » donner respect ; après, la rendre aimable, » et faire souhaiter qu'elle fût vraie ; et puis » montrer, par des preuves incontestables, » qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et » sa sainteté par sa grandeur et son élévation. »

Telle est la route que ce grand homme avoit tracée, et que nous avons essayé de suivre. Si les apologistes qui nous ont devancés ont pris un autre chemin que nous, nous arrivons cependant, quoique par des voies toutes humaines, à la même conclusion ; elle sera le résultat de cet ouvrage.

Le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits.

Or, une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connoître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion relevée.

Créateur de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnoître dans le siècle

qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abyme : elles emportoient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle, nous nous sommes émus ; la rapidité de la vie nous a troublés. Nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète ! Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons, sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE PREMIER.
ÉGLISES, ORNEMENS, CHANTS, PRIÈRES, SOLEMNITÉS, etc.

LIVRE SECOND.

TOMBEAUX.

LIVRE TROISIÈME.

VUE GÉNÉRALE DU CLERGÉ.

LIVRE QUATRIÈME.

MISSIONS.

LIVRE CINQUIÈME.

ORDRE MILITAIRE OU CHEVALERIE.

LIVRE SIXIÈME.

SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ ET LA RELIGION CHRÉTIENNE, EN GÉNÉRAL.

FIN DE LA TABLE.








GÉNIE
DU
CHRISTIA
4
N
N
N
N